

ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

S T U D I A
A L B A N I C A

XXXV^e Année

2002

TIRANA

STUDIA ALBANICA

CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Secrétaire: Lefter NASI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI,

Ana LALAJ, Afërdita ONUZI

Rédacteur: Drane KOÇI

© Académie des Sciences d'Albanie, 2003.

Tous droits réservés.

Adresse: Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences Sociales, Tirana - Albanie

Pëllumb XHUFİ

REGARD SUR LES NOMS ALBANIE ET ALBANAIS AU MOYEN ÂGE

Au II^e siècle de notre ère le géographe alexandrin Ptolémée informe sur l'existence d'une tribu illyrienne appelée *Arbër* (Ἀλβανοί), s'étendant entre Durrës et Ohrid¹. Au XI^e siècle ce nom réapparaît dans l'ouvrage de l'historien byzantin Mihail Attaliati². Le vide de 9 siècles, pendant lesquels les Albanais n'apparaissent plus dans les sources historiques, du moins sous le nom ci-dessus, par lequel ils sont appelés encore aujourd'hui à l'étranger (*Albanesi, Albanais, Albaner, Albanians, Albanci, Albanoi, Arnaut*), a été assez suffisant pour provoquer un débat vif et mettre en question de tels problèmes clés comme le sont le caractère autochtone et la continuité illyro-albanaise³.

¹ Ptol. V, 12, 2: "Πόλεις δὲ εἰσιν ἐν τῇ Μακεδονίᾳ μεσόγεια αἰδε. Ταυλαντίων Ἀρνισσα. Ἑλιμιωτῶν Ἑλιμία. Ὀρεστίδος Ἀμαντία Ἀλβανῶν Ἀλβανόπολις". P. Mannert a voulu faire comprendre que ce passage de Ptolémée est une interpolation postérieure. Mais Tomaschek démontra que ce doute de Mannert n'était pas fondé, parce que dans les manuscrits de Ptolémée les ajouts et les gloses sont indiquées comme telles. Donc, il ne s'agit pas de changements effectués tacitement sur le texte original. Voir: Pauly-Wissowa, *Real Enzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, I, Stuttgart, 1984, p. 1306-1307. Contre l'interprétation de Mannert s'est exprimé aussi G. von Hahn, *Albanesische Studien*, I. Band, Jena, 1854, p. 230; L. Thalloczy-C. Jireček, *Zwei Urkunden aus Nordalbanien*, dans "Illyrisch-Albanische Forschungen", I. Band, München und Leipzig, 1916, p. 125.

² M. Attaliatae, *Historia*, Bonnae, 1853, p. 9: "Οὐ μὲν δὲ ἀλλὰ καὶ οἱ ποτε σύμμαχοι καὶ τῆς ἰσοπολιτείας ἡμῖν συμμετέχοντες, ὡς καὶ αὐτῆς τῆς θρησκείας Ἀλβανοὶ καὶ Λατῖνοι ὅσοι μετὰ τὴν ἐσπερίαν Ῥώμην τοῖς Ἰταλικοῖς πλησιάζουσι μέρεσι".

³ G. Weigand, *Sind die Albaner die Nachkommer der Illyrier oder der Thraker*, dans "Balkan Archiv", III. Band, Leipzig, 1927, p. 242. Un tableau sur les différents points de vue concernant le caractère autochtone des Albanais est donné par G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, II^e éd., Wiesbaden, 1966, p. 38-46.

Après le II^e siècle les sources continuent d'employer le nom d' *Illyriens* et d' *Illyrie* pour désigner la population et le pays des régions des Balkans Occidentaux et elles continuent de s'en servir même après les bouleversements ethniques provoqués dans la péninsule de Hémos à la suite de l'invasion des Slaves (VI^e-VII^e siècles). Les noms ethniques d' *Illyriens*, d' *Illyrie* et de "race illyrienne" ou bien de "peuple illyrien" (Ἰλλυριοὶν τὸ γένος, τῶν Ἰλλυρίων ἔθνος)⁴ ne manquent ni au-delà du X^e siècle.

Straboromain au XI^e siècle, Eustathe au XII^e, Pahimer au XIII^e et Skutariot et Kritobul au XIV^e et XV^e siècles, préfèrent utiliser ces noms, encore au moment où l'ethnonyme *Arbëresh* (Ἀλβανοὶ) était déjà affirmé.

Il n'y a pas de doute que chez ces derniers auteurs il s'agit simplement d'une tendance archaïsante, tant fréquente chez les auteurs byzantins, qui, au moyen âge encore, appelaient les différents peuples et pays par des noms hérités de l'antiquité⁵. Il n'y a pas de doute non plus que ces auteurs, soit quand ils employaient le nom antique d' *Illyrien*, soit quand ils utilisaient le nom médiéval d' *Arbëresh*, étaient fort consciencieux que les deux étaient équivalents: "*Les Albanais sont d'origine illyrienne*" (Ἀλβανοὶ γένος ἰλλυριοῦν), est-il dit dans un document du début du XV^e siècle⁶.

Il n'y a pas de doute qu'au niveau actuel des connaissances, toute discussion sur le nom médiéval des Albanais doit commencer par le témoignage

⁴ Olympiodoros (V^e siècle) dans: *Historici Graeci Minores*, éd. L. Dindorf, I, Lipsiae, 1870, p. 466; Theophanes (IX^e siècle), éd. de Boo, I, Lipsiae, 1883-1885, p. 164; P. Lemerle, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrios*, I^{er} vol., Paris, 1979, p. 57, 119; *Miracula Sancti Demetri* (VIII^e siècle), éd. P. Lemerle, I, Paris, 1979, p. 57, 119.

⁵ G. Moravcsik, *Die byzantinischen Quellen*, dans "Byzantino-turcica", I^{er} vol., Berlin, 1958, p. 198; H. – G. Beck, *Reichsidee und nationale Politik in spätbyzantinischen Staat*, dans "Byzantinische Zeitschrift", 53 (1960), p. 92; F. Malingoudes, *Die Nachrichten Nicetas Choniates*, dans "Byzantina", t. X, Tessalonike, 1980, p. 93; K. Armantos, *Ta ethnologika onomata eis Byzantinous synografeis*, dans "Ellenika", 2, Athènes, 1929, p. 97-104.

⁶ S. Lambros, *Anonymou Panegyrikos eis Manouel kai Joannen VI Palaiologous*, dans "Palaiologea kai Peloponnesiaka", 3 (1926) p. 194. La même équation *Illyriens=Albanais* (Ἰλλυριοὶ οἱ Ἀλβανῖται) se trouve également dans une liste de noms géographiques du XV^e siècle; A. Diller, *Byzantine Lists of geographical Names*, dans "Byzantinische Zeitschrift", 63 (1970), p. 33.

de Ptolémée du II^e siècle de notre ère. La pauvreté des sources ne permet pas de préciser le moment où *Arbëri* (Al/r/bania) et *Arbëresh* (Al/r/banensis) ont prédominé sur les noms antiques d'*Illyrie* et d'*Illyriens* en se transformant du nom d'une tribu illyrienne en nom d'un peuple. Dans ce sens le témoignage de Attaliati, au XI^e siècle, ne constitue qu'un *terminus ante quem* provisoire. L'auteur, dont on aurait attendu des informations de valeur là-dessus, est sans doute Constantin VII Porphyrogénète qui, au X^e siècle, dédia ses livres *De thematibus* et *De administrando imperio* notamment à la description ethnographique, historique et géographique des peuples étrangers et à leurs relations avec l'Empire Byzantin. Mais, comme l'on a remarqué à juste titre, ce haut représentant de l'État byzantin non plus ne connaissait, semble-t-il, bien et réellement la situation, en particulier dans la partie occidentale de son empire⁷. Non seulement les Albanais, mais d'autres peuples aussi de cette région-là, comme les Valaques et les Bulgares, sont ignorés presque totalement dans l'œuvre de l'historien occidental, lequel n'en donne aucune information historique, ni ethnographique, ni géographique⁸. Porphyrogénète se tait d'ailleurs au sujet des Grecs, ceux qu'un auteur du XV^e siècle, Gemistos Plethones, considère comme créateurs et recréateurs de l'Empire des Romains (Byzantin) parce qu'ils avaient fondé si bien la Rome antique que celle moderne (Ῥωμανία)⁹. En effet le nom *Hellène* de l'antiquité fut demeuré en oubli et les Grecs pendant tout le Moyen Âge se sont cachés derrière des appellatifs comme *Chrétiens* (Χριστιανοί) ou *Byzantins* (Ῥωμανοί)¹⁰.

⁷ M. Rambaud, *L'Empire grec au dixième siècle*, Paris, 1870, p. 210, qui dit que l'Empereur Constantin VII Porphyrogénète "ne connaissait pas son empire".

⁸ A. Toynbee, *Constantine Porphyrogenitus and his World*, London, 1973, p. 581; G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, p. 363; T. Moriyasu, *Images des Bulgares au Moyen Âge*, dans "Studia Slavico-Byzantina et Mediaevalia Europensia", I^{er} vol., (in memoriam I. Dujëv), Sofia, 1988, p. 43.

⁹ Georgii Gemisti Plethoni, *De rebus Peloponnesiacis*, dans: G.P. Migne, *Patrologia Graeca*, t. 160, col. 824; C. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Âge*, tome I, Paris-Athènes, 1880, p. VI.

¹⁰ J. Th. Kakridis, *The Ancient Greeks and the Greeks of the War of Independence*, dans: "Balkan Studies", 4/2 (1963), p. 251; G. G. Arnakis, *Byzantium and Greece*, dans "Balkan Studies", 4/2, (1963), p. 388.

D'autre part, au sujet de l'espace habité par les Illyro-Albanais, Porphyrogénète s'influe beaucoup par la terminologie administrative de son époque. Il englobe la majeure partie sous le nom de "Durrës", sous-entendant le thème byzantin du même nom, créé vers le début du IX^e siècle et qui englobait les territoires depuis Tivar jusqu'à Himarë¹¹.

Le nom "Durrës" est employé même aux XI^e-XII^e siècles et désigne non seulement la ville, mais toute une région qui se range à côté de la Dalmatie et de la Croatie (*Croatia, Dalmatia et Durrahachio*)¹². C'est dans ce contexte que même le stratège du thème byzantin de Durrës est appelé simplement "stratège de Durrës"¹³. Il s'agit d'une conception territoriale de Durrës chez les auteurs byzantins, et chez quelqu'un d'eux même avec des nuances presque ethniques: c'est ainsi qu'on interpréterait un passage de Théophylacte d'Ohrid, où l'on parle des *montagnes de Durrës* (Δυρράχικοῖς ὄρεσι) qui confinaient aux *montagnes bulgares* (Βουλγαρικοῖς ὄρεσι)¹⁴. En concordance avec le nom de la province (du thème) de Durrës, ses habitants aussi, selon le témoignage du prêtre de Dioclée, étaient appelés "Durrusakë" (*Durraceni*)¹⁵. Tout comme Porphyrogénète, qui aux définitions ethniques préfère celles territoriales, d'autres auteurs aussi, même pendant les siècles où les ethnonymes *Arbëri*, *Arbëresh* s'employaient fréquemment, préférèrent employer des définitions à nuance historique (*Illyriens, Illyrie*)¹⁶, culturelle ou politique. Ainsi l'auteur de la *Vie de Étienne Nemanja* (XII^e siècle) imite le style des auteurs grecs de l'antiquité, et lorsqu'il parle de la première descente des Serbes en

¹¹ "ἀπὸ τῶν συναρῶν Δυρραχίου ἡγουν ἀπὸ Ἀντιβαρέως", Porphyrogenitus, *De administrando Imperio*, Bonnae, 1840, p. 141; J. Ferluga, *Draëi draëka oblast pred kraj X i pocetkom XI veka*, dans: "Zbornik Radova Vizantološkog Instituta", VIII/2, Beograd, 1964, p. 117-130.

¹² F. dal Borgo, *Raccolta dei diplomi Pisani*, Pisa, 1765, p. 147; Voir aussi: F. Miklosich - F. Müller, *Acta et Diplomata Graeca Medii aevi sacra et profana*, III^e vol. Vindobonae, 1865, p. 10; "ἀπὸ τε Χορβατίας, Δαλματίας καὶ τοῦ Δυρραχίου".

¹³ Joannis Scylitzae, *Synopsis Historiarum*, éd. J. Thurn, Berlin, 1973, p. 410, 424; Cecaumeni *Strategicon*, éd. B. Wassiliewsky-V. Jernstedt, St. Petersburg, 1986, p. 25.

¹⁴ Theophylacti, *Epistolae*, dans: J. P. Migne, *Patrologiae Graecae*, t.126, p. 484.

¹⁵ F. Šišić, *Letopis Popa Dukljanina*, Belgrad-Zagreb, 1928, p. 353.

Kosovë, il appelle les autochtones “barbares”, justement pour les distinguer du “peuple élu” des occupants¹⁷. De son côté, Scylitzae (XI^e siècle), en parlant des incursions de “l’archonte des Serbes”, Stefan Vojslav, sur les territoires du thème de Durrës, dit que ces attaques firent beaucoup souffrir les “citoyens byzantins” (Ῥωμαῖοις ὑπήκοα)¹⁸. Il n’y a pas de doute que derrière l’une et l’autre définition se cachent les voisins au sud des Serbes, c’est-à-dire les Arbëresh.

Indépendamment de leur couverture par des définitions à nuances territoriales et politico-culturelles, les noms *Arbëri* et *Arbëresh* auraient dû être connus et utilisés même avant Attaliatae (XI^e siècle). C’est ce qui nous est au mieux témoigné justement par Porphyrogénète, l’auteur autrement décevant des *De thematibus* et *De administrando imperio*. En effet un lapsus de Porphyrogénète dans ce deuxième ouvrage, passé inaperçu et que nous nous évertuons à commenter, montre évidemment que les définitions ethniques des Albanaïs et de leur patrie au Moyen Âge étaient connues et employées, au moins depuis l’époque où vivait l’historien occidental, donc dès les IX^e - X^e siècles. Dans le 4^e chapitre, où Porphyrogénète décrit le statut géopolitique de la région de Caucase, il y a la phrase suivante qui lui échappe:

“*Kuropolat, qui était un citoyen obéissant et notre ami, proposa comme frontière de Fassian le fleuve Eraks ou le fleuve Fasi et les territoires à sa gauche, du côté de l’Illyrie seraient aux Ibères, tandis que les territoires à droite, du côté de Theodosiupole avec ses villes et villages seraient laissés à notre Empire...*”¹⁹

¹⁶ Voir plus haut, note 6.

¹⁷ S. Hafner, Stefan Nemanja nach den Viten des heiligen Sava und Stefans des Erstgekrönten, Graz-Wien-Köln, 1962, p. 82, 83, 86, 87, 88.

¹⁸ J. Scylitzae, *Synopsis Historiarum*, éd. J. Thurn, Berlin, 1973, p. 424.

¹⁹ “ἀλλ’ ἐπειδὴ ὁ κουροπαλάτης πιστὸς καὶ ὀρθὸς δοῦλος καὶ φίλος ἡμῶν ἐστί, διὰ τὴν αὐτοῦ παράκλησιν, ἵνα γένῃται συνορον τῆς Φασιανῆς ὀποταμὸς ὁ Ἐραξ ἢ τοι ὁ Φᾶσις, καὶ τὰ μὲν ἀριστερὰ μέρη τὰ πρὸς τὴν Ἰλλυρίαν κατέχωσιν οἱ Ἰβηρες, τὰ δὲ δεξιὰ ὅσα εἰσι πρὸς τὴν Θεοδοσοῦπολιν καὶ τε κάστρα καὶ τε χωρία εἰσιν, ὧσιν ὑπὸ τὴν βασιλείαν ἡμῶν”. C. Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, éd. G. Moravcsik, Budapest, 1949, p. 212.

Sans le moindre doute, de manière tout à fait inhabituelle, Porphyrogénète appelle ici *Illyrie* la région caucasienne, connue depuis toujours, en antiquité et au moyen âge, sous le nom de *Albanie* (Ἀλβανία)²⁰. Comme Porphyrogénète lui-même le dit, ce pays confinait à l'est au le pays des Ibères²¹.

La dénomination de l'Albanie de Caucase *Illyrie* constitue sans doute un ἄπαξ non seulement dans la littérature historique du moyen âge, mais aussi chez Porphyrogénète lui-même, qui autrement appelle ce pays toujours par son nom, *Albanie* (Ἀλβανία)²².

En empruntant le nom *Illyrie* d'un autre contexte géographique, de l'Europe, pour l'attribuer au pays asiatique de Caucase, Porphyrogénète découvre l'existence dans sa tête de l'équation *Illyrie* = *Albanie*. En fin de compte, nous venons de voir que beaucoup d'autres auteurs par la suite, aux XI^e-XV^e siècles, préféraient employer le premier nom pour le deuxième. C'est ce que fait Porphyrogénète aussi. Seulement que l'équation *Illyrie* égale *Arbëri* (Albanie), qui représente une réalité exclusivement balkanique, il la transpose naïvement en Caucase, où il existe vraiment un pays nommé *Albanie*, mais ce pays-là était toujours appelé par ce nom et non pas par un autre, d'autant moins par le nom *Illyrie*, comme ce fut appelé l'*Albanie* européenne. L'*Albanie* du Caucase n'avait rien de commun avec l'*Illyrie*, ni géographiquement, ni historiquement, ni ethnologiquement.

En tout cas, cette association accidentelle de Porphyrogénète donne une forte raison de conclure que les noms *Arbëri*, *Arbëresh* étaient connus et utilisés avant le X^e siècle. Le XI^e siècle, quand les sources commencent à mentionner l'Albanie et les Albanais distinctement par leur nom médiéval, ne doit pas en tout cas être considéré un *terminus post quem*. Il n'est absolument

²⁰ Strab., *Geogr.* 11, Plin. *Hist. Nat.*, 7, 11; Steph. Byz., *Ethnika*, éd. Meinecke, Berlin, 1849, p. 69; *Chronicon Paschale*, éd. L. Dindorf, I^{er} vol., Bonnae, 1832, p. 48; Menandri Protectoris *Historia*, éd. E. Bekker-B.G., Niebuhr, Bonnae, 1829, p. 393; Theophylacti Simocattae *Historiae*, éd. E. Bekker, Bonnae, 1834, p. 128; Zonaras, *Epitomae Historiarum*, Bonnae, 1897, p. 229.

²¹ "Ἀλβανία, χώρα προς τοῖς ἀνατολικοῖς Ἰβηρσιν". Steph. Byz. *Ethnika*, p. 69.

²² C. Porphyrogenitus, *op. cit.*, Voir l'index des noms.

pas exclu que des documents inédits puissent un jour témoigner d'un usage plus ancien de ces noms.

D'autre part, l'épisode en question renforce la conviction qu'indépendamment de l'emploi des noms à nuances historiques, politiques, administratives et culturelles pour désigner les Albanais et les contrées albanaises au Moyen âge, les auteurs des premiers siècles du Moyen âge étaient tout à fait conscients que, du point de vue ethnique et géographique, de tels noms faisaient référence toujours aux mêmes contrées et à la même ancienne population de la Péninsule Balkanique.

* * *

En mettant en évidence le lien existant entre le nom Ἀλβανοὶ de Ptolémée du II^e siècle et le nom Ἀλβανοὶ de Attaliati et des autres auteurs byzantins après le XI^e siècle, G. Hahn²³ avance une hypothèse originale concernant l'origine du nom. Selon lui, l'appellation ethnique Ἀλβανοὶ de l'époque romaine et byzantine n'est autre qu'une traduction du nom de la tribu illyrienne des *Parthènes* (Παρθινοὶ), mentionnés certaines fois par les auteurs antiques, en commun avec leur métropole *Parthon*²⁴. On les localise justement dans cette région de l'Albanie Centrale où sont localisés les *Arbërs* (Ἀλβανοὶ). Hahn explique l'étymologie de Πάρθος-Παρθινοὶ par le mot albanais *bardh* (blanc). A ce mot correspond en latin *album*, qui de son côté doit être un mot d'origine ancienne celto-illyrienne²⁵. Le sens d'origine du mot celto-illyrien était "mal" [mont] (d'où le nom des Alpes aussi); et comme la blancheur de la neige constitue la caractéristique de base de la montagne, le mot entra en latin avec le sens "i bardhë" (blanc)²⁶.

²³ G. von Hahn, *Albanesische Studien*, I. Band, Jena, 1854, p. 240.

²⁴ Plin., *Nat. hist.*, 3, 26; Ptol., 3, 12, 20; Polyb., *De Legat.*, 9.; Steph. Byz., *Ethnika*, ed. Meinecke, Berlin, 1849, p. 505; "Πάρθος, πόλις Ἰλλυρικῇ... τὸ ἐθνικὸν Παρθίνος".

²⁵ Tomaschek dans: Pauly-Wissowa, *Real Enzyklopädie*, I. Band, p. 1316; P. Skok, dans: *Rad Jugoslovenske Akademije*, Zagreb, tom. 272, p. 79; I. Popovic, *Slaven und Albaner in Albanien und Montenegro*, dans: "Zeitschrift für slavische Philologie", 26 (1958), p. 320; O. Myderrizi, *Emri i vjetër kombëtar i shqiptarëve*, dans: "Studime historike", Tiranë, 1965, p. 159 et suivant.

²⁶ E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1873, voir l'entrée: *Alpes*.

En avançant l'idée du calque $p(b)ardh^{27} = album$, d'où, Παρθινοὶ=Ἀλβανοὶ, Hahn, lui-même, met en évidence un moment qui rend plus difficile son hypothèse, autrement géniale. En effet, Ptolémée, en mentionnant la tribu Ἀλβανοὶ mentionne à la fois, en Illyrie même, la tribu Παρθιαῖοι. Cela, selon Hahn, rend impossible que le premier mot soit calqué sur le deuxième, parce qu'il résulte que les Albans et les Parthes ne sont pas la même tribu, mais deux tribus différentes²⁸. Cependant, nous ne saurions pas remarquer un fait qui nous paraît intéressant. Pausanias, au II^e siècle, mentionne un mont en Arcadie (Péloponnèse) nommé Παρθένιον (Parthénion)²⁹. Depuis le Moyen Âge et aujourd'hui encore ce mont s'appelle *Bardhunia* (Blancheur). Au XV^e siècle, le chroniqueur Stefano Magno, en parlant de Péloponnèse, fait une affirmation intéressante lorsqu'il cite *marina et Albana della Morea*³⁰, qui dans ce contexte ne peut être traduite autrement que "les pays côtiers et montagneux de la Morée". Dans ce cas, il semble que l'hypothèse de Hahn sur la corrélation $bardh/pardh = albus$, d'où les noms ethniques médiévaux *Albania*, *albanenses*, ne doit pas être sous-estimée. Il faut ajouter que depuis le XIV^e siècle cette région était souvent colonisée par les Albanais³¹. Mais des auteurs divers pensent que les Albanais ont été présents en Péloponnèse bien plus avant cette date³², ce qui pourrait prouver que cette genèse onomastique, tout comme dans le cas de l'Arbër historique, a été obtenue dans un milieu albanais.

Indépendamment des ces réflexions sur les relations entre les noms Παρθινοὶ et Ἀλβανοὶ, il nous semble sûr que le toponyme Ἀλβανον (lat. *Albanum*) et l'ethnonyme dérivé de lui Ἀλβανοὶ (lat. *Albani*) se rapportent toutefois à la période de l'occupation romaine de l'Illyrie et sont d'origine

²⁷ La transformation de *b* en *p* et de *dh* en *th* reflète une adaptation aux exigences du grec: P. Fourikes, *Arba-Alba Longa*, dans "Ἀθήνηα", t. 4, (1935), p. 14.

²⁸ G. von Hahn, *Albanesische Studien*, I, p. 241.

²⁹ Pausania, *Beschreibung Griechenlands*, Band 2, München, 1979, p. 379; C. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, II^e vol., Athènes, 1880.

³⁰ C. Sathas, *Documents*, op. cit., VI^e vol., p. 219.

³¹ C. Cathas, *Documents*, op. cit., V^e vol., p. 31; D. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, II^e vol., Athènes, 1953, p. 29-36.

³² C. Cathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, I^{er} vol., Paris, 1980, p. 16.

latine tout comme beaucoup d'autres toponymes d'origine latine qui vivent encore aujourd'hui en Albanie. Nous irions plus loin dans cette idée, en avançant l'hypothèse que le nom *Arbër* (*Albanum*) de ce côté de l'Adriatique est une transplantation du nom de la région laziiale en Italie, *Albanum*, aujourd'hui *Albano*. La même forme sous laquelle se présente le nom de ces deux régions dans les sources grecque et latine (*Ἀλβάρων* – *Albanum*)³³ serait un indice non sans importance dans ce sens.

D'autre part, les deux régions en question ont une caractéristique commune. Les deux ont des reliefs montagneux, et s'étendent respectivement au dos de Rome et de Durrës et elles sont étroitement liées à ceux-ci, en particulier sur le plan géostratégique. Le nom *Albanum* lui-même tire sa racine du mot *alb-alp* (d'où *albus*) ce qui le rattache à la montagne³⁴. En considérant le caractère de la nature et du climat dans ces deux régions, il est important de rappeler que tout comme l'Albano di Lazio qui a été toujours une station de villégiature pour le Pape de Rome, de même l'Albano (l'Arbëri) de l'autre côté de l'Adriatique l'a été pour l'archevêque de Durrës³⁵. Enfin, sur le territoire de l'Arbër (*Albanum*, *Ἀλβάρων*) en Illyrie nous avons trouvé des toponymes tels que *Bovilla*, *Shkopet* ou *Albulena* (il peut y en avoir d'autres) qui

³³ Plutarcus, *Sylla* 31, *Pompeus* 53; Strab. *Geogr.*, 5, 3 (ὁ δὲ ἑῶν ἰοί); M. Tulli Ciceronis, *Epistolae*, ed. Oxford, 1958, IIe vol., pars I, livr. 7, ép. 7 (in *Albanum* venire); C. Plinii Secundi, *Naturalis Historia*, éd. Lipsiae, 1788, p. 754 (in *Albano*). Concernant l'*Albanum* des Balkans, voir: A. Comnena, *Alexiade*, éd. Bonn, 1878, p. 199-200; Georgii Akropolitae, dans: J. P. Migne, *Patrologia Graeca*, tome 140, p. 1024; G. Tafel – Y. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte des Republik Venedig*, I. Teil, Wien, 1856, p. 473 (l'an 1204: *provincia Dirachii et Albani*).

³⁴ Paul Diaconus (*Excerta ex libris Pompei Festi De Significatione Verborum*, éd. C. Müller, Lipsiae, 1839, p. 4.) explique ainsi le sens du mot: *Album, quod nos dicimus, a Graeco, quod est ἄλφον, est appellatum. Sabini tamen alpum dixerunt. Unde credi potest nomen Alpium a candore nivium vocitatum*. Stephane le Byzantin aussi explique les toponymes en *alb* par le concept *i bardhë* (blanc) ἔστι δὲ ἡ Ἀλβὰ καὶ ἡ Ἑλλάδα λευκή, voir: Steph. Byz., *Ethniká*, éd. A. Meinecke, Berlin, 1849, p. 69. Voir aussi Pauly-Wissowa, *Real Enzyklopädie*, I. Band, p. 1316; E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1873, Voir: Alpes.

³⁵ I. Zamputi, *Relacione mbi gjendjen e Shqipërisë veriore e të mesme në shek. XVII*, II^e vol., Tirana 1965, p. 228 (Une relation de Mark Skurra sur la Congrégation Propaganda Fide, 20 décembre 1641).

étrangement ont leurs correspondants dans la région homonyme en Italie: Bovilla, Scopetto, Albula³⁶. Ces noms-ci ont été cités dès les temps antiques³⁷.

Ce détail nous renforce davantage la conviction que le nom de la contrée d'Arbër au dos de Durrës n'est autre que la transplantation du nom de la région homonyme en Italie Centrale. Cette métonomiasie aurait dû se produire pendant l'occupation romaine de l'Illyrie (II^e siècle avant l'ère moderne). En tout cas, à l'époque de Ptolémée, au II^e siècle de l'ère moderne, l'appellation *Arbër* (Ἀλβάρων, Albanum) était devenue, du moins dans le langage administratif, l'appellation de la contrée au dos de Durrës. Cette transplantation doit être considérée en rapport avec les traits topographiques de cette contrée, avec son caractère montagneux. De la remarque mentionnée de Ptolémée l'on apprend également que le toponyme était passé entre-temps aux habitants de cette contrée, appelés Ἀλβάρων³⁸.

* * *

Cependant l'on remarquerait qu'au moyen âge le toponyme en question ne se présente pas sous une seule forme. Dans les sources byzantines, parallèlement à la forme Ἀλβάρων ou Ἀρβάρων³⁹, l'on rencontre parfois la forme Ἀλβάρνιά ou Ἀρβάρνιά⁴⁰.

³⁶ A. Bormann, *Atlateinische Chronographie und Stadtgeschichte*, Halle, 1852, p. 159-164; Pauly-Wissowa, *Real Enzyklopädie*, 5 Band, p. 798; G. M. de Rossi, *Bovilla...*

³⁷ Diod. Sic. fragm. 1, 7; Dion. Alicarn. V, 61; Tac. Annal. XV, 23, (*apud Bovillas*); T. Mommsen, *Corpus Inscriptionum Latinarum* (CIL), XIV, 2405, 2406, 2409 etc.

³⁸ P. Fourikes, *Pothen to ethnikon Arbanites*, dans: "Athena", T. 42. Athènes, 1930, p. 35; A. Buda, *Shkrime historike*, I^{er} vol., Tirana, 1986.

³⁹ L'alternance de λ dans la racine en ρ est dans la nature de la langue grecque. Voir Nystazopoulos – Pelekides, *Oi Balkanikoï laoi kata tous mesous chronous*, Ioannina, 1986, p. 222; M. Tadin, *Les Arbanitati des chroniques Byzantines (XI^e-XII^e sc.)* dans: "Actes du XV^e Congrès International d'Études Byzantines" IV, Athènes, 1980, p. 315.

⁴⁰ Laissant de côté la variante Ἀλβάρνιτιά, qui est très tardive (XV^e sc.). Voir: P. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, I, Teil, Wien, 1975, p. 278, 477.

La forme *Ἀλβάνον* se trouve d'abord chez l'historienne byzantine Ana Comnena⁴¹ aussi bien que chez des auteurs mineurs, comme l'archevêque d'Ohrid, Dhimitër Komatjano (vers 1220)⁴², dans une épitaphe sur "l'archidiacre d'Arbër" Constantin Mélès vers la fin du XII^e siècle⁴³, ou dans un manuscrit de 1226⁴⁴. La même forme mais avec alternance dans la racine de *o* en *λ*, a été remarquée chez Acropolite⁴⁵ ou chez Ephremius (XIII^e sc.)⁴⁶. Cette forme se rencontre au XIV^e siècle aussi.

En commentant le passage de Porphyrogénète où celui-ci appelle *Illyrie* le pays du Caucase connu sous son unique nom *Albania*, l'on vient à la conclusion que la vraie Illyrie des Balkans se connaissait déjà, au X^e sc., sous le nom *Albania*. A vrai dire, laissant de côté la mention indirecte de Porphyrogénète, le nom *Albania* (grec. Ἀλβανία) est utilisé fréquemment après le XIII^e sc.⁴⁸. Quant au II^e siècle, on ne connaît qu'un seul cas de son utilisation, dans une note historique du manuscrit Par.gr. 1564 du XII^e sc., publié par P.

⁴¹ A. Comnena, *Alexias*, II^e vol., Bonnae, 1839, p. 199: "τὰς περὶ τὸ Ἀρβανὸν ἀνατεθεῖκει κλεισούρας". Ibid., p. 200: "τίνα τῶν ὁμορουντῶν τῷ Ἀρβάνῳ πολίχνια...τὰς τοῦ Ἀρβάνου ἀτραποὺς".

⁴² J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata*, VI^e vol., Paris-Roma, 1891, nr. 1, col. 1.

⁴³ S. Selaville, *Épitaphe métrique de Constantin Mélès, archidiacre d'Arbanon*, dans: "Echos d'Orient", 27(1928), p. 404: "εἰς ἀρχιδιάκονον Ἀρβάνου".

⁴⁴ "Σὺ Διόμιδες βλάστὸς Ἀρβάνου πέλων" voir: E. Vranussi, *O komiskortes*, p. 98.

⁴⁵ *Acropolites* dans: "Patrologia Graeca", tom. 140, col. 1021: "ἐν ταῖς τοῦ Ἀλβάνου δυσχωρίαις". Ibid., "τὸ ἐν τῷ Ἀλβάνῳ φρούριον τὰς Κρόας".

⁴⁶ Ephremius, dans: "Patrologia Graeca", tom. 143, col. 336: "Δι' Ἀχρίδος πέφθ' Ἀλβάνου τόπον".

⁴⁷ Dans l'objet nommé "*L'épitaphe de Glavinicë*" (v. 1372), les frères Gjergj Balsha et Balsha II, sont qualifiés comme: τῶν ἡψηλοτάτων ἀυθέντων Σερβῆας καὶ Ρομάνης καὶ πάσης Ἀλβάνου. De même, dans l'épitaphe en grec de l'église de saint Jean Vladimir, à Elbasan (l'année 1381), Karl Topia se considère "ἀυθέντης πάσης χωράς Ἀλβάνου". Voir: Th. Popa, *Mbishkrime të kishave në Shqipëri*, Tirana, 1998, p. 51, 85.

⁴⁸ A. Delatte, *Les Portulans grecs*, Liège, 1947, p. 46, 47. Voir notamment dans: *Acta Albaniae*, I^{er} - II^e vol., index des noms (Albania).

Schreiner. A côté de Dioclée, de Dalmatie, de Croatie, l'on y mentionne justement Ἀρβανία⁴⁹ aussi.

A côté des sources byzantines, ce sont les sources latines également et les sources slaves d'ailleurs qui distinguent nettement dans les anciennes contrées de l'Illyrie un *Arbër* (Ἀλβάρων) et une *Arbëri* (Ἀλβανία). Leurs correspondants en latin sont: *Albanum* (Arbanum) et *Albania* (Arbania)⁵⁰, tandis qu'en slave *Raban* (métathèse d'*Arban*) et *Arbanas* (Рабынь Арбанасъ)⁵¹.

Pour nous il est clair que les noms *Arbër* (Ἀλβάρων, *Albanum*, Рабынь) et *Arbëri* (Ἀλβανία, *Albania*, Арбанасъ) ne doivent pas être traitées uniquement comme variantes du même nom, comme il est généralement dit jusqu'à présent⁵². Sans nier les relations même de filiation entre ces deux noms, car, du point de vue linguistique il paraît que le mot *Albania* (*Arbëria*) est dérivé de *Albanum* (*Arbër*), ce dernier semble désigner une entité géopolitique distincte à l'intérieur même de l'*Arbëri* (Albanie). Les sources historiques du moyen âge, lorsqu'elles parlent de l'*Arbër* (Ἀλβάρων, *Albanum*, Рабынь), elles ont toujours en vue un territoire bien défini. Illustrons cette idée par des exemples concrets.

En parlant de la campagne de Boemund en Albanie en 1107, Ana Comnena dit que l'empereur Alex I Comnen, pour empêcher la pénétration des Normands en profondeur du territoire byzantin, prit soin de préparer

⁴⁹ P. Schreiner, *Der Dux von Dalmatien und die Belagerung Anconas im Jahre 1173* dans: "Byzantion", 41 (1971), p. 287: "τοῦτον δοῦκά καὶ ἀρχηγὸν κατὰστήσας ἐπὶ πάσῃ Διοκλήᾳ, Δάλματία, Χορβάτια, Ἀρβανία καὶ Σπάλαθρῳ". Avant Schreiner, la note ci-dessus a été publiée par B. de Montfaucon, *Paleographia Graeca*, Paris, 1708, p. 47. Mais sa lecture contenait des fautes, dont la plus importante est celle qui au lieu de "Ἀρβανία" est lue par lui: Δυρράχιον. Le Prof. Schreiner, qui a lu le texte dans des conditions techniques optimales, nous rassure que sa propre lecture est correcte.

⁵⁰ "Provintia Arbani" en 1204, voir: Tafel-Thomas, *Urkunden*, I, Teil, p. 472; "Si iverint Arbanum", en 1272. Voir: *Acta Albaniae*, I, nr. 277. Sur l'utilisation de la forme *Albania* ou *Arbania*, voir: *Acta Albaniae*, I^{er}-II^e vol., passim.

⁵¹ *Acta Albaniae*, I, nr. 113. La forme slave *Rabn* n'est autre qu'une ancienne métathèse du nom *Arban* semblable à *Arsia-Rasia*. Voir: L. Thalloczy-C. Jireček, *Zwei Urkunden aus Nordalbanien*, dans: "Illyrisch-Albanische Forschungen", I, Band, München-Leipzig, 1916, p. 127.

⁵² A. Ducellier, *L'Arbanon et les Albanais au XI^e siècle*, dans: "Travaux et Mémoires", 3 (1968), p. 357.

l'embuscade "en y installant des forces considérables sous le commandement chefs vaillants"⁵³. Son but était clair: mettre sous contrôle le massif montagneux s'élevant devant les lacs d'Ohride et de Prespa, qui, saisis par les armées Normands, risquaient ouvrir le chemin vers Thessalonique⁵⁴.

Ana Comnena dit plus loin que l'empereur byzantin confia à Eustath Kamýtze la défense des *détroits d'Arbër* (τὰς περὶ τὸ "Αρβανον ἀνατεθείκει κλεισούρας)⁵⁵. Le dirigeant normand, Bohémond, dans le but de briser la défense de l'Arbër et de l'envahir, décida de frapper Kamýtze de front dans la zone de Petrela et en même temps désigna une autre armée qui lui prendrait les ailes en avançant par l'Est vers Dibër⁵⁶. Donc, Comnena nous fournit une indication selon laquelle l'Arbër s'étendait horizontalement le long de la trajectoire Petrelë-Dibër. Il serait superflu de mettre en évidence le caractère du terrain le long de cette étendue, qui est extrêmement accidenté et montagneux.

D'autres détails sur l'étendu de l'Arbër nous sont fournis par l'auteur du XII^e siècle, George Acropolite. De ses écrits il résulte:

1. L'Arbër commence à l'Ouest quelque peu au-delà de Durrës, et suit la voie Egnatia, direction Ouest-Est⁵⁷.

2. Les portes d'entrée à l'Est de l'Arbër ont été Ohrid et Dibra⁵⁸.

3. Le château de Kruja, faisait partie de l'Arbër (τὸ ἐν τῷ Ἀλβάνῳ φρούριον τὰς Κρούας)⁵⁹. Rappelons que Kruja était à l'époque le chef-lieu

⁵³ "ἀξιόμαχον δύναμιν ἐν πάσαις ταῖς κλεισούραις κατέθετο μετ' ἐκκρίτων ἡγεμόνων", A. Comn., éd. Bonn, 1878, II^e vol., p. 199.

⁵⁴ A. Ducellier, *L'Arbanon et les Albanaïs au XI^e siècle*, p. 364.

⁵⁵ "τὰς περὶ τὸ "Αρβανον ἀνατεθείκει κλεισούρας", A. Comn., éd. Bonn., II^e vol., p. 199. A noter que dans cette zone il se trouve une localité appelée Kamëz.

⁵⁶ A. Comnena, *ibid.*, p. 200.

⁵⁷ "ἀντιτάττεται τῷ Πέτρῳ μικρὸν ὑπερπηδήσαντι τὸ Δυρράχιον καὶ ἐν ταῖς τοῦ Ἀλβανοῦ δυσχωρίαις γεγενημέῳ", voir: Acropolites, *Chronike Synographie*, Bonn., 1837, p. 28.

⁵⁸ "καὶ τὰ μερὶ τὴν Ἀχρίδα παραγγείλας ἀφικαμην ἐπὶ τὸ "Αλβανον". Acropolites, *op. cit.* p. 149.

⁵⁹ Acropolites, *op. cit.* p. 98.

de l'Arbër⁶⁰. Dans *Notitiae episcopatum* du X^e siècle et dans les documents ecclésiastiques byzantins ultérieurs, l'évêque de l'Arbër était appelé l'évêque de Kruja (ὁ Κροῦαν)⁶¹. Cela n'empêchait que ses subordonnés fussent appelés par le nom de la région: ainsi, vers la fin du XII^e siècle l'archidiacre de l'Arbër était appelé notamment "αρχιδιάκονος Ἀρβάνου" et non pas autrement⁶². A Kruja siégeaient les princes de l'Arbër aux XII^e-XIII^e siècles et c'est justement à cette ville, et non pas à une autre, que les empereurs byzantins, en commençant par Manuel I Comnen, en 1145, et jusqu'à Andronique II Paléologue en 1288, le tsar serbe Étienne Dušan en 1343 et le roi de Naples Alphonse VI en 1457, attribuèrent des privilèges particuliers⁶³. En 1415 encore, le premier conquérant turc de la terre de l'Arbër (арбанскоу землю), Ballaban bey s'appelait *subash de Kruja et d'Arbër* (субаша кроуиски и равански)⁶⁴. Son successeur, qui fut justement Gjergj Kastriot – Scanderbeg, était appelé aussi *maître de Kruja et d'Arbër* (Georgii Castrioto alias Scanderbegh, *domini Croye et Arbani*)⁶⁵.

En ce qui concerne l'étendue en verticale de l'Arbër, son constant noyau comprenait sûrement l'espace entre Mat et Shkumbin. Les Topiaj, qui pendant le XIV^e siècle étaient les souverains de l'Arbër (en 1381 le prince Karl Topia s'appelle lui-même αὐθέντης πάσης χώρας Ἀλβάνον)⁶⁶, sont

⁶⁰ L. Thalloczy-C. Jireček, *Zwei Urkunden*,... p. 127.

⁶¹ Parthey, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae graecae episcopatum*, Berlin, 1866, p. 124; L. Thalloczy-C. Jireček, *Zwei Urkunden*,... p. 127, note 1.

⁶² S. Selaville, *Épithaphe métrique de Constantin Mèlès, archidiacre d'Arbanon*, dans: "Echos d'Orient", 27 (1928), p. 404.

⁶³ L. Thalloczy-C. Jireček, *Zwei Urkunden*, p. 127.

⁶⁴ Puciæ, *Spomenici srpski*, I^{er} vol., Belgrade, 1858, p. 132; L. Thalloczy-C. Jireček, *Zwei Urkunden*, p. 127.

⁶⁵ J. Radoniæ, *Djurad Kastriot Scanderbeg i Albanija u XV vjeku*, Belgrade, 1942, nr. 40, p. 24.

⁶⁶ G. von Hahn. *Albanesische Studien*, p. 135. L'inscription originale se trouve actuellement exposée dans le salon de l'Histoire du Moyen âge, au Musée National à Tirana. M. Sufflay commet une erreur en disant que Karl Topia se prenait pour "le maître de toute l'Arbëri". Topia dit seulement qu'il fut *maître de tout l'Arbër*, ce qui est toute autre chose. Voir: M. Sufflay, *Die Grenzen Albaniens im Mittelalter*, dans: "Illyrisch-Albanische Forschungen", p. 291.

mentionnés autrement comme les maîtres des contrées depuis Mat jusqu'à Shkumbin (*a Maet usque Scampinum*)⁶⁷.

Définitivement l'on peut dire que l'Arbëri (Ἀλβανὸν, Albanum, Рабынь) comprenait *grosso modo* les contrées entre Ohrid, Durrës et Dibër⁶⁸.

Sans doute, en disant cela, il faut expliquer également que, pour la province de l'Arbër, comme pour toute autre province d'ailleurs, l'on ne peut pas tracer des frontières définitives. D'une époque à l'autre, d'un document à l'autre ou d'un auteur à l'autre, les confins de l'Arbër résultent plus larges ou plus rétrécis. A Constantinople l'on n'était pas toujours clair et précis quand on parlait des frontières des provinces de l'empire⁶⁹.

Dans le cas de l'Arbër, la confusion se rapporte d'abord à la région montagneuse de Pulti, laquelle s'étendait, on le sait, le long de la voie menant de Shkodra à Prizren⁷⁰. Dans la vie du saint Étienne Nemanja, écrite par son fils Sava, l'on dit que Nemanja reçut de l'Arbër les deux Pult (ωτὶ Ραβνια Πιλοτα ωικι)⁷¹. Mais dans un acte de donation que Étienne Nemanja signa en faveur du monastère de Chilandar en 1198, il est dit que Nemanja reçut de l'*Arbanas Pult*, tandis que du territoire byzantin Lap⁷². Cet *Arbanas* (Арѡанасъ) correspond sans doute à ce que signifiait Ἀλβανία ou *Albania*, qu'on trouve dans les documents grecs et latins de la même époque.

La dernière assurance que l'Arbëri et l'Arbëria représentent deux réalités différentes, est donnée par les ethnonymes qui en dérivent. Si le nom *Arbër* (Ἀλβανοί) est employé dans les sources byzantines toujours pour marquer les habitants de l'Arbër, l'autre nom, *Arbëresh* (Ἀλβανῖται), dérivé notamment de *Arbëria* (Ἀλβανία), s'emploie pour marquer les Albanais en

⁶⁷ *Acta Albaniae*, I, nr. 816.

⁶⁸ A. Ducellier, *L'Arbanon et les Albanais au XI^e sc.* Il dit que l'Arbanon se trouvait dans la haute vallée de Shkumbin, en réduisant au minimum son étendue. Mais il est, lui-même, conscient de sa contradiction avec les auteurs byzantins, en particulier avec Acropolite.

⁶⁹ J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire Byzantin*, I^{er} vol., Paris, 1904, p. 169.

⁷⁰ L. Thalloczy-C. Jireček, *Zwei Urkunden.*, p. 128.

⁷¹ S. Hafner, *Stefan Nemanja nach den Viten*, p. 82-88.

⁷² "а ѡ ѡ Арѡанасъ Пилотъ а ѡ Л грѣске вемле Лавъ". Le Petit-B. Korablev, *Actes de l'Athos V: Actes de Chilandar*, II^e partie (Actes slaves), St. Petersburg, 1915, p. 376.

général ou, en tout cas, les Albanais des contrées hors d'Arbër dans le sens strict.

Ce n'est pas par hasard que tous les auteurs byzantins, en alignant les Albanais à côté des autres nationalités, utilisent toujours le nom *Arbëresh* (Ἀλβανίται)⁷³. Acropolite s'en sert précisément lorsqu'il parle de la "*nation des Arbëresh*" (τῶν Ἀλβανιτῶν ἔθνος)⁷⁴. Il est clair que le terme *Arbëreshë* (Ἀλβανίται) a reçu la valeur d'un propre ethnonyme, qui s'attribue aux habitants des contrées albanaises entières, cependant que *Arbër* (Ἀλβανοὶ) s'attribue aux habitants d'un territoire précis, celui de l'Arbër⁷⁵.

De manière analogue, les sources slaves utilisent un déterminant particulier (рабански) qui correspond à la contrée de l'Arbër (Рабынь) et un autre déterminant, арбанаси, qui dérive de Арбанасъ⁷⁶. A la différence de Rabn, l'Arbanas comprenait un grand territoire: au nord Zeta (Monténégro) et la Kosovë aussi⁷⁷. C'est la raison pour laquelle dans deux inscriptions slaves du XIV^e sc. les Topiaj, maîtres du *Raban* (l'Arbër), s'appelaient "*rabenski gospodin*"⁷⁸, alors que les Balshaj, princes de Zeta, s'appelaient "*arbanaski gospodin*"⁷⁹. A la dualité *Raban-Arbanas* correspond donc la dualité *rabanski-arbanaski*.

⁷³ Attaliates, éd. Bonn, 1853, p. 297: "Ρωμαίων πολλῶν στρατιωτικὸν, Βουλγάρων τε καὶ Ἀρβανιτῶν; Joan. Soylytzes, éd. Bonn, II^e vol., p. 739; ἀσρατιῶν ἀξιόλογον ἔκ τε,φράγκων καὶ Βουλγάρων, Ῥωμαίων τε καὶ Ἀρβανιτῶν"; Joan Kanaboutzes, *Ad principem Aeni*, Leipzig, 1890, p. 35: ατούς Βουλγάρους, τοὺς Βλάχους, τοὺς Ἀλβανίτας, τοὺς Ῥούσους καὶ καθ'εξῆς τὰ ἄλλα ἔθνη".

⁷⁴ Akropolites, éd. Bonn, p. 152.

⁷⁵ Pachymeres (I^{er} vol., Bonn, 1835, p. 358) raconte qu'après le tremblement de terre qui frappa Durrës en 1273, les Arbër (Ἀλβανοὶ) de l'arrière-terre de la ville s'y précipitèrent pour venir en aide aux blessés mais aussi pour ramasser le butin.

⁷⁶ I. Dujčev, *Iz starata bllgarska knjižhina*, II^e vol., Sofia, p. 42.

⁷⁷ J. Jagië, *Konstantin Filozof i niegov život Stefana Lazarevič*, dans: "Glasnik Sprskog Drštva", knj. 42, Beograd, 1875, p. 278; *Acta Albaniae*, II, nr 46, où l'on parle d'un "Spinadije en Arbanas (ot Arbanas Spinadiju)". Spinadija est une localité près de Prizren. Mais dans la Vie de Stefan Lazarevič, les territoires de Zeta sont inclus dans *Arbëri* (v. *Arbanas*). Voir: J. Jagië, *Konstantin Filozof i niegov Život Stefana Lazarevica*, p. 278.

⁷⁸ Lj. Stojanović, *Stari srpski zapisi i natpisi*, knj. 4, Beograd, 1923, nr. 6075, p. 16.

⁷⁹ J. Jagië, *Konstantin Filozof...*, op. cit., p. 313.

Mieux que dans les sources byzantines et slaves, les relations entre ces noms, et d'autant plus leur évolution, jusqu'à ce qu'ils deviennent de propres ethnonymes, sont évidentes dans les sources latines. Concernant le nom *Albanum* (différemment du grec et du slave) la langue latine n'a pu créer d'autre déterminant que "albanensis". En fin de compte même dans ce cas l'on s'attendait à une concordance avec l'archétype italien: du toponyme italien *Albano* (*Albanum*) en Italie, est dérivé l'adjectif *albanensis*. Ainsi, dans les siècles du moyen âge l'on écrit *civitas albanensis* (la ville d'Albanos), *lacus albanensis* (le lac d'Albanos), *episcopus albanensis* (l'évêque d'Albanos): à l'époque *albanenses* étaient appelés les habitants d'Albanos en question⁸⁰.

En Albanie, le nom *Albanensis* est témoigné pour la première fois dans les documents latins en 1166, lorsqu'on parle d'un certain Lazare, "*episcopus albanensis*", donc, évêque de l'Arbër⁸¹.

Certes, l'emploi de "*Albanensis*" pour l'évêque de l'Arbër (*Albanum*) créait un inconvénient linguistique⁸². En effet au nom *Albanum* devait correspondre l'adjectif *albensis*. La forme *albanensis* correspondait au concept bien plus large d'*Albanie*. Ce n'est pas sans raison qu'un prélat albanais accusait en 1625 l'évêque de l'Arbër de s'attribuer abusivement le titre "*albanensis*" (albanais), cependant qu'il n'existait pas de diocèse appelé *Albania*: son diocèse s'appelait Arbër (*Albanum*), c'est pourquoi lui aussi devait être appelé tout juste "*episcopo albense*"⁸³. La rectification de l'évêque de Lezha, B. Orsini, n'est pas accidentelle. A l'époque l'évêque de l'Arbër s'efforçait d'élargir sa juridiction, et dans ce cadre il existait la peur que l'appellation incorrecte *episcopus albanensis* lui prêterait la main pour prétendre à d'autres droits

⁸⁰ L. Duchesne, *Liber Pontificalis*, I^{er} vol., Paris, 1955, p. 184, 218, 220; II^e vol., Paris, 1955, p. 415, 416; *Chronica monasterii Casinensis*, dans: Monumenta Germaniae Historica (MGH), Scriptores, VII^e vol., p. 692, 709, 740.

⁸¹ *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetis illustrantia*, éd. L. Thalloczy, C. Jireček, M. Šufflay, I^{er} vol., Vienne, 1913, nr. 93, 97.

⁸² Justement pour éviter cet inconvénient, la chancellerie du Pape Innocent III se sert une fois du nom *Albani* pour désigner les habitants de l'Arbër: *Demetrio, Albanorum principi*. Voir: *Acta Innocentii Papae III* (1198-1216), Fontes Series III, vol. 2, Vaticanis 1944, p. 337; *Acta Albaniae*, I, nr. 133.

⁸³ "*causa di suo falso titolo Albanese douendo essere Albense perché non ce diocese detta Albania*", voir: I. Zamputi, *Relazione*, I, p. 358.

juridictionnels au-delà de son diocèse qu'était l'Arbër. Pour éviter cet inconvénient, le déterminant *albanensis* pour la contrée de l'Arbër est remplacé parfois par le groupe de mot *de l'Arbër* (*episcopus de Albano*, *dominus de Albano*)⁸⁴. En ce qui concerne les habitants de l'Arbër, on vient de dire que dans les documents latins, ils sont appelés, en général, *albanenses* mais ce n'est pas le cas dans les documents gréco-byzantins, lesquels leur adaptent le nom Ἀλβανοὶ pour les distinguer de Ἀλβανῖται, les Albanais de toutes les contrées albanaises. Pourtant, il n'y manque ni les cas scrupuleux, où, au lieu de *albanenses*, l'on emploie *albani*. Ainsi, en 1208, le pape Innocent III s'adressait à Démétrios de l'Arbër par les mots "prince des Arbër"; *principi Arbanorum*, dont le cas nominatif est notamment *Arbani*⁸⁵.

En terminant, l'on va présenter sommairement les conclusions que voici:

1. La patrie des Albanais apparaît dans les sources médiévales écrites grecques, latines et slaves sous deux formes: *Arbër* (Ἀλβανὸν, Albanum, Равинь), et *Arbëria* (Ἀλβανία, Albania, Арьванасъ). Respectivement, les Albanais sont mentionnés de même sous deux formes: *arbër* (Ἀλβανοὶ, Albani, Равански) et *arbëresh* (Ἀλβανῖται, Albanenses, Арьванаси).

2. Le nom Arbër (Albanum) a été donné d'abord au territoire montagneux au dos de Durrës par les Romains, en raison de la ressemblance géomorphologique avec l'Albano près de Rome et, peut-être, même en latinisant le nom autochtone illyrien du pays (*Parthos/Bardh=Album*).

3. D'un nom de territoire, le nom passa à sa population, laquelle fut appelée *Albani* (gr. Ἀλβανοὶ).

4. Les déterminatifs *Arbëri* (Ἀλβανία, Albania, Арьванасъ) et *Arbëresh* (Ἀλβανῖται, Albanenses, Арьванаси) sont dérivés de *Arbër-arbër* à une deuxième phase. Il ne s'agit que d'une extension ultérieure de ces deuxièmes nom au-delà des limites de l'*Arbër* initial, dans des contrées habitées par une population de même descendance, langue et culture que les *Arbër* de l'*Arbër*.

⁸⁴ *Acta Albaniae*, II, p. 228, 323 (les notes).

⁸⁵ *Acta Innocenti Papae III (1198-1216)*, Fontes series III, vol. 2, Vaticaniis, 1944, p. 337.

5. Entre les *Arbër* et les *Arbëresh*, respectivement l'*Arbër* et l'*Arbëri* des sources médiévales, il existe donc une différence, qui n'est aucunement pas une différence de contenu ethnique, mais de nature géopolitique. L'*Arbër* (*Albanum*) représentait une entité distincte des contrées albanaises, où, en raison de la position géostratégique particulière (étant la clé des liens entre l'Est et l'Ouest, grâce à la voie Egnatia), ont été développés tout au début des processus autonomistes-autogestionnaires et qui a joué un rôle important dans les événements de la région balkanique-adriatique. Pour le dire plus nettement, l'*Arbër* est le noyau des territoires albanais⁸⁶.

⁸⁶ M. Angold, *A Byzantine Government in Exile*, Oxford University Press, 1975, p. 280; G. Prinzing, *Studien zur Provinz- und Zentralverwaltung im Machtbereich der epirotischen Herscher Michael I und Theodoros Dukas*, dans: "Epeirōtika Chronika", 25 (1983), p. 57; A. Ducellier, *Nouvel essai de mise au point sur l'apparition du peuple albanais dans les sources byzantines*, dans "Studia Albanica" 2 (1972), p. 301.

Gazmend SHPUZA

ISMAIL QEMAL ET LES JEUNES TURCS (1897-1902)

Les relations de Ismail Qemal avec les Jeunes-Turcs à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle présentent un intérêt particulier non seulement en ce qui concerne la vie et l'activité de cette importante personnalité albanaise pour l'Empire Ottoman. Elles ne sont qu'effleurées par les chercheurs en Albanie et en Turquie également. Bien qu'en Albanie l'on en ait publié des documents¹, que l'on en ait cité des fragments² et que l'on ait donné quelque opinion là-dessus³ sans parler des cas où l'on en s'est tu⁴, cette phase des relations de Ismail Qemal avec les Jeunes-Turcs n'est pas mise au clair tant et comme il faut. La consultation directe et exhaustive de cette source de première main permet déjà d'éclairer ce moment de la vie et de l'activité de Ismail Qemal et le rôle des Albanais dans le mouvement des Jeunes-Turcs. C'est ce qui est affirmé dans l'œuvre de l'historien turc M.S.Hanioglu⁵, bien que le problème en question n'y soit pas traité comme un sujet à part.

Le traitement de ce sujet va mettre mieux en évidence le poids et l'influence d'une personnalité de l'époque, comme le fut Ismail Qemal, reconnu et admis comme telle dans les milieux diplomatiques d'Istanbul et d'ailleurs, sur le développement du mouvement démocratique dans le cadre de l'Empire Ottoman. Par cette étude l'on espère compléter la figure de Ismail Qemal comme

¹ *Ismail Qemali* (Recueil de documents) 1888-1912, préparé par Teuta Hoxha (Direction Générale des Archives de l'Etat), Maison d'Edition "8 Nëntori", Tirana, 1982. Par la suite en bref: *Ismail Qemali*...

² K. Xoxi, *Ismail Qemali* (La vie et l'œuvre), ME "8 Nëntori", Tirana, 1983.

³ K. Naska, *Ismail Qemali në Lëvizjen Kombëtare Shqiptare*, Tirana, 1987, p. 43-50.

⁴ S. Luarasi, *Ismail Qemali*, Tiranë, 1962.

⁵ M. S. Hanioglu, *Bir siyasal örgüt olarak "Osmanli Ittihad ve Terakii Cemiyeti ve Jön Türklük"*, Cilt. I (1889-1902), Iletisim Yayinlari, Istanbul.

politicien clairvoyant. Depuis le début de son activité politique et jusqu'à la Proclamation de l'Indépendance de l'Albanie, il s'est tenu près des milieux progressistes de l'Empire Ottoman. C'est ce que témoignent pleinement ses efforts pour la profonde réformation de l'Etat Ottoman, son insistance pour assurer la coopération avec le Comité Jeunes-Turcs appelé "Union et Progrès" et ses points de vue sur les alliances extérieures de cet Etat.

* * *

Tout d'abord, à cause du manque de préparation des forces politiques et sociales intérieures pour être en mesure de proposer et de réaliser des réformes et de rétablir la constitution, Ismaïl Qemal s'est efforcé de les inciter et de les raviver par la contribution du Palais du sultan. Ainsi, tout d'abord il a essayé de convaincre Abdyl Hamid non seulement de la nécessité et de l'urgence pour des changements politiques profonds, mais aussi des avantages réels dont profiterait le trône impérial lui-même.

Le principal but du mouvement des Jeunes-Turcs était de préserver l'Empire des interventions et des pressions des puissances occidentales, par le rétablissement de la constitution de 1876 et par l'application de certaines réformes. Nombre de militants le considéraient comme la meilleure solution pour étouffer les mouvements libérateurs des peuples non turcs de l'empire. C'est pour cette raison que leur attitude vis-à-vis de ces peuples, y compris celui albanais, est demeurée contradictoire, pour finir, dès l'avènement au pouvoir, hostile. Ce sont ces tristes perspectives qu'avaient en vue les clairvoyants patriotes albanais, parmi lesquels se distingue Ismaïl Qemal, dans l'établissement prudent des relations réciproques.

La lutte pour le rétablissement de la constitution et la réalisation des réformes, fut menée par les Jeunes-Turcs surtout en dehors de leur pays au moyen de la presse et des publications, exerçant une influence, il faut l'admettre, très limitée. C'est notamment à Istanbul, face à face avec l'empereur autocrate, que fut menée⁶ cette lutte courageuse par Ismaïl Qemal, l'un des plus proches

⁶ Ismaïl Qemali ..., p. 16-19, 22-24, 29-3. Voir: *Basbalkanlik Arsivi* - Istanbul, Yildiz K. 24, 525/79. Ismaïl Kemal Vlora e l'Indipendenza dell' Albania 1912, Memorie, radatte in inglese da Sommerville Story, Traduzione di Nermin V. Falaschi, *Integrazioni storiche di Renzo Falaschi*, Romë, 1982, (par la suite en abrégé *Falaschi*, s 176-186.

collaborateurs de Mithat Pacha. L'auteur de ces documents importants visait le raffermissement dans ce cadre des positions du peuple albanais et des autres peuples de l'empire, y compris le peuple turc lui-même.

Dans les anciens documents officiels du comité de "*Osmanli Ittihat ve Terakki Cemiyeti*" publiés, l'on ne trouve pas, jusqu'au moment de la présentation de ces mémoires au sultan par Ismail Qemal, de demande de rétablir la constitution de 1876. En effet, pour la première fois, elle a été formulée de manière complète, claire et programmatique dans le règlement de base approuvé dans le Congrès de cette organisation, tenu à Paris en 1902⁷.

On n'exagère pas si l'on dit que Ismail Qemal, par les points de vue proposés dans les mémoires adressées au sultan Abdul Hamide II, se tenait courageusement en tête de la pensée la plus progressiste des forces démocratiques dans l'Empire ottoman et en dehors lui. Ce qu'il osait dire ouvertement au monarque absolu d'Istanbul, les Jeunes-Turcs en exil n'avaient pas réussi à cristalliser et le formuler comme leur demande programmatique.

* * *

Les mémoires de Ismail Qemal adressées au sultan eurent un écho non seulement dans l'opinion publique européenne mais aussi dans les cercles Jeunes-Turcs. Des militants connus du Comité *Union et Progrès* demandèrent de leurs dirigeants que la presse jeune turque appuyât les projets courageux des réformes proposées par lui. Après l'écho dans la principale presse européenne de l'acte intelligent et courageux de ce grand Albanais, comme le qualifie l'auteur d'une lettre adressée au Dr Abdullah Djevdet, le 15 mars 1897, la presse des Jeunes-Turcs ne pouvait plus se taire là-dessus. L'auteur de la lettre, appelé Reshid, affirmait: "*Cette personnalité est parmi les plus douées et les plus sérieuses de notre Etat*". Les Said et Qamil, certaines fois Premiers Ministres de l'Empire, et d'autres comme eux, étaient très loin de Ismail Qemal; ils étaient en d'autres mots, selon lui, des ordures⁸.

⁷ T. Z. Tunaya, *Türkiye'de siyasal Partiler*, C.I. İkinci Mesrutiyet Dönemi 1908-1918 (Genişletmiş İkinci Baskı), İstanbul, 1984, p. 39-40, 44-45.

⁸ *Arkivi Qendror Shtetëror*, Tirana (par la suite abrégé en *AQSH*), F. 19. D. 123, feuille 9-10

La presse des Jeunes-Turcs, se trouvant devant les commentaires positifs du journal parisien *Le Temps* sur le programme des réformes de Ismaïl Qemal à la suite de sa publication intégrale par la presse française, s'empresse de convaincre l'opinion publique du pays que les aspirations des Jeunes-Turcs étaient les mêmes que celles de Ismaïl Qemal. Dans cet effort le journal *Meshveret* (Débat) soulignait qu'il était un "*Un Jeune-Turc*" des premières heures, un collaborateur de Mustafa Fazil pacha et le secrétaire de Mithat Pacha "*le père de notre constitution*"⁹. La presse des Jeunes-Turcs cherche à profiter de l'autorité, du prestige et du capital politique de Ismaïl Qemal en le présentant comme leur personnalité, prétendant à tort que leurs programmes étaient identiques. Par-là, les collaborateurs de Ahmet Riza s'efforçaient de neutraliser, tant peu que ce fût, l'écho défavorable qu'avait eu dans la presse étrangère le programme modéré des Jeunes-Turcs, proclamé à Londres en 1895.

Un accueil enthousiaste fut réservé au projet de Ismaïl Qemal par ses compatriotes naturellement, comme Dervish Hima. Dans la lettre que celui-ci adressait au Dr Ibrahim Temo, le 1^{er} juillet 1897, il appréciait la Mémoire de Ismaïl Qemal qu'il trouvait, comme beaucoup d'autres, inattendue quant à sa manière ouverte et courageuse d'exprimer les opinions. Plus loin il demande d'assurer des moyens financiers pour sa publication¹⁰. Cependant que quelque autre représentant des Jeunes-Turcs en dehors du pays, comme Ahmed Said bey, se prononça contre la proposition de Dervish Hima pour la publication du Mémoire de Ismaïl Qemal¹¹. Cette attitude ne pourrait s'expliquer que par sa position strictement nationaliste, une position que l'on rencontrait souvent au sein du Comité *Union et Progrès*.

Comme il en résulte de la correspondance des dirigeants des Jeunes-Turcs en exil, ceux-ci suivaient attentivement de l'extérieur l'activité et les déplacements de Ismaïl Qemal et ils étaient d'ailleurs bien informés de ses plans secrets et de sa fuite imminente. Abdurrahman Bederhan, l'un des militants du comité des Jeunes-Turcs informait, le 29 décembre 1899, le Dr Ibrahim Temo sur le plan de Ismaïl Qemal et des autres pour s'enfuir de la Turquie¹² ce qui fut réalisé juste quatre mois après.

⁹ *Ismaïl Qemali*, p. 39.

¹⁰ *AQSH*, F. 19, D. 31, feuille 189.

¹¹ *Ibid.*, D. 106/3, feuille Hyseyin Tosun bey – Ishak Sükûti, Caire, 17.2.1899.

¹² *Ibid.*, D. 32, feuilles 100-101.

La fuite de Ismaïl Qemal, si bien que son mémoire adressée au sultan, eurent un grand écho non seulement en Europe mais aussi dans le continent américain. Le *New York Times* écrivit le 2 mai 1900 sur l'événement. La diplomatie et la presse allemande accueillit avec inquiétude l'acte de Ismaïl Qemal, ce qui est compréhensible compte tenu de l'orientation pro anglaise de celui-ci. L'attitude allemande fut soumise à la critique du journal *Osmanli*, lequel éclairait la question en polémiquant contre *Berliner Tageblatt*.

Pourtant il faut dire que la fuite de Ismaïl Qemal d'Istanbul fut accueillie au début avec réserve par les dirigeants du mouvement des Jeunes-Turcs et d'ailleurs par des personnes telle que le Dr Ibrahim Temo aussi. Trois semaines à peine passées de son établissement en Europe, l'on écrivait à Sükûti que les motifs de cette action n'étaient pas encore clairs et qu'on était intéressé à savoir combien pourrait-on espérer au soutien de cette personne. L'expérience des cas précédents auxquels s'étaient heurtés les Jeunes-Turcs donnait lieu au doute que, lui aussi, s'était enfui par simple peur, comme Seid pacha ou pour arracher quelque concession de la Porte¹³. Mais ces suppositions n'étaient pourtant pas la principale et unique raison que la fuite de Ismaïl Qemal, d'un grand écho dans la presse européenne, *Temps* et *Times* y compris, passa sous silence pendant un certain temps pour les nombreux organes des Jeunes-Turcs en dehors de leur pays.

Il s'agissait d'un événement peu commun à la vie politique de l'Empire ottoman, ayant rapport avec une personnalité importante pour lui. C'est pourquoi le 12 juillet 1900 l'on écrivait d'Angleterre à Ishak Sükûti que ce silence ne pouvait pas continuer longtemps, parce que la presse étrangère s'occupait largement du programme de Ismaïl Qemal et de sa fuite d'Istanbul¹⁴.

Si nous avons en vue la correspondance entre les militants des Jeunes-Turcs en exil à ce temps-là, l'on comprend que l'attitude trop réservée de beaucoup de leurs représentants ne venait pas des motifs de seconde importance, mais du fait que Ismaïl Qemal, comme "*un Albanais, fils d'Albanais*", avait affiché, parallèlement à son programme pour la réformation de l'Empire ottoman et pour le rétablissement de la Constitution revue de Mithat pacha, le programme de la lutte pour les intérêts nationaux de son peuple et de son

¹³ *AQSH*, D. 106, feuilles 1079-1081.

¹⁴ *AQSH*, F. 19, D. 106/8, feuilles 2186-2187.

pays¹⁵. Il croyait que ces intérêts étaient, pour une autre période encore, communs à ceux des cercles progressistes de la Turquie de l'époque de Abdul Hamide. A son avis il existait la possibilité de coopérer et de coordonner leurs actions. Mais la plupart des dirigeants des Jeunes-Turcs n'étaient pas du même avis. Ils considéraient le problème dans l'immédiat et non pas en perspective. Les dirigeants des Jeunes-Turcs, comme Hilmi Tunali, mettaient le signe d'égalité entre ottomanisme et turquisme: "*Le turquisme est ottomanisme, l'ottomanisme est turquisme*" répétait et soulignait Hilmi bey¹⁶. Ce point de vue pan ottoman devient tellement dominant dans la pensée politico-sociale des Jeunes-Turcs, qu'il rend trop difficile la bonne entente entre les mouvements nationaux des peuples non turcs de l'Empire. Après l'avènement au pouvoir, les Jeunes-Turcs ottomans firent de l'ottomanisme leur plate-forme philosophique et leur ligne politique en s'efforçant d'en faire leur idéologie dominante. Ils tentèrent de le faire imposer aux autres peuples de l'empire par la force. Pour ce faire, ils usèrent de la violence contre le propre nationalisme turc aussi, en empêchant et retardant son développement perspectif dans le lit historique naturel.

Par ce comportement strictement nationaliste d'une bonne partie des dirigeants Jeunes-Turcs, il faut expliquer le cheminement plein de zigzags des efforts qui ne manquèrent d'aucune des parties, ni de la part du Mouvement National Albanais, ni de la part du Mouvement des Jeunes-Turcs, pour assurer la collaboration entre elles. Pour beaucoup de dirigeants Jeunes-Turcs la demande des Albanais pour une autonomie dans le cadre de l'Empire ottoman fut inacceptable bien qu'à ce moment-là elle ne menaçât pas l'intégrité territoriale de cet Empire. Donc, le programme minimum du Mouvement National Albanais n'allait pas à l'encontre de l'intention principale de la plupart des dirigeants Jeunes-Turcs, y compris ceux d'origine albanaise.

Son point de vue pour la solution de la question nationale, en général et de celle albanaise en particulier, sous l'Empire ottoman, en se référant aux décisions du Congrès de Berlin, Ismail Qemal l'exprima dans un appel adressé à l'Europe et à la France dans une lettre adressée au parlement français, les deux publiés par le journal *Pro Armenia* le 10 et le 25 octobre 1901¹⁷.

¹⁵. Revue *Albania e Vogël*, Bruxelles, II^e année, 15 octobre 1900, nr. 19; *Ismail Qemali...*, p. 61.

¹⁶. *Hanioglu*, s. 632.

¹⁷. *Hanioglu*, s. 375.

La revendication essentielle de Ismaïl Qemal demeurait en l'application de l'article 23 du Traité de Berlin, où il s'agissait des peuples non turcs de l'empire¹⁸, et les Albanais étaient les premiers auxquels s'adressait son attention. Mais cet article ne pouvait pas être appliqué selon la formulation rédigée vingt ans auparavant, mais seulement avec des "*changements* - comme le soulignait Ismaïl Qemal, - *que le temps et l'espace exigeaient*".

C'est sur cette base qu'il cherchait à fonder les relations avec les Jeunes-Turcs de nationalité turque.

Le programme politique de Ismaïl Qemal sur l'autonomie de l'Albanie, à l'intérieur des dimensions fédératives de l'Empire ottoman, se fondait sur sa juste conviction que, face à l'attitude des facteurs internationaux, il n'était pas encore venu le moment du démembrement de l'empire. Il ne fallait pas oublier, écrit l'ancien diplomate Falaschi, que pour le maintien de cet Empire, toutes les Grandes Puissances étaient du même avis, si bien celles qui avaient des intérêts communs que celles qui avaient des intérêts contraires. Toutes ces considérations conseillaient qu'il ne fallait pas avancer dans la détermination du programme et qu'il fallait le limiter à des aspirations réelles¹⁹.

La réaction des autorités vis-à-vis du programme national proclamé par Ismaïl Qemal fut trop sévère. Ils incitèrent les notables albanais à écrire dans la presse du pays des articles contre le vali de Tripoli, qui venait d'être nommé, et qui poursuivait une politique pro anglaise, contre ses déclarations "*traïtresses*" vis-à-vis de l'Empire, publiées dans la presse étrangère²⁰.

* * *

Vu la situation où se trouvait le Comité *Union e Progrès* des Jeunes-Turcs en exil - son centre était devenu tout à fait impuissant - chez beaucoup de militants du mouvement il s'était créé la conviction que pour la consolidation

¹⁸. *Ismaïl Qemali...*, p. 60.

¹⁹. Falaschi, 285.

²⁰. *Ikdam*, 25.3.1901/5 Zilhicce 1318, selon Hanioglu, s. 360-361; *Haus Hof und Staatsarchiv*, Politisches Archiv, Wien, selon la traduction des microfilms qui se trouvent dans les archives de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences à Tirana. D'ici en bref HHStA PA, W, rapport n. 49/Rés. Petroviç-Goluhovski, Vlorë, 26.8.1901.

et l'augmentation de l'autorité de leur organisation, il n'y avait d'autre solution que le rapprochement et la collaboration avec les nouveaux évadés des rangs des hommes âgés de l'Etat ottoman, comme Damad Mahmud pacha, Ismaïl Qemal bey etc.²¹.

Indépendamment de l'attitude initialement trop réservée de la part de beaucoup de dirigeants Jeunes-Turcs, Ismaïl Qemal était devenu donc une personnalité qu'on ne pourrait pas laisser dans l'ombre. Le mouvement pour le rajeunissement de la Turquie avait besoin d'hommes préparés, capables et surtout progressistes comme lui.

Si les dirigeants des Jeunes-Turcs étaient méfiants vis-à-vis du programme national de Ismaïl Qemal, celui-ci avait également ses réserves pour le mouvement des Jeunes-Turcs et pour ses dirigeants, cloués dans des querelles et des désaccords, souvent insensés, sans principe et mesquins, désunis par le réseau des agents du sultan. A cela il faut ajouter les différences entre les visées finales du Mouvement National Albanais et de celui des Jeunes-Turcs.

Après les entretiens que Ismaïl Qemal avait eus avec les représentants du Comité des Jeunes-Turcs, ceux-ci étaient venus à la conclusion, selon ce qu'écrivait l'éditeur du journal *Osmanli* à Folkstone, Nuri bey, à Ishak Sükûti, que Ismaïl Qemal n'avait pas l'intention d'adhérer librement à l'organisation des Jeunes-Turcs. Il ne croyait pas qu'il pouvait coopérer avec une personne comme Ahmed Riza. D'ailleurs, comme le soulignait à juste titre Nuri bey aussi "*Avant tout il (Ismaïl Qemal) pensait à l'Albanie*"²².

Ismaïl Qemal continuait de se tenir à sa ligne de combat pour réaliser les droits nationaux de ses compatriotes dans le cadre de l'Empire ottoman²³, ce que prouvent ses liens étroits avec les milieux patriotiques albanais en exil et surtout son engagement maximal dans cette lutte.

En dépit des réserves de certains des dirigeants et des militants éminents des Jeunes-Turcs, il y en avait beaucoup qui insistaient à assurer la collaboration de Ismaïl Qemal avec leur organisation. Parmi eux il y eut même de ceux qui cherchèrent à le mettre en tête d'un de leurs organes de presse les plus prestigieux, comme ce fut le journal *Osmanli*. Cette opinion venait être exprimée

²¹. Hanioglu, s. 366.

²². *AQSH*, F. 19, D. 106/5, feuilles 1568-1569.

²³. M. S. Hanioglu, s. 360.

à Ishak Sükûti par une personne nommée Riza²⁴ habitant au Caire (qui ne pourrait absolument pas être Ahmed Riza, bien connu, comme il a été affirmé en quelque cas)²⁵. Tenant compte des capacités et du caractère de Ismaïl Qemal et aussi de son influence sur les peuples non Turcs de l'Empire ottoman pour ses points de vue libérateurs, l'on exprimait la conviction que "*il voulait faire naître de grands espoirs parmi tant de peuples menant leur vie – continuait Riza – dans la misère, sous une tyrannie qui vient de se déclencher avec impétuosité*"²⁶.

La proposition qu'on faisait à Ismaïl Qemal pour assumer la direction du journal *Osmanli*, dans les circonstances où les Jeunes-Turcs déployaient leur activité, dépassait de loin les tâches d'un simple rédacteur en chef. Cette tâche devait être considérée en lien étroit avec les espoirs que beaucoup de dirigeants, intéressés à la réussite du mouvement pour la mise sur pieds de la constitution, avaient placés en la personne de Ismaïl Qemal. Trompés et désespérés par la situation créée au sein de leur organisation *Union et Progrès* en conséquence des discordes et des querelles entre ses dirigeants, bouleversés par l'abandon du front anti-absolutiste par beaucoup de leurs compagnons d'armes, ils voyaient en Ismaïl Qemal un rayon d'espérance.

Le susmentionné Riza exprimait la confiance que Ismaïl Qemal, en tant que rédacteur en chef du journal *Osmanli*, assurerait, par sa personnalité inattaquable, la réunion du comité autour d'un centre organisateur commun. Selon cette conviction l'on espérait que Ismaïl Qemal jouerait le rôle d'un des principaux dirigeants parmi les plus prestigieux et les plus autoritaires dans le Comité des Jeunes-Turcs. On espérait qu'il serait l'unique personne qui pourrait surmonter la discorde et le chaos au niveau de l'organisation dans le Djemyet des Jeunes-Turcs.

Tenant compte de ces espoirs, un membre de la rédaction du journal *Hak* (Le droit) en Égypte, demandait, le 30 août 1900, qu'on insistât de conclure un accord avec Ismaïl Qemal. A son avis, le mouvement pour la constitution et pour la réforme dans l'Empire ottoman exigeait "*La réunion avec des hommes honnêtes, patriotes et de bonne conduite morale*"²⁷. Ces qualités qui, selon

²⁴ *AQSH*, F. 19, D. 106/3, feuilles 1046-1047.

²⁵ *Ismaïl Qemali*, p. 56.

²⁶ *AQSH*, F. 19, D. 106/5, feuilles 1568-1569.

²⁷ *Ibid.*, D. 106/3, fl. 1046-1047.

certaines militants des Jeunes-Turcs, manquaient chez beaucoup de dirigeants de leur organisation, se trouvaient le mieux réalisées en Ismaïl Qemal.

Pour convaincre Ismaïl Qemal d'assumer la direction de cet organe des Jeunes-Turcs, il fut engagé même Ishak Sükûti en personne²⁸. Il rencontra Ismaïl Qemal, ayant la conviction qu'il avait devant lui, comme il le déclarait au Dr Nazim, "*un homme politique sérieux, très doué et capable*"²⁹. Avec cette conviction, Sükûti, soutenu également par beaucoup de co-penseurs, travailla pour le mettre à la direction du Djemyet. On remerciait et encourageait Sükûti de continuer à faire des efforts dans ce sens, dans l'espoir d'en récolter vite les fruits. Par-là, l'on visait éloigner de la direction de l'organisation des éléments carriéristes indésirables, y compris Ahmed Riza³⁰.

En dépit des désirs et des efforts, cet engagement de Sükûti n'était pas en train de donner quelque conclusion concrète à ce moment-là. La raison en était, selon lui, parce que "*Ismail bey est en train de travailler seulement pour l'Albanie*". Une telle affirmation n'était pas tout à fait exacte. On le dit parce que Ismaïl Qemal considérait inévitable, pour un certain temps encore, la cohabitation des Albanais avec les Turcs, sous le toit de l'Empire ottoman, et il était convaincu que sa réformation démocratique et son développement seraient en faveur non seulement du peuple turc mais du peuple albanais aussi.

En de telles circonstances Ishak Sükûti s'adressa, non pas par hasard, au Dr Ibrahim Temo, pour que celui-ci écrive à Ismaïl Qemal et lui demande de collaborer au moins avec le journal *Osmanli*³¹.

Comme on s'aperçoit, indépendamment des attitudes différentes concernant beaucoup de problèmes cardinaux qui se posaient devant le mouvement démocratique au sein de l'Empire (la profondeur des réformes exigées, l'attitude vis-à-vis des mouvements nationaux des peuples non turcs et, comme on le sait, vis-à-vis de l'orientation différente dans la politique

²⁸. AQSH, D. 32/5, fl. 55.

²⁹. M. S. Hanioglu, s. 366.

³⁰. AQSH, F. 19, D. 106/2, fl. 203, *Ali Fahri bey – Is'hak Sükûti*, 18.8.1900.

³¹. *Ibid.*, D. 32/5

extérieure³²), des dirigeants connus du mouvement des Jeunes-Turcs, comme Ishak Sükûti, se montraient réalistes. En estimant la personnalité et le caractère de Ismaïl Qemal, ils continuaient d'insister à s'assurer la collaboration de cette figure éminente de la vie politique de l'Empire, comme une voie indispensable et efficace à faire progresser la question de l'émancipation politique et sociale de ses peuples : turcs, albanais, arabes, tcherkesses etc.

Face à ces qualifications positives, tolérantes et objectives concernant la personnalité de Ismaïl Qemal, parmi les rangs des Jeunes-Turcs, il y avait aussi des éléments aux points de vue strictement nationalistes. Ils jugeaient que si celui-là ne travaillait que pour l'Albanie, l'organisation des Jeunes-Turcs n'en tirerait aucun profit³³.

Indépendamment de l'existence de tels points de vue, trop restreints, la collaboration entre Ismaïl Qemal et les éléments Jeunes-Turcs les plus progressistes fut établie et mise en marche. D'ailleurs elle fut réalisée en considérant dans une certaine mesure la question des droits nationaux particuliers des Albanais. Au début de l'année 1901 Sükûti, en commun avec Ismaïl Qemal et Dervish Hima, avaient préparé au nom des Albanais à Rome un mémorandum pour l'envoyer aux Grandes Puissances³⁴.

Donc, des éléments comme Sükûti finirent par accepter que la question albanaise ne pût absolument pas être négligée. Elle constituait déjà une composante importante de la réformation et de l'émancipation de l'Empire ottoman. Et les Albanais étaient, selon cette conception, une force considérable dans les efforts communs pour réaliser ce but. Cette collaboration ne fut matérialisée qu'après les explications de Ismaïl Qemal, données dans les journaux égyptiens *Mocayyad* et *Mokkatan*. Il s'y exprimait explicitement qu'il ne demandait absolument pas la pleine indépendance de l'Albanie, mais une

³² En ce qui concerne les débats que suscitèrent les points de vue pro anglais de Ismaïl Qemali dans les milieux Jeunes-Turcs, voir: G. Shpuza, *Ismaïl Qemali dhe lëvizja e turqve të rinj në kapërcyell të shekujve XIX-XX*, dans "Kosova", Prishtinë, 1996, nr. 18/19, pp. 75-98. Même auteur, *Në vazhden e gjurmimeve për epokën e Rilindjes Kombëtare* (Recueil de notes historiques et historiographiques), Tiranë, 1977, pp. 97-128; Même auteur, *Ismaïl Qemali dhe lëvizja xhonturke* dans "Në prag të Pavarësisë", Eagle Press, New York 2000, pp. 13-20.

³³ AQSH, D. 106/8, fl. 2138-2144.

³⁴ *Ibid.*, fl. 2110, Carte postale adressée de Paris à Syquti à Rome, 10.5.1900.

autonomie aussi large que possible pour elle, en application de l'article 23 du Traité de Berlin³⁵.

Dans le cadre de ses efforts pour se rapprocher, après la consultation avec Faik Konica (éditeur de la revue *Albania*), Ismail Qemal s'adressait à Nuri bey en Angleterre en lui proposant de publier ensemble un journal en langue turque intitulé *Selamet-i unumiye* (Le salut commun) et un supplément intitulé *L'Albanie* (Arnavutluk). Dans ce journal il s'engageait, selon lui-même, à travailler "*pour défendre les droits et les intérêts sans faire de distinction entre les droits de la patrie commune et les droits de sa propre patrie*".

Ces raisonnements amenèrent Ismail Qemal à exprimer le besoin de dédier une partie de ce nouvel organe à la situation et aux droits de la nation albanaise et, pour ce faire, il travaillait à convaincre les partenaires Jeunes-Turcs également. A ce propos, il affirmait que cette nation était "*le seul capital qui assurerait à l'Etat ottoman sa position et ses droits en Europe*". Convaincu qu'un tel journal serait en faveur des intérêts généraux ottomans, il invitait à collaborer les dirigeants des Jeunes-Turcs. Dans ce but, il envoyait en Angleterre Shahin bey, qui, très probablement, est Shahin Kolonja (Ypi), le futur député du parlement Jeune-Turc, pour prendre contacts et il invitait Nuri bey à Bruxelles³⁶.

Cette lettre fait comprendre clairement que Ismail Qemal cherchait à réaliser la collaboration et la coordination de la lutte des Albanais et des Turcs afin d'établir l'ordre constitutionnel dans l'Empire ottoman, mais en sauvegardant l'indépendance organisationnelle et surtout celle politique du Mouvement National Albanais du Mouvement des Jeunes-Turcs, de manière à ce que les Albanais ne soient pas identifiés aux Turcs comme des ottomans ou des musulmans.

En soulignant les difficultés de la publication d'un tel journal, son coût et son tirage, Nuri bey proposait à Ismail Qemal, par l'intermédiaire de Shahin bey, de collaborer avec le journal *Osmanli*, où, il pourrait écrire en chaque numéro, si bien au sujet de la question albanaise qu'au sujet du problème de la Turquie. Ainsi, comme s'exprimait Nuri bey, "*à l'autorité que le journal*

³⁵ AQSH, D. 32/5, fl. 61, adressé au Dr I. Temo, Rome, 13.3.1901.

³⁶ AQSH, F. 19, D. 106/8, fl. 2074. Selon la copie de la lettre envoyée à Syquti par Nuri bey.

“Osmanli” a gagnée jusqu’à présent s’ajoute la réputation politique de Ismaïl Qemal”. Et certainement les deux parties en profiteraient beaucoup, à son avis. Sur cette base il serait prêt à prendre contact avec Ismaïl Qemal³⁷.

Pendant le temps que le journal *Osmanli* paraissait à Folkestone, Damad Mahmud Pacha et ses fils, en commun avec Ismaïl Qemal et Ali Haydar Midhat, constituèrent la nouvelle équipe d’auteurs de cet organe. A sa tête se trouvait Ismaïl Qemal³⁸. Alors que la rédaction et le tri des articles étaient toujours faites par Abdullah Djevdet et Ishak Sükûti³⁹.

Il paraît qu’en somme, l’établissement en principe de la collaboration entre les deux parties ne devint pas sujet à des contestations. Là-dessus Ishak Sükûti écrivait à ses amis que parallèlement à Ubeydullah efendi, à Hodja Kadri, à Mizanci Murad bey, il avait eu des contacts avec Ismaïl Qemal bey aussi. Selon lui, ces personnes avaient d’ailleurs adhéré au comité jeune-turc. Et ce n’est pas par hasard qu’on remarque dès lors un nouvel élan de l’activité du comité des Jeunes-Turcs⁴⁰. Donc, la collaboration des Albanais avec les Jeunes-Turcs a eu une grande importance pour le mouvement en faveur de la lutte pour la réalisation des réformes et pour le rétablissement de la constitution dans l’Empire ottoman.

La collaboration de Ismaïl Qemal avec les Jeunes-Turcs, bien que provisoire, commença à donner ses fruits dans beaucoup de pays où le mouvement des Jeunes-Turcs avait subi une baisse grave et se trouvait dans une situation presque sans espoir. *Il a pris de l’élan en Egypte, affirme-t-on, par la suite de la rencontre de Damad Mahmud pacha avec Khediv. Il pris un essor particulier, - admettent des chercheurs connus du mouvement des Jeunes-Turcs*⁴¹, - surtout après l’arrivée de Ismaïl Kemâl là.

La documentation diplomatique étrangère également affirme la même chose. Pendant un certain temps l’arrivée de ces personnalités neutralisa l’activité de beaucoup d’éléments dans les rangs des Jeunes-Turcs, considérés de troisième plan, qui rivalisaient entre eux pour se mettre en tête du mouvement Jeune-Turc.

³⁷. *AQSH*, fl. 2076; Hanioglu, s. 43, 93-95.

³⁸. *Ibid.*, s. 43, 93-95.

³⁹. *Ibid.*, s. 46.

⁴⁰. Hanioglu, s. 178.

⁴¹. *Id.*, s. 386.

Par son autorité et son influence Ismaïl Qemal eut du succès, bien que non durable, dans l'union des deux groupes rivaux des Jeunes-Turcs, qui déployaient leur activité en Egypte. Ceux-ci se réunirent autour des journaux *Hakk-i Sarih* (Le droit clair) et *Sandjak* (Le drapeau) pour et contre Ahmed Riza bey, président du centre Jeune-Turc de Paris. C'est là que, avec l'appui de Khediv et à la suite d'un rendez-vous avec des Albanais *djahil* (ignorants), – affirme le secrétariat du palais du sultan, – il forma l'organisation Jeune-Turque nommée *Şafak*. De cette manière l'on prolongea la vie, admet-on, au Comité nommé *Union et Progrès*⁴².

Peu de temps après cette association adressa au sultan et aux représentants diplomatiques des proclamations, qui furent accueillies favorablement. Contrairement aux prétentions de cette organisation d'avoir développé une vive activité, elle n'eut pas – conclue à raison le chercheur M. P. Hanioglu – une longue vie sur un terrain incertain comme fut le sien. Après que Ismaïl Qemal quitta l'Egypte, elle fut, petit à petit, éteinte⁴³. Donc, même sur un terrain pareil, non pas très convenable, Ismaïl Qemal réussit à mettre en mouvement, à réunir et à organiser des représentants de nationalités différentes, bien que non pas pour longtemps, et les mettre dans les lignes de la lutte commune pour la réalisation des réformes et pour le rétablissement de la constitution de l'Empire ottoman.

Il y a eu des efforts pour réaliser cette collaboration à l'intérieur de l'Empire ottoman lui-même, tout d'abord sur les territoires albanais, à travers le territoire grec⁴⁴. Dès l'année 1901, le centre des Jeunes-Turcs à Athènes s'engagea à nouer des liens avec les comités albanais, qui avaient intensifié, semble-t-il, leur activité après la fuite de Ismaïl Qemal.

Le lien des émissaires Jeunes-Turcs avec les comités albanais se poursuivait à travers l'île de Corfou, ce qui inquiéta davantage les autorités ottomanes. Pour empêcher leurs contacts dans cette région furent entreprises de larges mesures de sécurité: d'une part et de l'autre l'on y envoya des "*commissions de conseil*". Parallèlement il y eut des mesures de restriction pour les adeptes de Ismaïl Qemal. A la tête des plus zélés pour entreprendre ces mesures se tenait Esad Pacha Toptani, qui se rendit volontairement à Vlora⁴⁵.

Dans les efforts pour mettre en contact les dirigeants Jeunes-Turcs et les comités albanais dans le pays et à l'étranger, s'est engagé en personne

⁴². Hanioglu, s. 388.

⁴³. *Ibid.*

⁴⁴. *AQSH*, F. 19, D. 106/3, fl. 1101-1102, Paris, 27.5.1316/8.61900.

⁴⁵. *Id.*, s. 392-393.

Damad Mahmud pacha à Corfou⁴⁶. Ce lien serait difficilement réalisé sans la médiation de Ismaïl Qemal bey, et cela grâce aux relations de celui-ci avec les autorités suprêmes de ce pays et au prestige qu'il s'était déjà gagné auprès des comités albanais.

Ismail Qemal, comme il en résulte des sources documentaires de l'époque, ne fut pas invité au début à participer au Congrès des Jeunes-Turcs de Paris⁴⁷. Mais le Congrès ne pourrait pas, comme ses préparatifs le montrèrent, être tenu sans la participation de cette personnalité ayant une large autorité et une grande influence. C'est ce que Ahmed Riza fut obligé d'avouer devant le Dr Ibrahim Temo. Il écrit que lors des discussions sur la nécessité de la convocation au plus vite du Congrès, les princes Sabahedin et Luftullah attendaient la parole de Ismaïl Qemal pour pouvoir décider sur une si importante réunion pour le mouvement jeune-turc. Le cadre de cet écrit ne nous permet pas de nous arrêter sur les relations de Ismaïl Qemal avec les Jeunes-Turcs ni sur son attitude vis-à-vis de leur programme. Le Congrès de Paris serait un sujet particulier à traiter.

Il est déjà connu le fait qu'après le Congrès, la plupart de ceux qui se réunirent autour de Damad Mahmud pacha décidèrent de nommer leur organisation *Osmanli Hürriyetperveren Cemiyeti* (Le comité des Ottomans épris de liberté). Ce groupe hétérogène réussit à s'assurer, grâce à l'appui de Ismaïl Qemal, le soutien des *séparatistes* albanais seulement⁴⁸.

Il faut noter le fait qu'en mai 1903 Abdullah Djevdet se rendit à Londres pour prendre contact avec Ismaïl Qemal, celui-ci s'étant mis à la tête du groupe qui publiait le journal *Osmanli*, ainsi qu'avec d'autres membres du Comité Jeune-Turc là⁴⁹.

La personnalité de Ismaïl Qemal⁵⁰, comme tout le Mouvement National Albanais d'ailleurs, et le Mouvement Jeune-Turc se rencontreraient bien sûr sur leur chemin, indépendamment du fait que les deux parties, ayant des

⁴⁶. Hanioglu, s. 397-398.

⁴⁷. AQSH, F. 19, D.106/8, fl. 23362337.

⁴⁸. *Baskakanlik Arsivi, Bab-i Ali Evrak Odasi*. (Par la suite, en bref: BBA-BEO) / Hariciye Giden, 186-5, 106/136297.

⁴⁹. Concernant le passage de Ismaïl Qemali à cette fonction, voir: *Sebeb-i Tehir*, dans "Osmanli", nr. 120, 15 août 1903 / 21 Cemaziy'ülevvel 1321, s. 1. (Selon: Hanioglu, 47, 94-95.)

⁵⁰. Falaschi, p. 287, voir aussi doc. nr. 10. (*Ibid.*).

positions différentes, finirent par s'opposer l'une à l'autre. Par conséquent, il s'agissait donc de compagnons de route momentanés. Ce voyage en commun était pour les deux parties autant nécessaire et efficace qu'inévitable et les deux parties cherchaient à profiter l'une de l'autre. C'est ce que démontrèrent notamment les événements des années 1908-1909.

Selon ce qu'affirment les militants et les dirigeants du mouvement des Jeunes-Turcs, il en résulte que Ismaïl Qemal était pour une coopération étroite entre le peuple albanais et celui turc dans la lutte commune pour faire entrer la Turquie dans la voie d'un ordre constitutionnel, où tous les peuples de l'empire jouiraient de leurs droits nationaux au niveau d'une autonomie, qui leur était d'ailleurs reconnue en principe par le Congrès de Berlin.

Dans ce sens il était prêt à collaborer -il fit des pas concrets dans ce sens en dehors et à l'intérieur de l'Albanie-, avec le Mouvement Jeune-Turc pour établir la constitution dans l'Empire ottoman et pour y appliquer des réformes. C'était une attitude qui différait de celle qu'avait adoptée beaucoup de militants du Mouvement National Albanais. Beaucoup d'entre eux eurent à juste titre des doutes et adoptèrent une attitude réfractaire vis-à-vis des Jeunes-Turcs. Différemment de ceux-ci, Ismaïl Qemal espérait frayer de cette manière la voie à la réalisation des droits nationaux de son peuple et des autres peuples sous cet empire-là.

Mais l'attitude du libéral Ismaïl Qemal était différente de celle de beaucoup d'Albanais également, lesquels participèrent sans réserves au Mouvement des Jeunes-Turcs et se distinguèrent dès ses premiers pas et par la suite en donnant une contribution particulière au triomphe de la révolution du juillet 1908. A la différence de ceux-ci, Ismaïl Qemal fut prudent dans ses propositions adressées aux dirigeants des Jeunes-Turcs pour que le Mouvement National Albanais gardât son indépendance et son identité durant cette coopération, pour qu'il ne s'assimilât pas au premier et pour qu'il continuât de faire des efforts dans la voie de la réalisation des droits et des intérêts particuliers.

Vu sous cette optique, l'on peut dire que Ismaïl Qemal appartenait à ce courant du Mouvement albanais ou à ce groupement politique qui avait adopté une attitude souple, donc plus réaliste, vis-à-vis des développements politiques dans l'Empire ottoman, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Il fit preuve d'une attitude plus clairvoyante et plus prudente à l'égard des alliances nécessaires et éventuelles afin d'ouvrir la voie à l'émancipation politique et nationale du peuple albanais, parallèlement aux peuples de l'Empire.

En de telles circonstances, les répliques entre Ismaïl Qemal et les Jeunes-Turcs ne manquèrent pas⁵¹.

Dans cette atmosphère, les relations entre le Mouvement National Albanais et le Mouvement des Jeunes-Turcs passaient par un chemin parfois tortueux, plein de zigzags, avec des hauts et des bas, dès les premiers contacts et jusqu'à la proclamation de l'indépendance nationale des Albanais et même par la suite. C'est ce que témoignent les relations de Ismaïl Qemal avec le mouvement Jeune-Turc. C'est ce que témoigne plus largement la contribution des Albanais dans la fondation de la première organisation Jeune-Turque, leur engagement à côté de Ismaïl Qemal dans le mouvement Jeune-Turc ou, plus tard, leur opposition à ce mouvement, les débats dans le Congrès des Jeunes-Turcs à Paris en 1902, leur rôle indiscutable pour le triomphe de la révolution Jeune-Turque, leur contribution dans le rétablissement de l'ordre constitutionnel et dans sa défense pendant la contre-révolution du 1^{er} avril 1909, la lutte contre le régime Jeune-Turc après l'avènement au pouvoir du comité *Union et Progrès*. A ces moments-là l'on pourrait esquisser les problèmes qui réunissaient et qui séparaient le Mouvement Jeune-Turc du Mouvement National Albanais⁵². D'où l'on peut faire la distinction entre les Albanais engagés dans la lutte pour le triomphe de l'ordre constitutionnel, comme un pas vers la réalisation des propres intérêts albanais, et ceux qui se suffisaient à la proclamation de la constitution. Entre eux il y a eu une grande différence⁵³.

En dépit des efforts et de quelque résultat, à aucune des deux parties il n'a pas été facile de s'entendre parfaitement pour collaborer et coordonner les forces et les moyens. Et cela, en raison, premièrement, de la politique strictement

⁵¹ Il Giornale d'Italia, 25.8.1909, "La Constitution, - déclarait Ismaïl Qemali, n'est pas un but en soi, mais un moyen pour que le pays progresse, se développe et se relève. Tandis que "Union et Progrès" fait de la Constitution un but en soi et sous le prétexte de défendre ce qui ne risque aucun danger, il maintient le pays dans un état d'oppression permanente, en rendant toujours plus graves les difficultés des populations".

⁵² G. Shpuza, *Arnavutlar ve Jöntürk devrimi*, in : "Osmanli", 2, Siyaset, Editor Güler Eren, Bilim Editorleri, Doc, Dr. Kemal Çiçek, Cem Oguz, *Yeni Türkiye Yayinlari*, s. 465-473.

⁵³ G. Shpuza, *Ismaïl Qemali dhe lëvizja xhonturke në kapërcyell të shekujve XIX-XX*, in : "Kur gjurmët e historisë rrezatojnë - I. Q. Vlora 1884-1994", p.d., p.v.b. p. 87-98.

nationaliste des dirigeants Jeunes-Turcs, une politique qui compromettrait non seulement le destin de la nation albanaise, mais qui mit en doute l'existence ultérieure du peuple turc lui-même. La Turquie échapperait à ce danger, comme on le sait, grâce à la révolution nationale dirigée par Mustafa Kemâl.

L'attitude de Ismaïl Qemal vis-à-vis du mouvement Jeune-Turc et inversement n'a pas été toujours la même. Elle dépendait, comme on l'a constaté, des différents courants qui existaient dans le Comité *Union et Progrès* et du déroulement des événements politiques, militaires et diplomatiques à l'intérieur de l'Empire et en dehors de lui.

Ismaïl Qemal était un fin connaisseur de la situation nationale et du développement de la fameuse *Question Orientale*. Il chercha à la résoudre en ayant en vue les intérêts des peuples de l'Empire, inquiété d'abord de leur destin futur. La reconnaissance des droits nationaux des peuples fut considérée de sa part comme un problème clé. Ainsi cela demeurerait la meilleure voie pour éviter le danger potentiel que ces peuples ne servent d'otage, comme il avait dû se passer dans le passé récent.

C'est pourquoi Ismaïl Qemal trouvait difficile la sortie de la situation, dans laquelle plongeait de jour en jour l'Empire ottoman, et l'application des réformes dans le système politique et gouvernemental, pour régler, en premier lieu, les relations de la Sublime Porte avec les nationalités non turques. Il s'exprima ouvertement contre les réformes superficielles, une réponse mécanique à la situation interne très difficile du sultanat. Tout d'abord, il chercherait à défendre que ces réformes fussent entreprises sous l'arbitrage des Grandes Puissances.

Par le rétablissement de la constitution et par les réformes projetées, l'on visait à ne pas permettre que l'Empire abattu, emmenât avec lui, - disait Sami Frashëri, les Albanais aussi, et, d'ailleurs le peuple turc lui-même, - disait Mustafa Qemal Atatürk.

Muin ÇAMI

LES MILITAIRES FRANÇAIS A KORÇA ET LES
ASPIRATIONS NATIONALES DE LA POPULATION ALBANAISE
(1916 - 1920)

Les Français ont été présents dans les territoires albanais plusieurs fois et à des périodes historiques différentes. Au début leur présence a été liée à la dynastie française des Normands (aux deux premiers siècles de l'ère moderne) et ensuite à la dynastie des Angevins (au XIII^e siècle), plus tard encore à l'époque de la Révolution Française du XVIII^e siècle. Dernièrement cette présence a eu lieu pendant la Première Guerre Mondiale, lors de l'établissement à Korça d'un détachement français de l'"Armée d'Orient".

En 1916, lors de leur extension sur l'Albanie, les Français ne connaissaient pas bien ni le terrain, ni le peuple. D'ailleurs, s'ils savaient quelque chose sur les Albanais, ils s'en étaient fait une image plutôt grâce aux publications de propagande des chancelleries des pays voisins. Les auteurs de ces publications, inspirés par le nationalisme agressif balkanique, présentaient le peuple albanais non seulement trop arriéré et primitif, sur le plan économique et social, mais ils le dépouillaient, à dessein, de sa propre conscience nationale même. Dans cet aspect le drapeau était porté par la propagande du voisin du Sud, revêtant à tous les Albanais chrétiens (orthodoxes) l'habit de la conscience nationale grecque. Ainsi, l'on espérait justifier, tant soit peu, les visées expansionnistes sur les territoires lesquels, du point de vue ethnique, ne leur appartenaient pas, comme c'était le cas de la région de Korça.

Cependant, les Français se rendraient compte vite que la vérité était différente de celle servie par la politique. Les années 1916-1920 servirent donc aux militaires français à connaître le peuple albanais et surtout à connaître de plus près la population de la région de Korça. Ils prirent connaissance de sa structure ethnique, des aspirations nationales albanaises qui se faisaient remarquer chez la plupart des habitants de la région, musulmans et chrétiens. Dans ce cadre, il ne manqua même pas la bonne volonté des militaires français pour soutenir les aspirations nationales de cette population.

Sur les circonstances de l'établissement des forces françaises de "L'Armée d'Orient" dans la région de Korça, l'on a beaucoup écrit et surtout sur l'accord y conclu par ces forces avec les représentants du Mouvement National le 10 décembre 1916 et également sur les ultérieurs développements historiques jusqu'au retrait des forces françaises en mai 1920. Des pages entières ont été remplies par des auteurs français¹ et des historiens albanais. L'auteur de cet article s'est occupé aussi de ces événements². Mais, dans les études publiées jusqu'à présent, aucun d'eux, même pas l'auteur de cet article, n'a traité les événements du point de vue que nous allons les traiter ici.

La connaissance de la réalité ethnique albanaise de la région de Korça par les militaires français et leur soutien au début du Mouvement National Albanais, est déjà traitée par l'historiographie albanaise. Ainsi, il suffirait d'affirmer ici que comme un vrai témoignage de cette connaissance et comme une preuve indubitable du soutien dont nous venons de parler, sert l'accord, qualifié autrement le Protocole signé le 10 décembre 1916 par les représentants des deux parties en cause. Ce document est signé au nom des militaires français par le premier commandant du détachement français de Korça, le colonel H. Descoins, autorisé par le commandement suprême de "L'Armée d'Orient", le généralissime français M. Sarrail³. Tandis que pour les Albanais le Protocole a été signé par 14 représentants de la population de Korça, dont la moitié de confession musulmane et l'autre moitié de confession chrétienne (orthodoxe)⁴.

On va s'arrêter un peu là-dessus pour éclaircir les circonstances qui ont conduit à cette composition. S'il est quelque peu difficile de comprendre le grand nombre des personnes signataires de l'accord du 10 décembre, il n'est

¹ J. Carcopino, *Souvenir de la guerre en Orient*, Librairie Hachette, 1970; J. Augarde, *La république de Kortcha, un épisode peu connu de la guerre 1914-1918 dans le Balkans*, dans "La revue économique française", 1990, nr. 3-4; A. Palaticky, *La zone d'occupation française en Albanie 1916-1920* (Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Strasbourg en 1998-1999. Sa photocopie se trouve aux archives de l'Institut de l'Histoire à Tirana)

² M. Çami, *Shqiptarët e francezët në Korçë 1916-1920*, Imprimerie "Dituria", 1999.

³ M. Sarrail, *Mon commandement en Orient (1916-1918)*, Paris, Ernest Flammarion, 1920, pp. 221-222.

⁴ A. Puto, *Çështja shqiptare në aktet ndërkombëtare të periudhës së imperializmit*, II^e vol. (1912-1918), Tirana, 1987, doc. 162, pp. 643-645.

pas difficile de comprendre l'intérêt pour sa composition bi-confessionnelle et l'égalité de participation des deux religions. Cette composition répondait au nombre *presque* égal de l'appartenance religieuse au sein de la population de la région de Korça. Tandis que le principal but de cette représentation a été politique. On voulait faire preuve devant les Français qu'en ce qui concerne les questions nationales importantes, parmi les forces patriotiques de la région il y eut les mêmes raisonnements indépendamment de leur religion.

Le Protocole du 10 décembre 1916, conclu dans des circonstances historiques précises, était un acte qui a satisfait aux visées des deux parties contractantes: militaires pour les Français, politiques pour les Albanais. Sur cette base d'intérêts réciproques, les obligations des parties signataires ont été définies en 9 points. Selon le Protocole la partie française s'engageait à "protéger" la région autonome de Korça d'une éventuelle agression extérieure. La région aurait pour symbole le drapeau rouge et noir de Scanderbeg. Dans son administration travailleraient des employés albanais et, concernant les questions internes, dans la région "autonome" les Albanais exerceraient leur pouvoir par le "Conseil d'administration". L'albanais serait la langue de l'administration tandis que le français la langue des relations avec les organes français. De son côté la partie albanaise s'engageait non seulement à ne pas causer des soucis aux troupes françaises, mais à collaborer même avec elles dans la lutte contre les forces des Puissances centrales, autrichiennes et bulgares, se trouvant sur le territoire albanais. Cette collaboration a été sanctionnée dans le Protocole du 10 décembre, dont le point VII prévoit que la partie albanaise accepterait que les troupes armées albanaises fussent mises sous la dépendance du commandant français de la zone de Korça, chaque fois que celui-ci le jugerait nécessaire afin de réaliser ses buts militaires sur le champ de la bataille contre les adversaires. Il s'agissait de se servir des forces de la police, de la gendarmerie et des forces volontaires albanaises qui seraient créées pour le maintien de l'ordre interne de la "région autonome" de Korça⁵.

Un tel accord a été conclu avec les Français partant des circonstances de l'époque, ce qui n'avait pas pu ni ne pouvait être réalisé, avec aucun des commandements des forces armées de beaucoup de pays, 6 ou 7, qui s'établirent durant la Grande Guerre dans les territoires du petit État albanais de 28 milles

⁵ M. Çami, *Shqiptarët ...* doc. 4, pp. 161-162; A. Palaticky, *La zone...*, pp.26.

km². Quant aux visées politiques la France faisait exception par rapport à tous les autres pays dont les forces armées ont été étendues sur ces territoires. Paris n'avait pas de visées annexionnistes directes sur les territoires de l'Etat albanais, comme ce fut le cas de tous les autres occupants. De telles visées nourrissaient non seulement les pays balkaniques voisins, comme la Grèce, la Serbie et le Monténégro, connus pour leur inassouvissement territorial, mais aussi les deux Puissances dites de l'Adriatique, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, (qui avaient beaucoup contribué à ce que dans la Conférence des Ambassadeurs des années 1912-1913 fût présent l'Etat national albanais). De même, un effort semblable à celui de Korça, qui avait été expérimenté à Elbasan en mars 1916, pour créer un gouvernement albanais, s'était heurté à la ferme opposition des forces occupantes autrichiennes-hongroises⁶. C'est ce qu'aurait dû avoir en vue l'auteur français Deygas dans la période entre les deux guerres mondiales quand il a écrit: *"Pour la première fois peut-être de son histoire, le peuple albanais vit chez lui un autre peuple [...] qui ne venait pas pour le piller, le massacrer, le déposséder, mais pour y faire régner l'ordre..."*⁷.

Dans ces circonstances, quand la France n'avait pas de visées directes sur l'Albanie, les militaires français qui faisaient partie de "L'Armée d'Orient", ne craignaient pas d'empiéter, par la signature du Protocole du 10 décembre 1916, tant peu que ce fût, les intérêts de leur pays. Ces militaires connaissaient bien aussi les décisions de la Conférence des Ambassadeurs de l'année 1913, lesquelles avaient laissé la région de Korça à l'intérieur du nouvel Etat albanais. L'Etat-major de l'armée française lui-même l'avait rendu publique par une publication de 1915, quand les troupes françaises débarquèrent pour la première fois à Thessalonique⁸.

Il n'y avait donc aucune raison juridique pour que les généraux français, qui opéraient dans les Balkans, n'acceptent pas les aspirations politiques nationales des représentants albanais de la région de Korça et pour qu'ils ne signent pas avec eux l'Accord du 10 décembre 1916. Par ces

⁶. *Historia e Shqipërisë*, III^e vol. (1912-1914), Tirana, 1984, pp. 175-176. (Une publication de l'Institut de l'Histoire d'Albanie).

⁷. F. J. Deygas, *L'Armée de l'Orient dans la Guerre Mondiale 1915-1919*, Paris, Payot, 1932, pp. 188.

⁸. Il s'agit de: *Notice sur l'Albanie et le Monténégro*, Commission de géographie du service géographique de l'Armée, Paris, Impr. Nationale, 1915.

circonstances l'on peut expliquer même le fait, vérifié déjà⁹, que le général Sarrail n'avait pas trouvé opportun de s'adresser aux diplomates de Paris afin de prendre leur consentement d'autoriser ou non le colonel Descoins à signer le Document du 10 décembre, qui avait un contenu non seulement militaire mais également politique. C'est notamment pour ce contenu qu'il serait souvent critiqué pendant ces années-là par des militaires et des diplomates, et qu'il deviendrait plus tard un objet d'étude d'un intérêt particulier pour les historiens.

Mais le général français M. Sarrail ne savait pas, et ne pouvait pas le savoir en décembre 1916, que la diplomatie de son gouvernement avait signé, il y avait plus d'un an, avec les autres gouvernements, des trois Puissances alliées (la Grande Bretagne, la Russie et l'Italie), le Traité Secret de Londres du 26 avril 1915, où il était prévu la révision, après la guerre, des décisions internationales de 1913 sur l'Albanie et où l'on promettait à la Grèce de satisfaire à ses ambitions territoriales sur l'Albanie du Sud, dans la région de Korça et de Gjirokastra. Ce document, comme on le sait, demeura un certain temps caché dans les archives des pays signataires; il ne devint publique qu'en novembre 1917. Mais l'engagement de la diplomatie française dans ce Traité mènerait à ce que le Protocole albano-français du novembre 1916 se transforme, pendant presque un an, une "pomme de discorde" entre les diplomates de Paris et les militaires de "l'Armée d'Orient".

Le contenu du document du 10 décembre mit le Quai d'Orsay dans une situation si embarrassante dans ses relations avec les deux voisins de l'Albanie, avec l'Italie et particulièrement avec la Grèce, qu'il demanda aux militaires français s'ils étaient réellement impliqués dans cette prétendue affaire. Plus tard, quand leur implication fut vérifiée, il demanda au commandant de "L'Armée d'Orient" d'abroger le Protocole, signé sans l'approbation du gouvernement, donc des politiciens. M. Sarrail considéra inopportun de sa part le changement du *statu quo* politique établie à Korça après le 10 décembre et fit de grands efforts pour le maintenir, puisqu'il était à la tête de cette Armée. Cela veut dire que même après le 10 décembre 1916 les militaires français de "L'Armée d'Orient" furent plus près des aspirations de la population de la région de Korça, qu'ils administraient et ils seraient à leur côté aussi longtemps qu'ils seraient présents dans la région, jusqu'en mai 1920.

⁹ M. Sarrail, *Mon commandement ...*, p. 221.

Comme nous allons le voir M. Sarraïl appuya le *statu quo* établi à Korça le 10 décembre 1916 par les mêmes arguments militaires qui avaient mené à la signature du Protocole: c'est-à-dire le calme établi à l'arrière du front des combats, après la signature de ce document. Voilà comment M. Sarraïl a télégraphié au Ministère de la Guerre, répondant à la demande pour donner des explications sur les circonstances de la signature du document du 10 décembre: "*Vénizélistes sont, il y a deux mois, allés à Koritza et ont renvoyé royalistes. Bandes royalistes ou albanaises se sont formées contre Vénizélistes et ont marché d'accord avec Autrichiens. En raison des engagements [...] ai envoyé à Koritza, pour garder mon flanc, détachement Déscoins et ai invité Vénizélistes à quitter, comme je l'avais fait dans toute notre zone neutre. Dès départ Vénizélistes, notables autochtones ont constitué administration*"¹⁰.

Les mêmes arguments militaires le général fut obligé de les répéter à Paris trois mois après, le 21 mars 1917, lorsqu'il lui fallut défendre encore une fois le Document du 10 décembre, ajoutant cette fois-là les profits que la partie française avait tirés sur le plan militaire: "*Cette situation s'est ainsi établie. Le 10 décembre 14 délégués sont venus voir colonel Déscoins et ont fait déclaration suivante: "Nous délégués du peuple albanais, venons déclarer au représentant de la France que le kaza de Koritza avec ses dépendances est désormais une province autonome administrée par des fonctionnaires albanais. Nous demandons à nous placer sous la protection de l'autorité française". Et en poursuivant, le général Sarraïl soulignait: "J'ai toujours laissé la population faire ce qu'elle voulait; je vous ai rendu compte; il ne m'appartient pas me mêler aux questions politiques intérieures, grecques et balkaniques. Koritza a voulu être indépendant; il l'a été. Depuis lors, le calme règne dans cette région [...] Au point de vue militaire qui seule m'occupe, je ne puis que me féliciter d'état de choses"*"¹¹.

¹⁰. AMAE (Archives diplomatiques du Ministère Français des Affaires Étrangères), Série Guerre 1914-1918, Sous-série Balkans Albanie, XI^e vol. (232), feuillet 247-248; M. Çami, *Shqiptarët...*, document 13, pp. 170-171; A. Palaticky, *La ZONE...* pp. 105-106. (Les documents des Archives du Ministère Français des Affaires Étrangères cités ci-dessus, se trouvent en photocopies dans les Archives de l'Institut de l'Histoire à Tirana).

¹¹. AMAE, 232^e vol., feuillet 247-248.

Les réactions négatives de Paris vis-à-vis de l'Accord du 10 décembre se poursuivirent, mais les militaires français ne cessèrent pas non plus d'appuyer ce document où s'enchevêtraient les intérêts réciproques des parties signataires. C'est ainsi que le commandement français accepta d'ailleurs les propositions des milieux patriotiques de Korça pour changer la dénomination de la zone française de l'occupation en Albanie de *Caza autonome de Korça*, comme le territoire fut appelé au début (selon le Protocole), en *Albanie autogestionnée* et, finalement, en avril 1917, la *République albanaise*¹². Cependant, en mai 1917 l'Etat-major de "L'Armée d'Orient" accepta de sacrifier le colonel Déscoins, accusé de plusieurs côtés comme ayant soutenu la question albanaise (en premier lieu par la diplomatie de Rome, mais surtout par le gouvernement d'Athènes). Sous la pression de ces critiques Paris demanda avec insistance l'éloignement immédiat du colonel de Korça. Déscoins s'éloigna par mutation le 11 mai 1917¹³ en signe de blâme pour sa signature apposée sur le document du 10 décembre, si bien que pour avoir permis par la suite des actions politiques se réaliser à Korça. Le signataire français du Protocole du 10 décembre devint ainsi la première "victime" du coup des politiciens. Le même destin serait réservé ensuite à certains autres commandants du détachement français de Korça, lesquels seraient transférés, comme on va le voir plus loin, de nouveau sur la demande des politiciens, en signe de blâme aussi. Cette fois-ci ils s'éloigneraient pour n'avoir pas appliqué avec fermeté la politique pro grecque requise par les politiciens de Paris et pour leur appui ou leur sympathie vis-à-vis des aspirations nationales de la population de la région.

Il est vrai que le Commandement de "L'Armée d'Orient" ne s'opposa pas à la recommandation des politiciens pour faire éloigner de Korça son fonctionnaire, le colonel Déscoins, mais il ne trouva pas opportun de changer le *statu quo* politique établi en décembre 1916. Il est aussi vrai que l'abrogation de l'accord du 10 décembre, fut demandée par Paris au général Sarraïl de manière ouverte non pas avant le mois de décembre 1917. Pourtant la diplomatie française ne cessa de déranger le général en lui faisant des demandes à caractère informatif chaque fois que les militaires dans la zone française de Korça permettaient quelque nouvelle action importante à caractère politique des

¹². M. Çami, *Shqiptarët...*, pp. 44-53.

¹³. A. Palaticky, *La zone ...*, pp. 33, 108.

autochtones ou bien quelque action accomplie par les Italiens dans leur zone d'occupation (la région de Gjirokastra) en se servant dans ce cas, à l'appui, du Protocole du 10 décembre. Il y a plusieurs cas pareils, mais nous allons en mentionner un: le changement fréquent de la dénomination de la zone française d'occupation, laquelle a été appelée dernièrement *La République albanaise*. En laissant de côté l'importance de ces appellations et comme une preuve de soutien pour le Protocole du 10 décembre, le général Sarraïl répétait du siège de son État-major (de Thessalonique) presque les mêmes arguments qu'auparavant. "*La situation à Korça est identique à celle au moment de la proclamation de l'autonomie du kaza, c'est-à-dire après le 10 décembre 1916*" télégraphiait-il à Paris le 20 juillet 1917. Et par la suite il soulignait: "*D'ici là Korça est administrée par un Conseil d'administration composé de 7 musulmans et 7 chrétiens, qui proclamèrent l'indépendance du pays*". Après avoir exprimé encore une fois le contentement de ce qu'il était réalisé dans l'aspect militaire, M. Sarraïl soulignait: "*il y a la question de sécurité pour armée. Calme complet continue à régner dans la région. Korça appuie mon flanc gauche et assure l'arrière des troupes engagées entre les lacs. Son occupation était et est une nécessité militaire pour nous*"¹⁴.

Une telle insistance de la part du général français au commandement de "L'Armée d'Orient" pour préserver l'Accord du 10 décembre peut être expliquée par son inquiétude que l'abrogation serait un acte unilatéral qui pourrait amener même des risques. Cela pourrait provoquer la réaction des habitants sous son administration qui considéreraient dorénavant les Français avec méfiance, à un moment où ceux-ci étaient en train de leur tourner le dos et de faire cause commune avec ceux dont ces habitants avaient tellement souffert quatre ans de suite et surtout la population de l'Albanie du Sud. D'ailleurs, pour ne pas blesser peut-être la sensibilité nationale des habitants de la région, M. Sarraïl n'était d'accord ni avec la réouverture à Korça des écoles en langue grecque (fermées après le 10 décembre 1916), bien que cette demande persistante de l'ami intime de Paris et de Londres surtout, Vénizelos, eût trouvé le soutien du gouvernement français. Le 4 novembre 1917, le général en chef de "L'Armée d'Orient" motivait l'interdiction de la réouverture de ces

¹⁴. AMAE, *Série de Guerre 1914-1918, Sous-série Balkans, Albanie*, 233^e vol., pp. 119-120.

écoles, par le fait qu'en décembre 1916, "il a dû expulser tous les agitateurs grecs, aussi bien royalistes que vénizelistes" parce qu'ils avaient été fauteurs de troubles dans le caza de Korça, et que "il lui apparaissait inopportun, en raison de la situation militaire actuelle, d'intervenir dans les actes d'une administration qui, depuis lors, avait fait régner l'ordre dans le pays". Cette opinion de M. Sarraïl était soutenue aussi par le Ministère français de la Guerre¹⁵.

Entre-temps l'arrestation, à la fin du mois d'octobre 1917, du principal protagoniste albanais du Protocole du 10 décembre, Themistokli Gërmenji, la comparution forcée de celui-ci devant le tribunal militaire, la condamnation à la peine capitale et son exécution le 7 novembre était quelque chose d'inattendu et trop dur pour les Albanais, indépendamment du fait que les accusations étaient montées par des milieux d'agents secrets agissant contre les Albanais¹⁶. Le commandement de "l'Armée d'Orient" ne jugea pas raisonnable d'entreprendre quelque autre pas pour changer la situation politique existante. "L'autorité militaire française est maîtresse complète à Koritza et environs [...] Je demande instamment que dans cette zone essentiellement délicate au point de vue militaire, le statu quo que j'ai maintenu et que je maintiendrai ne soit pas discuté; il y a trop d'appétits – et les nécessités militaires exigent que tout qui peut être l'après-guerre soit relégué au dernier plan pour ne pas dire dans l'ombre complète"¹⁷. Ainsi, avec une telle force terminait le général Sarraïl l'information qu'il transmettait à Paris le 13 novembre 1917 en rapportant à Paris sur la condamnation de Th. Gërmenji.

Après son exécution, à la place du préfet de police fut nommé un militaire français, le commandant Frénée et non pas un Albanais. Il fut décidé de même que la dénomination *République albanaise* serait remplacée par une dénomination simple, sans charges politiques, *Caza de Korça*¹⁸. Par ces changements le commandement de "L'Armée d'Orient" pensait, semble-t-il, faire disparaître les divergences surgies entre lui et le Ministère Français des Affaires Étrangères concernant la question du Protocole. Mais Paris demanderait des changements plus radicaux, ce qui entraîna l'abrogation du Protocole le 16 février 1918.

¹⁵. *Ibid.*, 234^e vol. pp. 97.

¹⁶. M. Çami, *Shqiptarët ...*, pp. 71-98.

¹⁷. AMAE, Série Guerre 1914-1918, Sous-série Balkans, Albanie, 34^e vol., pp. 105.

¹⁸. A. Puto, *Çështja ...*, II^e vol., doc. 169, pp. 164-165; M. Çami, *Shqiptarët ...*, doc. 24, pp. 181-182; A. Palaticy, *La zone ...*, pp. 38.

Sur cette abrogation ont influé plusieurs facteurs, mais ce qui a influé de manière particulière c'est l'acceptation par Quai d'Orsay des plaintes portées par E. Vénizelos contre les autorités militaires françaises (surtout contre le général Sarrail et le colonel Déscoins), concernant cet acte "nuisible et ridicule" que ceux-ci avaient permis d'être commis à Korça, par lequel, selon les gens d'Athènes, l'on avait attaqué l'élément grec¹⁹. Et l'influence politique de la diplomatie grecque augmenta en été 1917, alors que E. Vénizelos retourna au pouvoir et réussit à faire entrer la Grèce dans la guerre mondiale à côté des Puissances de l'Entente. Les changements dans le cabinet français en novembre 1917, avec l'avènement à la tête du gouvernement de G. Clemenceau, connu comme un homme déterminé et fort sympathisant de la Grèce, pour sa culture ancienne, auraient de même influé sur cet aspect.

L'abrogation du Protocole du 10 décembre fut favorisée par d'autres changements aussi, survenus entre-temps. A la fin du mois de décembre 1917 à Korça ne se trouvaient plus les deux principaux protagonistes des événements historiques passés, ni le commandant du détachement français sur place, le colonel Déscoins, qui pourrait défendre la signature apposée sur ce document, ni Th. Gërmenji. Surtout le personnage le plus important, le général M. Sarrail, qui en avait donné l'ordre et qui l'avait défendue une année entière, n'était plus commandant en chef de "L'Armée d'Orient". Sur la demande des politiciens de Paris il avait laissé ce poste dès le 24 décembre 1917²⁰. Le général était beaucoup critiqué par les alliés de la France pour "*s'être préoccupé plus de la politique que de la guerre*", une critique où seraient incluses son approbation et sa défense du Protocole du 10 décembre aussi. Du même avis est plus ou moins l'auteur français Palaticky²¹. A cette critique M. Sarrail s'est opposé en affirmant "*J'étais en Orient non pas pour édifier l'après-guerre mais pour arriver par la guerre en un résultat de guerre*"²². C'est presque la même affirmation que nous avons vu être répétée par lui à plusieurs reprises à Paris en appui à son action dans la région de Korça.

19. AMAE, Série Guerre 1914-1918, Sous-série Balkans, 234^e vol., p.156-157.

20. F. J. Deygas, *L'Armée ...*, pp. 151-152.

21. A. Palaticky, *La zone ...*, pp. 37.

22. M. Sarrail, *Mon commandement ...*, pp. 270-271.

Le remplacement du statut du 10 décembre 1916 par le statut du 16 février 1918 témoigne du retrait des militaires devant la pression des politiciens. Pourtant les commandants français de la zone ne trouvèrent pas juste de mettre en pratique toutes les directives de Paris. Après le 16 février dans la zone française de la région de Korça l'on ne devait hisser que le drapeau français, mais les commandants de la zone permirent que le drapeau rouge et noir continue d'être hissé à côté de celui français pour encore une autre année après le 16 février 1918.

La cause de la non-exécution de l'acte du 16 février 1918 concernant la question du drapeau a été expliquée par le commandant de la zone de l'occupation française, le colonel R. Lespinasse, peu de mois après la fin de la Première Guerre Mondiale. En mars 1919 il informait le commandement français de la Macédoine (dont dépendait le détachement militaire de Korça), que la décision du 16 février 1918 pour ne pas permettre hisser le drapeau albanais dans la région, n'était pas exécutée par les deux précédents généraux, car ceux-ci *"n'avaient pas trouvé juste l'exécution de cette décision, ayant en vue les conséquences que pourrait avoir une telle action sur les gens. Il demeura dans les archives secrètes et le Conseil des Notables ne savait pas son existence"* expliquait R. Lespinasse²³.

Les heurts entre les institutions civiles et militaires françaises sur le terrain albanais avaient les traits du pays et des circonstances qui les avaient produits. Mais ce n'est pas un phénomène isolé. Les contradictions entre ces deux institutions sont connues et fréquentes dans beaucoup de pays, même dans des États à grande stabilité comme la France. L'historien anglais, bien connu chez nous les dernières années, E. Hobsbawm, range la France à côté de ces pays-là où *"la partie écrasante du corps des officiers ne voyaient pas de bon œil leur gouvernement"*²⁴.

Après l'abrogation du protocole du 10 décembre et surtout après la fin de la Grande Guerre, en novembre 1918, une autre période commencerait dans les relations du commandement français avec les forces politiques de Korça,

²³. *Lufta e popullit shqiptar për çlirimin kombëtar 1918-1920* (Përmbledhje dokumentesh), I^{er} vol., Tiranë, 1974, doc. 93, p. 154.

²⁴. E. Hobsbawm, *Epoka e ekstremeve. I rrëmbyeri shekulli i njëzetë 1914-1991*, Tiranë, Maison d'édition "Çabej", p. 292.

laquelle durerait plus d'un an et demi. Selon quelqu'un l'attitude des Français durant ces deux périodes n'a pas été la même. La durée de 13 à 14 mois de la survie du protocole a été qualifiée comme la période de la politique albanophile²⁵, ce qui sous-entend que cette politique a changé par la suite. Entre-temps, nos enquêtes ne nous ont pas conduits à distinguer quelque différence évidente, mais une continuité de l'attitude antécédente des deux segments des institutions françaises : politiques et militaires. A vrai dire, il s'agit plutôt des problèmes que posa à résoudre la fin de la guerre au moment où le cliquetis des armes entre adversaires laissa la place à la guerre politique entre les vainqueurs pour régler le monde de l'après-guerre, dont l'arène devint la Conférence de la Paix, ouverte à Paris en janvier 1919.

Les militaires français de Korça eurent de la peine à tomber d'accord avec les calculs politiques que les diplomates commençaient à faire dans cette Conférence au détriment des droits nationaux des Albanais, ce qui voulait dire tourner le dos aux forces patriotiques de Korça, au côté desquelles ils s'étaient rangés dans les mêmes tranchées de guerre durant plus de deux années de suite, contre les forces des puissances centrales. Les politiciens de Paris étaient plus ou moins obligés de respecter les contrats signés durant la guerre, comme c'était le Traité Secret de Londres, tandis que les militaires se sentaient obligés de défendre la population de toute agression extérieure. Dans ces circonstances les commandants français de la zone de Korça et leurs troupes continuèrent à sympathiser avec la cause nationale de la partie écrasante de la population et ils trouvèrent bien des fois l'occasion pour manifester leur désaccord avec les directives de la diplomatie. Cette attitude politique des militaires, nous ne pouvons l'expliquer que par leur difficulté de s'opposer à la réalité sur le terrain. Mais l'on n'exclue non plus l'influence sur eux des idées progressistes de la grande Révolution française de la fin du XVIII^e siècle concernant le respect des droits nationaux des peuples, qui ont été tellement réitérés et dont on a tellement fait de la propagande durant le conflit mondial. On va présenter ainsi le développement des événements après la fin de la Première Guerre Mondiale, plus précisément l'attitude politique des commandants français dans la zone des "Confins albanais".

²⁵. J. Augarde, *La République ...*, p. 149.

Le novembre 1918 trouva la zone française de l'occupation en Albanie étendue sur une superficie presque deux fois plus large que celle du décembre 1916. Déjà cette zone comprenait non seulement la région de Korça et de Pogradeci, mais vers la fin de 1918 elle comprenait en partie les régions de Librazhdi et de Skrapari également. Cette étendue géographique semble avoir poussé l'Etat-major de "L'Armée d'Orient" à changer la dénomination de la zone française de l'occupation. Dès le 31 octobre 1918 cette zone fut appelée *L'administration française des confins albanais*²⁶. Il semble que pour faire ce choix, le général français Franchet d'Esperey, qui était alors à la tête de "L'Armée d'Orient", se référa aux décisions de la Conférence des Ambassadeurs de 1913, puisqu'on y parlait de "confins albanais". Pourtant quelques mois plus tard, en juillet 1919, il retournerait en arrière en demandant à ses subordonnés de changer la dénomination du 31 octobre²⁷.

Cette demande du juillet 1919 fait sans doute partie de la pression que les diplomates du Quai d'Orsay continuaient d'exercer sur les officiers, pour que ceux-ci transmettent l'attitude politique pro grecque de la diplomatie, affichée publiquement déjà au début du mois de mars 1919. Les représentants français dans la Commission quadripartite, instituée en février par la Conférence de la Paix (Conseil des Quatre) pour examiner les frontières albanogrecques, s'exprimèrent de manière catégorique en faveur des convoitises grecques sur les deux régions de l'Albanie du Sud²⁸. Un autre acte mit les militaires de la zone française en Albanie en des positions très difficiles concernant les relations avec les habitants sous leur administration. A la fin du mois de mars 1919 l'on donna l'ordre de ne pas permettre hisser ailleurs le drapeau rouge et noir dans sa zone d'occupation. De même à la fin du décembre 1918, sur ordre de Paris, le commandement français a refusé aux représentants de Korça la permission d'aller à Paris, à la Conférence de la Paix, pour y défendre leur question nationale²⁹.

²⁶. A. Palaticy, *La zone ...*, pp. 40.

²⁷. *Lufta e popullit...*, I^{er} vol. doc. 93, pp. 154.

²⁸. A. Puto, *Çështja shqiptare në aktet ndërkombëtare të pas Luftës I Botërore. Përmbledhje dokumentesh me një vështrim historik*, III^e vol. (191-1926), Tiranë, Albin, 2001, pp. 9-15, et doc. 10, pp. 197-198.

²⁹. *Lufta e popullit ...*, I^{er} vol., doc. 32, p. 66; PP. Harizi, *Histori kronografike e qarkut të Korçës...*, Boston, Mass, 1919, pp. 177-178, 182.

Le colonel R. Lespinasse communiqua l'ordre d'enlever le drapeau à Jorgaq Raci qui était à la tête de la *Commission des Notables* (ainsi fut nommé le principal organe de l'administration civile albanaise, après le 16 février 1918). En même temps, il mit le Commandement des troupes françaises de la Macédoine (dont il dépendait) au courant de l'exécution de cet ordre, sans hésiter de lui attirer l'attention sur les conséquences politiques négatives qu'aurait cette action pour les Français. "*Les Albanais sont très attachés à leur drapeau; nombreux sont ceux qui ont combattu sous ses couleurs à côté des troupes françaises. Il n'y a pas à dissimuler que la mesure prise produira une grande impression et sera interprétée par beaucoup comme un indice des décisions que prendra le Congrès de la Paix*"³⁰. Ces affirmations sont, à notre avis, l'expression du désaccord avec l'ordre d'enlever le drapeau et le refus des visas aux représentants de la région pour aller à Paris, et lui, comme militaire, il était obligé d'exécuter.

L'écho de l'enlèvement du drapeau albanais ainsi que la nouvelle concernant le soutien de la diplomatie française pour les prétentions grecques vis-à-vis de l'Albanie du Sud, selon R. Lespinasse lui-même, "*ont causé une vive émotion*" parmi la population³¹. La situation devint tellement effrayante à ses yeux que les représentants des milieux patriotiques de la zone de l'occupation française, alarmée par un remplacement éventuel des troupes françaises par des troupes grecques, tournèrent les yeux vers "la protection" de l'Italie et de ses troupes en Albanie, lesquelles seraient les bien venues pour remplacer les Français, ce qui n'était pas le cas pour les Grecs. Et dans ce sens ils firent un pas politique, dont ils mirent au courant le gouvernement albanais de Durrës et sa délégation dans la Conférence de la Paix à Paris³².

Les militaires français ne pouvaient pas ignorer et d'autant moins s'opposer aux ordres de leurs organes supérieurs. Mais ces militaires n'ont pas caché leur sympathie pour la cause dont s'exprimait et que défendait la partie écrasante des habitants de la région de Korça. Leur prise de position politique a été reflétée dans beaucoup de documents des institutions françaises, militaires

³⁰. *Lufta e popullit ...* I^{er} vol., doc. 93, p. 154.

³¹. *Lufta e popullit ...*, I^{er} vol., doc. 96, pp. 157; PP. Harizi, *Histori ...*, pp. 207-208.

³². *Lufta e popullit...*, I^{er} vol., doc. 94, p. 155.

et civiles, surtout dans les documents du Quai d'Orsay, que l'intérêt politique poussait à être beaucoup influencé par la propagande d'Athènes. Dans cet aspect, la diplomatie française voulait naturellement que sa politique pro grecque fût transmise même sur le terrain par le commandement de "L'Armée d'Orient", plus concrètement par le commandement militaire des "confins albanais". Par conséquent, la divergence qui continuait d'exister entre les militaires de cette zone et les diplomates de Paris encouragea ces derniers à faire connaître aux militaires les motifs qui les avaient poussés à soutenir les convoitises territoriales grecques dans le conflit albanais-grec au sujet de l'Albanie du Sud ("Epire du Nord"), visant à persuader les militaires à marcher dans la même voie avec les politiciens.

Ce pas fut jeté à la mi-juin 1919, à cause de la pression augmentée de la diplomatie grecque sur celle française accusant dernièrement l'administration militaire française à Korça de l'attitude anti-grecque. A cette pression donna lieu l'assassinat à Korça par attentat (en avril 1919) d'un grecophile (E. Gjini) éloigné de Korça à la fin de 1916 et retourné à la fin de la guerre pour y faire de la propagande.

En de telles circonstances le chef de la diplomatie française St. Pichon, le 14 juin 1919 formula des instructions pour le général commandant "L'Armée d'Orient" concernant l'attitude politique (pro grecque) que devaient adopter les administrateurs militaires français dans la zone de Korça: "*Géographiquement le kaza de Korça appartient à l'Albanie*", de même que "*Ethnographiquement la région est albanaise*, mais c'étaient d'autres facteurs, économiques et culturels, et surtout stratégiques et politiques, faisait savoir St. Pichon, qui avaient poussé les délégués français à la Commission chargée d'examiner les confins albanais-grecs à appuyer les prétentions territoriales grecques en exigeant "*énergiquement que la région de Korça passe sous la Grèce et dans ce sens ils ont été appuyés par les délégués anglais*". "*Mais il m'est signalé que les autorités militaires françaises qui occupent Korça font tout ce qui dépend d'elles pour accentuer le caractère albanais de la région et se montrent défavorables aux Grecs*" affirmait plus loin St. Pichon. Entre-temps "*nous [Français] n'avons aucun intérêt à voir Korça devenir italien sous une étiquette albanaise, c'est pourquoi nous devons éviter d'encourager l'albanisation de cette région et de fournir ainsi des arguments d'ordre ethnique aux Italiens qui ne manqueront pas de les exploiter à leur propre profit auprès*

des Américains”³³. Dans ce cas le chef de la diplomatie française a eu présent à l’esprit le point de vue des représentants américains à la Commission pour examiner la frontière gréco-albanaise, qui en mars 1919 s’étaient exprimés en faveur du maintien de la région de Korça à l’intérieur des frontières de l’État albanais.

Ces instructions de la diplomatie de Paris témoignent que l’avenir politique de Korça continuerait à être sujet de contradictions entre les Puissances victorieuses de la Grande Guerre et les pays voisins de l’Albanie, l’Italie et la Grèce, qui rivalisaient sur le terrain albanais. Mais ce qui intéresse le plus notre sujet c’est le fait que dans ces instructions l’on demandait aux militaires français à Korça de renoncer à la politique de “neutralité” et d’appuyer les tendances d’une poignée de grécomanes qui préféraient encore l’annexion de cette aux frontières de l’État grecque. Cette ligne politique signifiait lutter contre les aspirations nationales de la partie écrasante de la population, orthodoxe et musulmane, une ligne avec laquelle les militaires français à Korça continuèrent à ne pas être d’accord et dont témoignent leurs réactions même.

Pour faire connaître aux autorités militaires des “confins albanais” les instructions de Paris, fut engagé le commandant des troupes françaises en Macédoine, le général N. de Bourgon, auquel il résulta que l’autorité militaire à Korça avait adopté une attitude “neutre”, qu’elle n’avait donc soutenu ni les nationalistes albanais ni les grécomanes. Mais dans son rapport le général soulignait que *“l’attitude de neutralité que nous observons dans l’administration du Caza de Korça en laissant s’épanouir librement des sentiments nationalistes albanais, laisse la cause grecque perdre du terrain; d’autre part, l’on ne peut dissimuler – affirmait-il, que la majorité, sinon l’unanimité des officiers présents sur ce territoire soient spirituellement, favorables à la cause albanaise”*³⁴.

Dans ces circonstances le général N. Bourgon retourna au siège de son commandement à Thessalonique méfiant à l’égard du changement de l’attitude politique de ses subordonnés à Korça. *“Je vais renouveler les instructions d’une manière encore plus pressante, mais je ne crois pas que*

³³. *Lufta e popullit ...*, I^{er} vol., doc. 156, pp. 225-227.

³⁴. *Lufta e popullit ...*, I^{er} vol., doc. 176, pp. 261-262.

l'on puisse changer ainsi l'orientation de leurs idées albanaises telles qu'elles se présentent depuis quelques années", soulignait le général dans son rapport du 7 juillet 1919³⁵. Par conséquent pour atteindre les objectifs de Paris, il fallait prendre des mesures plus radicales. Des mesures plus ou moins pareilles furent proposées au gouvernement français par le représentant diplomatique du gouvernement grec dans la capitale française, le ministre Romanos. Le 24 juillet 1919, sur les consignes d'Athènes, il proposait au gouvernement français de *"rétablir à Korça le régime existant avant l'occupation française"*. Or, pour réaliser la réoccupation de la région par les troupes grecques, il considérait *"indispensable de remplacer les officiers français exposés jusqu'à présent en appliquant une politique différente par des officiers qui seraient inspirés par la nécessité d'appuyer l'élément dévoué à la cause hellénique en vue de l'attribution de la ville et du district de Korça de nouveau à la Grèce"*³⁶.

La demande de remplacer les officiers français "exposés", concernait d'abord le commandant de la zone des "confins albanais", le colonel R. Lespinasse, devenu objet d'accusations par les hommes d'Athènes, renouvelant ainsi les accusations de 1917 contre le colonel Déscoins. Cependant des circonstances favorables à la réoccupation grecque de la région de Korça furent créées tout de suite après la signature de l'Accord italo-grec du 29 juillet 1919. Ces circonstances favorisèrent en même temps le remplacement des Français par des forces armées grecques, ce que souhaitaient les deux parties intéressées. Là-dessus les politiciens de Paris et d'Athènes s'entendirent vite et, immédiatement après, les Etat-majors des armées des deux pays définirent les mesures pratiques³⁷.

Mais très vite l'on se rendit compte de cette coulisse et elle ne réussit pas à être mise en pratique. Contre elle réagirent les diplomates de Rome, et surtout ceux de Washington, qui tenaient toujours à l'idée de maintenir le territoire de Korça dans les frontières de l'Etat albanais. Mais plus vivement réagirent les forces politiques à Korça. Si dans les peu de cercles grécomanes son écho pouvait être bien accueilli, dans les larges cercles patriotiques il provoqua de grandes inquiétudes, plus grandes que celles du mois de mars de

³⁵. *Lufte e popullit ...*, I^{er} vol., doc. 176, pp. 261-262.

³⁶. *Lufte e popullit ...*, I^{er} vol., doc. 185, pp. 274-275.

³⁷. *Lufte e popullit ...*, I^{er} vol., doc. 209-214.

la même année. Aux représentants de ces cercles, qui, alarmés, coururent chez le commandant des "confins albanais" pour s'informer, le colonel R. Lespinasse ne put pas cacher ou bien ne voulait pas cacher la vérité. Le plan du remplacement des forces françaises par celles grecques devait rester secret, mais il leur fit comprendre le drame qui les attendait. "*J'ai estimé qu'il serait peu loyal et pas du tout politique de les tromper et de faire renaître des espoirs destinés à disparaître dans peu de jours*", écrivait-il au commandement des troupes en Macédoine le 24 août³⁸. C'était une justification de l'action qu'il avait faite contrairement aux règles, mais c'était peut-être plutôt un acte qui répondait à sa conscience politique.

L'information de R. Lespinasse, qui vint en aide aux milieux patriotiques albanais pour donner l'alerte et pour prendre les mesures possibles pour pouvoir organiser la résistance, est un autre témoignage, et très clair d'ailleurs, de son attitude politique. Cette position politique a été beaucoup commentée à l'époque et largement circulé dans les différents milieux sociaux à l'intérieur et en dehors du pays. D'ailleurs, l'officier français s'est exprimé devant les personnes présentes "*que vous les Albanais, pour le salut de Korça et pour vos droits vous pouvez vous évertuer à toute manière*"³⁹. Cet acte donna lieu à l'organisation de la résistance et mit en mouvement le facteur international, ce qui entraîna la remise du retrait des troupes françaises de Korça et les conséquences se poursuivirent. En octobre 1919 le commandant R. Lespinasse très critiqué pour son attitude pro albanaise, fut obligé de quitter Korça. Même avant l'acte de l'août - septembre 1919, en mai de la même année, le commandant Lespinasse avait réussi à éviter une agression des forces yougoslaves sur le territoire de Pogradec, convoité par les milieux expansionnistes serbes⁴⁰.

Un événement semblable à celui de l'août - septembre 1919 aurait lieu à Korça en mai 1920 aussi, quand on donna l'ordre au détachement français de se retirer et de laisser la place aux forces grecques. De leur côté les politiciens de Paris s'entendirent avec ceux d'Athènes, d'ailleurs, cette fois-là, même avec

³⁸. *Lufta e popullit ...*, I^{er} vol., doc. 217, p. 327-330.

³⁹. *Lufta e popullit ...*I^{er} vol., doc. 250-241, p. 230. Voir aussi doc. 223, 228, pp. 341-348.

⁴⁰. A. Palaticky, *La zone ...*, pp. 84-85; D. Todorović, *Jugoslavia i Balkanske Drzave 1918-1923*, Beograd, pp. 55-59.

les politiciens de Rome. Dans de telles circonstances les forces politiques albanaises furent saisies par une grande inquiétude: comment iraient-elles affronter une agression éventuelle des troupes régulières grecques? Inquiet fut même le commandement du contingent français, qui voulait éviter le danger d'être pris entre deux feux pendant la substitution. Heureusement aucune agression ne fut faite et il n'y eut pas de conflits armés. Ainsi les forces françaises se retirèrent sans courir aucun danger. Concernant les causes de l'agression évitée dans l'historiographie albanaise et dans celle grecque il y a des discordances. Mais ce qui est important pour notre sujet c'est de savoir quelle a été la réaction des militaires français vis-à-vis du comportement de "leurs" politiciens pour céder la place aux forces grecques et non pas aux représentants des indigènes habitant ces territoires?

Dans ce cas-là même le colonel Crétain, qui remplaça R. Lespinasse, suivit l'exemple de son prédécesseur, durant août-novembre, dont on vient de parler. Le 24 mai 1920 il prévint les représentants de la région du danger qu'ils couraient⁴¹, ce qui voulait dire leur faire appel à la résistance. Crétain accepta par la suite, le 26 mai, le fait accompli, quand les représentants de la population de la région prirent en main la situation pour affronter le danger⁴². Tandis que l'adjoint de Crétain, le géologue Jacques Bourcart, lequel deviendrait plus tard membre de l'Académie française des Sciences, en mai 1920, exprimait publiquement son attitude et celle de ses collègues dans sa publication parue l'année suivante, en 1921, par ces paroles: "*On nous donna l'ordre de collaborer avec les Grecs [...] contre les Albanais, nos collaborateurs pendant trois années, nos camarades de combats pendant les offensives dures, qui avaient conquis les cœurs de tous les Français qui les avait connus*"⁴³.

On espère bien que l'exposé ci-dessus soit de quelque utilité pour le lecteur. Le sujet traité pourrait être élargi davantage. Le souhait serait de pouvoir le faire dans un avenir proche.

⁴¹. V. Kondis, *Greqia dhe Shqipëria në shekullin XX*, Salonique, 1997, p. 106.

⁴². A. Palaticky, *La zone ...* pp. 81-82; M. Çami, *Shqiptarët...*, pp. 133-137.

⁴³. J. Bourcart, *L'Albanie et les Albanais*, Paris, édition Bossard, 1921, pp. 166-167.

Lefter NASI

CAUSES ET CONSÉQUENCES DES PROTESTATIONS DE 1981 EN KOSOVË

En Yougoslavie, d'après le recensement officiel de 1981, vivaient 1.731.252 d'Albanais¹. Mais, même lors du recensement de cette année-là, tout comme lors de tous les autres recensements y effectués avant et après la Seconde Guerre Mondiale, les organes de l'administration de l'Etat se sont efforcés par tous les moyens de présenter à l'opinion publique du pays et à l'étranger des chiffres plus restreints des Albanais vivant en Yougoslavie.

Le nombre des Albanais était proche de celui des Slovènes (1.753.605) ou bien de celui des musulmans (2.000.054) et supérieur au nombre des Macédoniens (1.341.420) et beaucoup plus important que celui des Monténégrins (577.298)². Après la Seconde Guerre Mondiale ces peuples étaient traités comme étant des nations et avaient formé leurs républiques respectives à l'intérieur de la Fédération yougoslave. En 1981 la Fédération comptait 22.418.331 habitants. Les Albanais constituaient 7,7% de la population, les Slovènes, les Macédoniens et les Monténégrins constituaient respectivement 7,8%; 5,9% et 2,6% de sa population. Ils étaient trois fois plus que les Macédoniens et les Monténégrins pris ensemble³. A la fin de 1981 les Albanais, grâce à la forte augmentation naturelle de la population, tenaient la troisième place du point de vue numérique parmi les peuples de la Fédération Yougoslave, après les Serbes et les Croates.

La majorité des Albanais, 1.227.424 d'habitants, vivaient dans la Région Socialiste Autonome de Kosovë (RSAK)⁴, tandis que 503.828 autres

¹ *Rilindja*, 30 février 1982.

² *Ibid.*

³ *Rilindja*, 14 mai 1981. Les premiers résultats du recensement de la population selon l'appartenance nationale en 1981.

⁴ *Ibid.*

habitants dans les territoires compacts albanais; 377.726⁵ habitants faisaient partie de la République de la Macédoine, 88.767 habitants dans la République de Serbie et 37.335⁶ habitants dans la République du Monténégro. Selon ce même recensement, la population serbe en Kosovë atteignait à 209.792 habitants et la population monténégrine à 26.875 habitants. Les Albanais constituaient 77,5% alors que les Serbes 13,2% et les Monténégrins 1,7% du nombre total de sa population. Dans la République de Macédoine les Albanais constituaient 20% de la population générale et dans la République de Monténégro 6,5 pour cent.

Les Albanais en Yougoslavie vivent dans des territoires compacts, historiquement peuplés par eux et là ils sont majoritaires. Pour comprendre le caractère compact de la région, l'homogénéité des Albanais par rapport même aux autres unités fédératives, il suffirait de mentionner que dans la République de Macédoine les Macédoniens constituaient à peu près la moitié de sa population. Du point de vue de l'homogénéité de sa population, Kosovë avait les mêmes caractéristiques que les autres républiques de l'ex Fédération. Dans chacune d'elles, à côté de la nation constituant la majorité de la population et qui avait donné le nom à la république, vivaient aussi des membres des autres nations. Dans la République de Bosnie et de Hertzégovine l'appartenance nationale de la population n'avait pas joué de rôle déterminant dans sa création. Le nombre des populations musulmane et serbe était plus ou moins égal, mais au nombre important était aussi la population d'appartenance nationale croate.

Les régions albanaises ont une étendue géographique très clairement définie. Elles sont liées en continuité l'une à l'autre, elles se situent le long de la frontière et sont un prolongement du tronc national. Dans les régions habitées par eux les Albanais ont préservé leur individualité nationale, l'intégrité économique et sociale, leur langue, leur histoire, leur culture et toutes les autres spécificités les distinguant des autres peuples de cet Etat-là⁷.

Les Albanais, bien que vivant sur leurs propres territoires, n'ont jamais eu la permission de vivre dans l'unité nationale ni économique, mais ils ont été morcelés, utilisés comme marchandise et ils ont servi à assouvir les convoitises

⁵. *Flaka e Vëllazërimit*, 17 février 1981.

⁶. *Rilindja*, 9 mars 1982.

⁷. E. Hoxha, *Rëndësia e amendamenteve kushtetuese për afirmimin e kombësisë shqiptare në Jugosllavi*, "Përparimi", nr. 4, 1971, p. 273.

des républiques slaves de l'ancienne fédération. Cette mutilation, indépendamment des "arguments" présentés à l'opinion, a témoigné clairement que les Albanais, avant tout comme après la Seconde Guerre Mondiale, étaient demeurés *"un élément étranger et nuisible pour l'Etat des Slaves du sud"*. Par ces agissements, les milieux dirigeants venus au pouvoir en Yougoslavie, visaient la remise en application des anciens projets des cercles serbes, lesquels s'étaient efforcés par tous les moyens à défaire l'intégrité ethnique et la compacité des contrées albanaises; afin de morceler la nation albanaise et faire inclure les Albanais dans le cadre des républiques à l'intérieur desquelles ils avaient été annexés par la force, en position de minorités périphériques⁸.

Immédiatement après la Seconde Guerre Mondiale les dirigeants du parti et de la Fédération avaient déclaré que l'une des principales conditions, pour la création des républiques de la Yougoslavie, était l'appartenance nationale de la population. Mais la politique suivie envers la population des régions albanaises était entièrement contraire à ces affirmations et pratiquement elle ouvrit la voie aux efforts pour leur dénationalisation et assimilation.

Les régions où les Albanais constituent la majorité de la population et où des minorités nationales sont les populations slaves: Serbes, Monténégrins et Macédoniens, ont été partagées entre quatre unités fédératives. La Kosovë, la principale souche de ces contrées, a été annexée à la République de la Serbie, initialement proclamée Département Autonome et par la suite Région Autonome.

Les ramifications de cette souche ont été coupées et annexées à la Macédoine et au Monténégro, tandis que la vallée de Preshevë ainsi que Bujanovc et Medvegjë, séparés de Kosovë, ont été annexés à la République de Serbie. Ces pratiques étaient en complet accord avec la politique poursuivie historiquement par les Etats multinationaux, lesquels, par le morcellement artificiel des peuples annexés, visaient la rupture de leur compacité nationale et territoriale.

Cette politique était ouvertement contraire aux déclarations des dirigeants yougoslaves, lesquels avaient parlé de droits égaux des peuples et du respect du droit universel de chaque peuple à décider de lui-même de son

⁸ L. Nasi, *Mbi statusin politik të Kosovës gjatë e në fund të Luftës së Dytë Botërore*, "Studime historike", nr. 3-4, 1991, p. 89.

propre sort. L'application de ces principes, proclamés également par les principaux pays de l'alliance antifasciste, était promise aux Albanais aussi. Partant de là, les représentants du mouvement antifasciste en Kosovë avaient sanctionné depuis la guerre l'égalité du peuple albanais avec les autres peuples de cet Etat-là, son droit à l'autodétermination jusqu'à la séparation et cela était l'unique voie pour la solution de la question nationale, héritée du passé.

Les décisions de la Conférence national-libératrice sur la Kosovë et le Plateau de Dukagjin, qui a eu lieu à Bujan de Malësi e Gjakovës du 31 décembre 1943 au 2 janvier 1944, visaient la création de nouveaux fondements dans les relations entre les peuples, qui avaient été extrêmement amères à cause des politiques perverses des cercles politiques en Yougoslavie; elles ont visé la mise sur la voie de la solution la question nationale et mettre fin aux marchandages déjà faits au détriment du peuple albanais; elles ont visé donner de la poussé au mouvement antifasciste et de transformer ces territoires en foyers de la lutte pour la libération⁹.

Après la guerre, les promesses des dirigeants yougoslaves non seulement n'ont pas été réalisées, mais les droits et les aspirations du peuple albanais ont été violemment écrasées. Elles sont demeurées seulement des déclarations démagogiques et la solution de la question de la Kosovë et de l'avenir du peuple albanais, en profitant des circonstances, a été faite en accord avec les visées des cercles extrémistes des républiques slaves. Avec la constitution complète de la Fédération, un processus effectué immédiatement après la guerre, la position du peuple albanais changea. Si pendant les années de la Guerre ils avaient été traités comme les autres nations, après sa fin, de manière tout à fait arbitraire, les Albanais furent qualifiés et traités comme "minorité nationale"¹⁰. Ces attitudes déterminèrent le morcellement artificiel du peuple albanais et la négation de son droit à l'autodétermination et menèrent au traitement inégal de la question de Kosova et de sa population par rapports aux autres unités fédératives et aux autres peuples de la Yougoslavie en annexant la Kosovë à la Serbie.

⁹. *Këshilli Popullor i Krahinës Autonome të Kosovë-Metohisë (1943-1953)*, Prishtinë, 1955, p. 10.

¹⁰. *Zbornik dokumenata i podataka o narodno oslobodilačkom ratu Jugoslovenskih naroda, tom. I, Borba na Kosovu 1941-1944*, Belgrade, 1969, doc. 104.

Le traitement qui a été fait à la question nationale avait ouvert le chemin aux tentatives des milieux serbes à poursuivre la politique reconnue dirigée contre les Albanais comme nation et contre leurs droits et libertés nationaux et humains. Pour la réalisation de ces visées l'on utilisa l'arsenal hérité des temps passés: le génocide et la terreur étatique; les déportations par la violence, les efforts pour la recolonisation slave, la féroce exploitation économique, la création d'obstacles artificiels visant l'empêchement du développement de l'enseignement et de la culture nationale, l'interdiction de toute forme de communication et d'échanges entre les Albanais de ces contrées-là avec la souche-mère.

La terreur étatique serbe a été une politique constante et permanente. Elle commença immédiatement lors du retrait des troupes allemandes et elle a été précédée par une campagne propagandistique intensive. Les Albanais furent accusés comme "*réactionnaires*" et "*collaborateurs de l'occupant*" et qui devaient rendre compte de leur attitude. Pour la réalisation de cette politique plus de vingt brigades serbes, monténégrines et macédoniennes de 40000 hommes furent mobilisées¹¹, alors que les opérations militaires successives avaient causé des dizaines de milliers de victimes et des régions entières mises à feu et pillées. "*Les opérations pour la collecte des armes*" en 1952 et surtout pendant l'hiver des années 1955-1956 ont été accompagnées par des massacres, par l'intensification des efforts pour la dénationalisation de ces contrées-là. Pour réaliser la stratégie des milieux extrémistes serbes visant le changement de l'appartenance ethnique de la population plus de 250000 Albanais ont été violemment déportés vers la Turquie. Les Albanais "*suspects et étrangers*" remplirent les listes des organes de la sûreté. Pour 120000 personnes il y avait des dossiers ouverts et ils étaient poursuivis par la UDB yougoslave.

La Kosovë, bien que du point de vue des richesses de la terre et du sous-sol occupe une place parmi les régions les plus riches de la Fédération, elle demeura sa plus pauvre région. L'exportation économique des contrées albanaises par les républiques de la Serbie, du Monténégro et de la Macédoine ainsi que par la Fédération, avait fait que la Kosovë fût "*la maison pauvre de la Yougoslave*".

¹¹ L. Nasî, *Ripushtimi Kosovës*, Tirana, 1994, p. 252.

La politique poursuivie par les communistes yougoslaves tint allumé le feu de la hutte du peuple albanais pour la liberté et l'égalité ainsi que pour la solution de la question nationale. Les aspirations légitimes et naturelles de ce peuple, depuis 1966 s'exprimèrent ouvertement surtout pendant les discussions sur les droits politiques qu'auraient les régions autonomes et les républiques faisant partie de la fédération yougoslave.

L'oppression politique, le reniement de l'égalité et des droits élémentaires nationaux et humains, l'exploitation et l'approfondissement des différences économiques, étaient les principales causes qui déterminèrent la poursuite de la lutte du peuple albanais pour la liberté et l'égalité nationale. Cette lutte atteignit son apogée avec les protestations du printemps 1981. Les développements étaient la conséquence de l'élévation de la conscience de ce peuple pour son propre identité nationale, pour ses propres contrées et richesses qu'il ne possédait pas.

Les événements des mois de mars-avril 1981 et les événements qui succédèrent mirent à jour et de tout leur caractère aigu les injustices historiques du passé de même que les revendications légales du peuple albanais pour être maître de son destin. Dans la démonstration de cette année-là les Albanais exigèrent le changement et l'amélioration de la situation économique de la région, l'élargissement des libertés et des droits politiques. Ses aspirations trouvèrent leur expression la plus concentrée dans la demande "*La Kosovë République*", la quelle visait à changer les droits fondamentaux constitutionnels: la position juridique de Kosovë dans le cadre de la Fédération yougoslave et les droits du peuple albanais à l'intérieur des droits fondamentaux qui, dans leur essence, étaient compris dans la Constitution yougoslave aussi.

Les premières protestations des étudiants, commencées les 11 et 26 mars dans les cantines de l'Université de Prishtinë, en signe de protestation pour les conditions de vie et la nourriture dans les internats, et en particulier les puissantes protestations des premiers jours du mois d'avril 1981, témoignaient de l'oppression du peuple albanais, de l'enchevêtrement de ses revendications économiques, politiques et nationales. La politique poursuivie immédiatement après le début des protestations fut la cause de leur extension massive. Les protestations s'étendirent sur les quatre coins de la Région et y prirent part les élèves des lycées et des écoles primaires, le corps pédagogique et les enseignants, les intellectuels, les employés des centres économiques et des entreprises productives, ainsi que la population rurale.

A la différence des développements similaires précédents les protestations s'étendirent sur la majorité des centres économiques de la région, des communes et des zones rurales. Durant la période de mars-avril 1981 ont été organisées 16 protestations dans 11 centres de Kosovë¹². Leur extension et leur commencement en même temps et avec les mêmes revendications économiques et politiques témoignaient du mécontentement général et étaient une preuve indiscutable de la maturité du mouvement national. Les protestations commencèrent et se développèrent comme des protestations pacifiques, mais les dirigeants yougoslaves n'étaient pas en mesure d'endiguer leur élan ni de préserver sa domination par les méthodes politiques traditionnelles.

Pendant les protestations l'on scanda les mots d'ordre *"Des conditions pour les étudiants"*, *"Des conditions pour les ouvriers"*, *"Stop aux prix"*, *"On veut du travail"*, *"Faites revenir les émigrés"*, *"Assez d'oppression et d'exploitation"*, *"Trepçe est à nous"*, *"A bas l'esclavage - vive la liberté"*, *"Libérez nos camarades"*, *"Faites retourner les prisonniers kosovars en Kosovë"*, *"La Kosovë est à nous"*, *"La Kosovë aux Kosovars"*, *"Nous voulons l'autodétermination"*, *"Tous les Albanais ne font qu'un"*, *"L'on est Albanais, l'on n'est pas Yougoslaves"*. Mais surtout et partout l'on scandait *"La Kosovë-République"*. Contre ces revendications se lancèrent à l'attaque sauvagement les forums et les moyens de la propagande yougoslave, et pourtant elles survécurent car elles exprimaient les intérêts vitaux des Albanais.

Les organisateurs et les participants dans les protestations ont été jugés de diverses façons par les plus éminents représentants de la Fédération. Selon certains, les protestations furent organisées par des éléments venant de *"...la droite, par des éléments d'origine bourgeoise, ou descendant des successeurs des collaborateurs de l'occupant... qui voulaient réaliser le rêve profasciste pour la création de l'Albanie ethnique"*. Ces appréciations ont été faites *"alors que la masse écrasante des manifestants - soulignaient les dirigeants de la région - était composée de jeunes"*¹³. Entre-temps il ne manquèrent même pas les jugements contraires qui considéraient les protestations comme *"des agissements incités par les forces de gauche, par les groupes et les organisations*

¹² *Flaka e Vëllazërimit*, 10 juin 1981. Discours de l'ex secrétaire fédératif des Affaires Internes à la réunion de la Présidence de la RŠFY et du CC de la LCY.

¹³ *Id.*, le 9 juin 1981. Interview de A. Vllasi pour le journal *Veçernji list* de Zagreb.

créées à l'intérieur et à l'extérieur de la Kosovë¹⁴. Dans les nombreux procès judiciaires beaucoup de membres et de dirigeants des organisations politico-sociales, appartenant à toutes les couches sociales, ont été condamnés comme organisateurs et participants de ces événements-là.

Les forums politiques et la presse yougoslave attaquèrent en particulier la revendication essentielle des manifestants, celle visant l'amélioration de la situation économique et le changement du statut politique-constitutionnel de la région. La demande "*Kosovë-République*" n'était pas nouvelle et ne fut pas importée de l'extérieur; elle avait été soulevée même avant, dans les forums régionaux et en plus présentée aussi aux plus hauts dirigeants de la Fédération. Ce fut une revendication juste à l'époque, née dans la réalité kosovare, n'exprimant pas des ambitions hégémonistes du peuple albanais envers les autres peuples vivant dans cette région et encore moins ses dessins à détruire la Fédération Yougoslave.

A la veille de la Seconde Guerre Mondiale la direction du Parti Communiste Yougoslave considéra la création de la République de la Kosovë comme l'un des chemins pour la solution de la question nationale des Albanais dans ces régions-là¹⁵. Durant la Guerre le PCY, et son principal dirigeant, mirent la question nationale des Albanais et l'avenir de la Kosovë sur le même plan et les traitèrent de la même façon que pour les autres peuples et régions de cet Etat-là¹⁶. En Kosovë furent créés les forums politiques, militaires et du pouvoir en un temps où même les autres unités fédératives créèrent leurs propres forums dirigeants. Le Comité Régional dirigeait l'organisation du parti, l'Etat-major principal de l'Armée de Libération Nationale Yougoslave était responsable de l'activité des unités partisans, déjà créés ou qui allaient être créés; le Conseil Antifasciste de Libération Nationale organisait le nouveau pouvoir. Les forums avaient les mêmes tâches que les organes analogues créés dans les autres régions et qui dépendaient des organes centraux de la Yougoslavie. Tout cela témoigne clairement que durant la guerre la Kosovë avait une position particulière et égale à celle des autres régions de la Yougoslavie, y compris la Serbie même. L'acte par lequel elle fut annexée à la Serbie et le statu imposé au peuple

¹⁴ *Rilindja*, le 12 octobre 1981. Interview de Sinan Hasani pour le journal *Borba*.

¹⁵ M. Pijade, *Referat i mbajtur në Konferencën V të Vendit të PKJ*, Zagreb, 19- 23 octobre 1940.

¹⁶ J. B. Tito, *Çështja kombëtare në dritën e Luftës Nacionalçlirimtare*, "Proleter", décembre 1942.

albanais après la fin de la Guerre étaient la conséquence des combinaisons politiques de l'après-guerre et fut réalisé après la constitution de la République de Serbie¹⁷.

Dans cette optique la revendication "*La Kosove-République*" a exprimé un droit légitime et logique et a visé mettre à sa place une réalité foulée aux pieds. En 1968 les personnalités politiques de la région au cours des discussions sur les modifications constitutionnelles dans la Fédération Yougoslave, de même que les intellectuels reconnus par leurs avis, exprimés dans les organes de la presse, et la jeunesse à travers les protestations du mois de novembre de cette année-là à Prishtinë¹⁸, demandèrent l'omission de la constitution yougoslave de la notion de nationalité, l'usage libre du drapeau national et le statut de la République de Kosovë¹⁹.

J.B.Tito, s'opposant à la demande des représentants de la direction de la Kosovë pour être égaux aux autres unités fédératives, déclara que la république ne peut résoudre tous les problèmes auxquels se heurte la région. Indépendamment de la démagogie et de l'utilisation de la force militaire et policière, la direction yougoslave fut obligée de faire quelques concessions, lesquelles furent sanctionnées dans la Constitution de la RSFY de 1974. La Kosovë eut un double statut: unité constitutionnelle de la Fédération et unité autonome dans le cadre de la République de Serbie. La région avait ses propres organes législatifs, exécutifs et judiciaires, ainsi que ces représentants dans les organes centraux de la Fédération. Les organes de la République de Serbie ne pouvaient exercer leur propre pouvoir sans avoir au préalable même le consentement des organes respectifs de la région. Par ces solutions les hommes du pouvoir en Yougoslave espéraient satisfaire aux deux parties: satisfaire à la demande des Albanais pour plus de liberté et de droits politiques, tout en veillant à combler la demande des milieux serbes pour maintenir la Kosovë sous la tutelle de leur république.

¹⁷ L. Nasi, *Tetë muaj nga historia e popullsisë shqiptare në Jugosllavi*, dans "E vërteta për Kosovën dhe Shqiptarët në Jugosllavi", Tirana, 1990, p. 414.

¹⁸ *Zëri i Popullit*, 12 octobre 1968.

¹⁹ *Bulletin de TANJUG*, le 22 juin 1989.

Les milieux dirigeants serbes et leur clan dans la Fédération ne consentirent pas le statut limité de la Kosovë. Ils guettaient l'occasion pour éliminer par la violence les libertés les droits politiques et constitutionnel que les Albanais s'étaient assurés à la suite d'efforts continus. Selon eux, le moment tant souhaité pour cette revanche vint avec l'éclatement des protestations de 1981. Sous la pression de ces milieux, la direction yougoslave, prétextant la "*protection de la Fédération*", de "*l'unité du pays*" et de "*l'intégrité des frontières*", formula une suite d'accusations pour rejeter les demandes et surtout la revendication fondamentale de ce peuple-là. Mais, indépendamment de cela, les forums et le média yougoslave ne purent trouver aucun mot d'ordre s'adressant contre les autres peuples ni contre les minorités slaves en Kosovë.

Les représentant des clans slaves, malgré les colorations utilisées pour motiver leurs attitudes, approuvèrent la décision pour envoyer en Kosovë les forces de l'armée et de la milice. Celles-là, ensemble avec les organes de l'UDB, jouèrent le rôle principal et décisif "*pour calmer la situation*". Sur une décision de la Présidence de la RSFY y furent envoyés des unités de la milice des autres républiques et de Vojvodinë. Les unités de l'armée, munies spécialement pour opprimer les protestations, furent accompagnées par les chars et l'aviation.

La direction yougoslave, en particulier les dirigeants des forums serbes, s'inquiétèrent du déclenchement des protestations, de la persévérance, des dimensions et des revendications des manifestants. De même que l'usage de la violence, ils cherchaient l'annulation des modifications constitutionnelles de 1974, le retour aux solutions précédentes et insistaient que les droits légitimes supprimés aux régions passassent à la République de Serbie, à l'intérieur de laquelle elles étaient comprises. La direction fédérale et la presse de Belgrade devinrent les promoteurs de l'animation des discussions ayant un dénominateur commun: les droits des régions autonomes furent la preuve de l'inadéquation du système politique des solutions constitutionnelles inexacts et injustes. Ces opinions ouvrirent le chemin aux attaques frontales contre les dispositions de la Constitution Fédérale de 1974, contre la Constitution de la RS de Serbie, ainsi que contre la Loi Constitutionnelle de la RSA de Kosovë.

Le 2 avril 1981, au moment où les protestations atteignirent leur comble, en Kosovë fut décrétée la situation extraordinaire. La direction yougoslave se trouva sous la pression puissante du clan serbe et, pour faire disparaître le mécontentement et pour empêcher l'élargissement des protestations, elle imposa

le pouvoir militaire au peuple albanais. L'instauration du pouvoir militaire marqua la victoire des milieux politiques en Serbie, lesquels croyaient que la domination des régions albanaises pouvait être réalisée seulement par l'usage de la "*main forte*"²⁰.

Après le décret de la situation extraordinaire, de Nish et de Shkup arrivèrent en masse des dizaines de milliers de miliciens et de soldats, les chars de l'armée yougoslave frayèrent le chemin en passant sur les corps des manifestants. Il fut interdit la circulation des gens en groupes et l'état de siège fut imposé de 20 heures à 5 heures du matin. Les unités de l'armée et de la milice assumèrent la protection des institutions principales. Elles patrouillaient sur les rues principales, les carrefours et contrôlaient tout le transport interne. La Kosovë fut hermétiquement fermée du monde, il fut interdit l'entrée de journalistes du pays et étrangers ainsi que des citoyens travaillant temporairement à l'étranger.

Franjo Herlévi, secrétaire fédératif de l'Intérieur, s'efforça de présenter, devant l'opinion du pays et étrangère, la lutte du peuple albanais, cherchant l'égalité avec les autres peuples, comme un mouvement terroriste démuné d'intérêts nationaux²¹. Par ces déclarations les autorités yougoslaves visaient à justifier la violence des forces militaires et des unités policières lesquelles, pour disperser les protestations, se servirent de bombes lacrymogènes et mêmes des armes à feu et des gilets pare-balles. Sur ordre des organes fédéraux il fut décidé la fermeture temporaire de l'Université de Prishtina et de toutes les écoles. Le 19 mai, avant la fin de l'année scolaire, les autorités ordonnèrent la refermeture de l'université, tandis que les institutions de l'enseignement, culturelles et scientifiques, ainsi que les entreprises économiques furent mises sous le contrôle de "*l'administration violente*", qui se substitua aux organes de "*l'autogestion*".

La pression du clan serbe dans la Fédération alla s'intensifiant. Sous le prétexte de la répression des "*événements contre-révolutionnaires*" et plus tard de la disparition des conséquences et de la prévention des nouvelles protestations, furent adopter des mesures ultérieures et augmentent la présence des forces militaires et policières. Une attention particulière fut consacrée à la

²⁰ L. Nasi, *Ripushtimi i Kosovës*, p. 184.

²¹ *Rilindja*, 14 juillet 1982.

préparation du cadre légal, qui permettrait l'intervention à l'échelle nationale ou dans certaines régions des forces de l'intérieur, de la défense territoriale et de la sécurité publique et étatique dans le but de prévenir les activités allant à l'encontre de la constitution du pays. Pour l'application de cette politique jusqu'en juin 1981, rien que dans la commune de Prishtina il y eut de former 5 postes de police nouveaux, lesquels, au cours du mois de juillet, furent complétés d'autres stations et antennes de police²². Pendant les années 1981-1983 l'on créa 30 stations de milice complétée, 7 centres de contrôle de la communication munis de moyens électroniques²³. Des purges profondes s'effectuèrent dans les organes des affaires intérieures, où l'on changea 60% de la composition et des cadres dirigeants.

La presse mondiale refléta beaucoup de données sur l'intensification de la présence militaire, sur leur équipement ainsi que l'atmosphère créée par la présence militaire. Le 12 mars 1982 l'agence française AFP publiait: *"en Kosovë ont été vu venir des bus plein de miliciens armés, accompagnés de camions et de chars blindés protégés par des gardes"*²⁴. Le journal ouest-allemand *"Di Velt"* écrivait: *"Les rues de Kosovë étaient contrôlées par les chars et l'armée"*²⁵. Le journal autrichien *"Profil"* soulignait: *"des casemates des chars, des lanceuses d'eau, des milliers de miliciens et soldats lourdement armés et de toutes les parties de la Yougoslavie ont transformé le chef-lieu de la RSAK en un camp militaire"*²⁶. Selon le secrétaire fédéral des Affaires Intérieures, Stane Dollanc, au cours de la seconde moitié de 1982 la Yougoslavie dépensait chaque jour quelque 300 millions de dinars pour la maintenance des forces militaires veillant à la stabilité et le calme en Kosovë²⁷. Les protestations commencèrent le 11 mars, mais ni l'opinion mondiale ni l'opinion yougoslave ne furent informées sur-le-champ sur le développement, le caractère et les demandes soumises par les étudiants. Malgré le silence tenu en public, les protestations devinrent l'objet d'examen dans les réunions extraordinaires des forums régionaux.

²² *Rilindja*, Interview de M. Maliqi, secrétaire régional des Affaires Intérieures.

²³ *Id.*, 11 mai 1984, Interview de M. Maliqi, secrétaire régional des Affaires Intérieures.

²⁴ *Bulletin de ATSH* (Agence Télégraphique Albanaise), le 26 mars 1982.

²⁵ *Id.*, le 6 avril 1982.

²⁶ *Id.*, le 6 avril 1982.

²⁷ *Bulletin de ATSH*, le 16 octobre 1982.

Le 12 mars, à la réunion commune de la Présidence de la RSA et du CR de la LCY de Kosovë, les protestations furent condamnées comme étant des actions nationalistes. En ce temps-là les dirigeants régionaux, à cause des revendications des manifestants et pour éviter la complication de la situation ainsi que l'intervention des forces militaires et policières, mirent en évidence que pour l'éclatement du mécontentement des étudiants avaient influencé aussi des raisons sociales²⁸.

Mais les appréciations venues d'en haut étaient formelles et sévères, tandis que la pression sur les forums de la région était extrêmement forte et violente. Aux organes régionaux de tous les niveaux l'on avait exigé de ne pas s'occuper des causes des événements ni de l'analyse de la situation, mais de "*voir le noyau politique des événements, ... le noyau politique des protestations*"²⁹, voir les mesures qu'il fallait entreprendre pour opprimer le mécontentement populaire.

Le 3 avril 1981 l'on tint la réunion commune de la Présidence du CC de la LCY et de la Présidence de la RSFY. Dans la déclaration approuvée il fut souligné que "*les infractions au calme et à l'ordre et la menace concernant le patrimoine social, survenues en RSAK furent organisées par des éléments irrédentistes ennemis*". Les protestations furent traitées comme "*une partie intégrante de l'activité consolidée et organisée des ennemis externes et internes de la RSFY lesquels visaient menacer son intégrité territoriale*". Selon cette déclaration, les protestations commencèrent par "*des slogans sociaux et démagogiques, par quoi un certain nombre de jeunes fut trompé, et se terminèrent par des slogans hostiles de l'irrédentisme albanais*"³⁰. Mais aussi bien au temps des protestations que par la suite, il y eut des calomnies que "*les événements étaient des actions communes, ordinaires et sans aucune aspiration nationale*". Stane Dollane, dans son interview aux journalistes étrangers, du 6 avril 1981, qualifia les protestations comme des actions d'une poignée de gens

²⁸ *Rilindja*, le 29 mars 1981. Discussions dans la Conférence de la LC de Prishtina.

²⁹ *Id.*, le 8 août 1981. Discussion de A. Marinc dans la 19^e réunion du Comité Régional de la Ligue Communiste de Kosova.

³⁰ *Id.*, le 4 avril 1981. Déclaration de la Présidence de la RSFY et du CC du PCY.

unis entre eux sans savoir pourquoi. Selon ses déclarations, démentis par la suite, pendant les protestations il y eut 7 personnes de tuées. Deux furent tuées lors des échanges de tirs avec les forces de l'ordre, 5 autres furent trouvées dans les rues, voire même dans des villages, sans savoir par les balles de qui furent-elles tuées. L'on ne savait pas - poursuivait-il - si s'était de la criminalité, de la vengeance ou bien autre chose³¹.

Les protestations furent condamnées à l'unanimité non seulement par les forums du parti et de l'Etat, mais aussi par la presse et les médias yougoslaves de l'époque. Particulièrement les organes des médias étatiques entreprirent une campagne effrénée afin de duper l'opinion à l'intérieur et en dehors de la Yougoslavie. La thématique de Kosovë, qui occupait la place principale sur les pages de la presse et dans les émissions des médias électroniques l'on ignora et braisa les causes, les revendications et le développement des protestations. Les protestations furent présentées comme des actions d'une poignée de gens ayant des visées hostiles. De cette façon il y eut de créé un cercle fermé. Les forums du parti et de l'Etat ravitaillaient la thématique de la presse, tandis que les médias de leur côté fabriquaient des événements et des données servant à motiver la prise de décisions et la justification des mesures sévères de violence et de terreur. La proie de cette campagne devinrent aussi les organes régionaux, lesquels firent l'objet de purges. Ces organes furent obligés de propager le haut niveau économique et les droits dont jouissait la région comme unité autonome.

A la tête de la campagne effrénée antialbanaise se mirent les dirigeants serbes et monténégrins faisant partie de la direction régionale. A la réunion du CR de la LCK, le Serbe Dušan Ristić, élu président du parlement de la RSAK, attaque sévèrement les protestations, les qualifiant d'actions "*purement séparatistes*", visant "*la modification des frontières de la Yougoslavie*"³². Selon lui "*l'ennemi s'était préparé et organisé depuis longtemps, alors que nous avons manqué de vigilance*", "*la direction régionale ne s'était pas montrée ferme dans la lutte contre les éléments hostiles que se présentèrent*

³¹. *Rilindja*, 7 avril 1981. Interview de S. Dollanci donné aux journalistes étrangers.

³². *Id.*, le 8 avril 1981. Discours de D. Ristić dans la réunion du Comité Régional de la Ligue de Kosova.

légalement"³³. La violence militaro-policière fut présentée comme une lutte contre l'irrégentisme grand albanais, alors que le nationalisme albanais fut qualifié comme le plus grand ennemi des peuples de la Yougoslavie, provoquant le nationalisme parmi les peuples slaves, comme s'il n'existait pas avant. "L'ennemi" fut recherché obstinément dans le pays et à l'étranger, dans et hors de leurs rangs. Les sources de "l'euphorie nationaliste" furent liées "aux faiblesses des organes yougoslaves et régionaux et dans tous les domaines idéo-politiques, culturelle, scolaires, économique"³⁴ etc. Toujours plus ouvertement l'on mit l'accent sur le fait que les causes qui menèrent à la présentation de la demande "Kosova-République" devaient être cherchées dans l'autonomie large et superflue que réalisait la RSAK dans le cadre de la Serbie et de la Fédération³⁵. "Ces relations et pratiques étaient impropres et avaient créé l'illusion que l'acquisition du statut de République était une question formelle que l'on pourrait atteindre par la force"³⁶.

Ces appréciations furent présentées comme conclusions des organes fédéraux, lesquels allumèrent le feu vert à l'examen des relations entre la république et les régions autonomes, ainsi qu'aux prétentions serbes en Kosovë. Les éléments extrémistes serbes avaient demandé ouvertement que tout fût revu depuis le début pour "régler les comptes avec la nation albanaise" et "supprimer les régions autonomes"³⁷. La campagne antialbanaise eut sans doute ses conséquences. En enracinant la conviction que l'Albanais était la personnification de l'ennemi, elle approfondit les inimitiés entre les peuples, tandis que les Albanais, tout comme par le passé furent traités tels des étrangers et des suspects, comme un peuple préjudiciable pour l'Etat des Slaves du sud.

Pour la stabilisation de la situation politique la direction serbe prit des mesures urgentes et à long terme, elle définit la stratégie à suivre dans la région à l'avenir et qui mènerait à la solution complète des problèmes. Le procès se développerait sur quelques directions, il y aurait harmonisation des mesures

³³ *Id.*, le 7 avril 1981.

³⁴ *Id.*, le 13 avril 1981. Réunion commune de la présidence de RSFY et de l'Assemblée Fédérative des Notables, pour le maintien de l'ordre constitutionnel.

³⁵ *Rilindja*, le 7 mai 1981. Réunion du CC de Ligue Communiste de la Serbie.

³⁶ *Id.*, le 8 mai 1981, 20^e Réunion de Ligue Communiste de la Serbie.

³⁷ *Rilindja*, le 7 mai 1981. Réunion du CC de la Ligue Communiste de la Serbie.

politiques et de la violence militaire et policière. Ceci prit une forme définitive dans la "*Plate-forme sur la Kosovë*"³⁸, approuvée à la réunion du CC du PCY le 22 novembre 1981.

Dans la Plate-forme furent incluses les appréciations des forums fédératifs de la RS de Serbie sur la situation dans la région, sur les revendications et les participants dans les protestations. Dans ce document encore la direction yougoslave condamna la demande fondamentale des manifestants "*La Kosovë-République*" sans en donner d'arguments, mais seulement par des slogans et des mots d'ordre vide, en qualifiant cette demande de "*nationaliste*" de "*irrédentiste*" et de "*contre-révolutionnaire*". Les protestations furent présentées comme des actions liées à la crise économique qui sévissait sur la Yougoslavie et qui avait animé les forces nationalistes et réactionnaires. Celles-ci apprécièrent de façon erronée les circonstances politiques créées sur place après la mort de J.B.Tito³⁹.

Dans la Plate-forme une place particulière revint au traitement des problèmes économiques, auxquels se heurtait la région. Avant tout, l'on y fit attention de "*informer juste*" l'opinion, à l'intérieur et à l'extérieur de la Yougoslave, sur les résultats atteints par les Albanais. Plus particulièrement et d'un un critique furent analysées les réalisations du plan quinquennal 1976-1980, comme si ce fut seulement pendant ce temps qu'il y eut un ralentissement des rythmes du développement économique et un approfondissement des différences de développement, par rapport aux autres régions de la Yougoslave, un abandon de l'agriculture, une augmentation du chômage etc. Par ces constatations l'on chercha à créer la conviction que la politique économique poursuivie par le passée, dans son ensemble avait été juste, elle avait visé et réaliser des rythmes élevés du développement économique. Des faiblesses ne furent remarquées qu'au cours, des dernières années et ceci était lié à la politique erronée adoptée par les organes du pouvoir et de l'administration régionale.

S'arrêtant sur les directions de la politique économique pour l'avenir, la Plate-forme définit comme tâche principale le renforcement de l'économie et l'activation complète de toutes les capacités productrices, l'augmentation du rendement au travail et une meilleure conduite de la production. Selon elle,

³⁸. *Borba*, le 26 novembre 1981.

³⁹. *Ibidem*.

en Kosovë, la production augmenterait d'un tiers si l'on travaillait au rendement moyen du travail en Yougoslavie⁴⁰. Les mesures dans le domaine économique seraient accompagnées de la révision des orientations dans la politique des investissements. On y parlait aussi de "*l'isolement du point de vue économique et politique de la RSAK face à la RS de Serbie et la RSF de Yougoslavie, ce qui avait influencé la création d'un terrain fertile pour la revendication de conférer à la Kosovë le statut de République*"⁴¹. Dans la Plate-forme l'on critiquait certaines des orientations des investissements, laissant entendre que la direction régionale les avait réalisés sans tenir compte de la politique économique imposée d'en haut, il y en quelques souhaits, l'on y fit quelques promesses, mais l'on ne parla pas d'un plan concret sur la politique économique.

Selon les auteurs de la Plate-forme, les Albanais en Yougoslavie jouissaient de pleines libertés et de droits égaux aux autres peuples de la Fédération. Dans son essence, la Plate-forme jetait toute la responsabilité pour la situation créée à la direction régionale. Elle rendait aussi responsables les directions de la RSF de Yougoslavie et de la RS de Serbie de ne pas être intervenues à temps et de ne pas avoir pris des mesures immédiates pour prévenir et éviter les conséquences négatives de cette politique. Suivant cette logique les directions fédératives et de la République de Serbie avaient le droit de contrôler de près l'activité des organes régionaux et d'intervenir et de bloquer les décisions qu'elles jugeraient comme non convenables du point de vue politique.

La condamnation de la principale revendication du peuple albanais "*La Kosovë-République*", constituait l'une des principales orientations de l'activité de la LC de Yougoslavie. Selon les auteurs de la Plate-forme, la propagation et l'embrassement rapide de ce slogan furent parce que "*depuis le début il ne se heurta pas à la condamnation indispensable, claire et officielle*"⁴². La demande fut interprétée de façon tendancieuse et présentée comme un pas visant à créer une formation étatique sur des bases "*purement ethniques*", ce qui ouvrirait le chemin à l'intervention étrangère dans les affaires intérieures de la Yougoslavie, mettrait en doute les frontières étatiques et l'intégrité de la

⁴⁰ *Borba*, le 26 novembre 1981.

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² *Borba*, le 26 novembre 1981.

Fédération⁴³. Pour cette raison dans la Plate-forme l'on insista pour la condamnation du contenu de la demande et de ses partisans.

Dans l'analyse faite par la Plate-forme des relations albanoyougoslaves prirent place des accusations connues sur "*l'intervention*" de l'Albanie dans les affaires intérieures de la Yougoslavie et sur ses prétentions territoriales. Par démagogie l'on parla aussi de la nécessité de la coopération et des échanges en enseignement, en science et en culture entre les deux pays. En pratique les échanges dans ces domaines furent interrompus unilatéralement et par la suite l'on avança des prétextes pour empêcher le rétablissement.

La direction du CC de la LC de Yougoslavie, ignorant et préjugant les causes du mécontentement du peuple albanais, ne put élaborer un programme politique clair sur le changement de la situation politique et économique dans la région. Insistant sur le renforcement des mesures de terreur, sur la limitation de l'échelle d'autonomie, sur les efforts pour empêcher l'affirmation nationale, le développement de la culture et de l'enseignement en albanais, elle fit augmenter le mécontentement populaire et approfondit les hostilités entre les peuples.

Les conclusions de la Plate-forme convinrent aux forums serbes qui demandaient le changement radical de la politique suivie en Kosovë, et dans tous les secteurs, pour maintenir un climat politique tendu qui leur servait à justifier la campagne antialbanaise. Un fruit de ce même climat politique fut aussi la propagande contre la prétendue pression du peuple albanais pour "*chasser les populations serbe et monténégrine de la région*". La campagne propagandistique déployée fut présentée comme l'une des plus graves questions de la crise yougoslave. Selon les dirigeants et la presse serbe "*la création des mauvaises relations entre les nations demeura l'une des principales formes de l'activité nationaliste, irrédentiste et hostile*"⁴⁴ qui avait pour objectif la création de la "*Kosovë ethnique pure*". Cette demande ne sortit pas pendant les protestations de 1981, ni même sur les tracts des années suivantes, mais elle fut arbitrairement vêtue et à dessins précis au mouvement national albanais.

Le déplacement naturel des populations serbe et monténégrine de Kosovë vers les républiques yougoslaves plus développées pour trouver du

⁴³ *Borba*, le 26 novembre 1981.

⁴⁴ *Bulletin de TANJUG*, le 23 décembre 1982.

travail et des conditions de vie meilleures, le départ des personnes âgées vers leurs enfants et leurs parents fut présenté comme une déportation dictée par la pression de séparatistes albanais. Pour empêcher cette activité l'on exigea le renforcement du contrôle des organes fédératifs et républicains sur les organes régionaux, de la "*pleine liberté et sécurité*" pour les Serbes et les Monténégrins vivant en Kosovë, ainsi que la création des "*conditions nécessaires au retour des éloignées de là*". Dans son essence, par ces mesures, l'on facilitait l'emplacement des nouveaux colons.

Le prétendu déplacement des Serbes et des Monténégrins de Kosovë devint l'un des sujets favoris des réunions des forums centraux de la Fédération, de la Serbie et de la RSAK.

Au cours de ces réunions l'on attaque les forums politiques, administratifs et judiciaires de la région, lesquels furent accusés de ne pas avoir lutté sévèrement contre l'irrédentisme ni contre le chauvinisme albanais, de "*ne pas avoir suivi les instigateurs de l'activité hostile*"⁴⁵. Selon les représentants serbes, la situation en Kosovë poussait au revanchisme des Serbes et des Monténégrins lequel était "*féroce*"⁴⁶, le peuple serbe était patient, mais "*sa patience n'était pas illimitée*"; "*en Kosovë il y avait de l'expansion démographique inouïe et tout cela parlait d'une stratégie fasciste*". Les affirmations que "*les paysans avaient défendu par les armes leurs champs au temps de la guerre et même avant, mais cela l'on ne pouvait pas le faire maintenant contre l'irrédentisme et la contre-révolution*"⁴⁷, étaient des appels ouverts pour une guerre civile. La campagne effrénée des forums serbes annonçait des tensions et des confrontations. Dans ces conditions tout serbe et Monténégrin préférait quitter la région avant le commencement de la tempête.

Dans son essence cette stratégie servait à justifier les efforts pour la limitation des droits et des libertés constitutionnelles des régions, allant jusqu'à la limitation de l'usage de la langue albanaise dans l'administration, au changement des critères d'embauchage et de partage des habitations. Ces mesures ne pouvaient pas satisfaire aux intérêts des milieux serbes, lesquels, sous le prétexte du danger de "*l'irrédentisme albanais*", cherchaient à réaliser

⁴⁵. Rilindja, le 28 janvier 1986. Assemblée de la Serbie sur les déportations.

⁴⁶. Ibid.

⁴⁷. Ibid.

le contrôle de la Fédération. La lutte contre les droits constitutionnels des régions autonomes fut la première station des efforts pour modifier la bonification constitutionnelle de la Yougoslavie.

Mais, indépendamment de toutes ces mesures prises, les protestations de 1981 eurent une influence extraordinaire sur le plan interne et dans l'arène internationale. Sur le plan national les protestations jouèrent un rôle particulier pour le renforcement de la compacité, pour l'unification des revendications politiques, économiques, culturelles et éducatives. Elle donnèrent un coup fort au mur dressé par les milieux ou pouvoir en Yougoslavie afin de maintenir les Albanais séparés et isolés les uns des autres. Sur le plan extérieur les protestations jouèrent un rôle important pour l'internationalisation de la question nationale du peuple albanais. Elles portèrent des coups aux politiques du passé pour isoler l'Etat albanais, pour partager le monde en blocs, pour poursuivre la guerre froide et pour le positionnement de la Yougoslavie comme un tampon entre l'Est et l'Ouest.

Les appréciations des milieux serbes et les conclusions de la Plateforme sur la Kosovë témoignaient clairement que pour faire disparaître les aspirations légitimes des Albanais dans ces contrées-là, le rôle principal revient droit aux organes de la violence et de la terreur. La violence militaire fut accompagnée de l'approfondissement du procès de la "*différentiation idéopolitique*", lequel frappa, en premier lieu la jeune intelligentsia albanaise. Les attaques contre le tout albanais échouèrent et renforcèrent l'union politique et la résistance populaire, dans laquelle s'engrenèrent tous les groupements et les couches sociales. En tête de cette résistance ce fut l'intelligentsia, dont le rôle pour l'organisation et la direction de la lutte pour la liberté et l'égalité alla croissant.

Shaban DEMIRAJ

A PROPOS DE DEUX INNOVATIONS DANS LA FLEXION
NOMINALE DE L'ALBANAIS MISES EN RELIEF PAR
W. CIMOCHOWSKI

(A l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort)

Le vingtième anniversaire de la mort du bien connu linguiste polonais Waław Cimochowaki est une bonne occasion pour rendre hommage à sa mémoire pour les contributions aux études albanologiques, dont il s'est occupé au cours de toute sa vie. L'activité scientifique de W. Cimochowski a été déjà présentée succinctement et brillamment par le feu Prof. Mahir Domi (v. SF 1983/4, pp. 173-178).¹ En hommage de ce savant polonais j'ai voulu profiter de cette occasion pour mettre en évidence deux de ses plus intéressantes contributions dans le domaine de la morphologie de la langue albanaise. Il s'agit d'un phénomène de caractère général et d'un autre de caractère dialectal.

Dans sa mémorable monographie *Le dialecte de Dushmani*, publiée en 1951, Cimochowski a démontré d'avoir étudié profondément, entre autres, la structure grammaticale de la langue albanaise en général et du dialecte du Nord de l'Albanie en particulier. A cette conclusion on parvient en jugeant non seulement par l'exposition exacte des faits décrits dans cet ouvrage exemplaire, mais aussi par ses observations aigues sur des particularités de la langue albanaise et de ses dialectes. Je vais en citer ci-dessous deux phénomènes morphologiques et précisément:

¹ Waław Cimochowski (1912-1982) a étudié la philologie classique à l'Université de Vilnas (1931-1935). Puis il s'est spécialisé à Vienne auprès du Prof. Norbert Jokl etc. En 1937 il a séjourné une année à Scutari pour étudier en détail le dialecte du village Dushmani, qu'il a présenté dans sa mémorable monographie (en français) *Le dialecte de Dushmani*, publiée à Poznan en 1951. Il a aussi publié plusieurs autres études dédiées particulièrement aux problèmes de l'histoire de la langue albanaise (v. Domi: 1983).

1. Dans sa monographie (1951, 43) Cimochowski a mis en relief que dans la déclinaison des substantifs albanais on distingue généralement deux thèmes. Il assert: "Puisque la forme du nominatif singulier diffère souvent sensiblement de la même forme au pluriel, nous aurons affaire dans le même substantif à deux thèmes différents. L'un c'est le thème du singulier, l'autre – du pluriel. Il importe de noter à cette occasion que la forme indéfinie du nominatif pluriel sert de thème au paradigme du pluriel..." Donc, Cimochowski est le premier linguiste qui s'est exprimé explicitement pour l'existence de deux thèmes dans la déclinaison des substantifs en albanais. Avant lui on a simplement affirmé que les désinences casuelles du pluriel s'ajoutent à la forme du nominatif de ce nombre. Ainsi Meyer (1888, 13): "Die Casusendungen des Plurals treten alle an die Form des unbestimmten Nom. Plur., so dass die verschiedenen Arten der Pluralbildung, welche & 29 ff. aufgeführt sind, durch den ganzen Plural festgehalten erscheinen." Pekmezi (1908, 99) aussi: "Alle Endungen [im Plural – Sh.D.] treten an den unbestimmten Nominativ, hinsichtlich dessen Bildung auf den genannten Paragraph verwiesen wird."

Ce phénomène, qui est une innovation par rapport à l'indo-européen reconstruit, en albanais est le résultat de la tendance à faire distinguer le plus nettement possible les formes du pluriel des substantifs de celles du singulier. En albanais cette innovation a pris naissance après la réduction, respectivement après la chute relativement ancienne de la désinence de l'accusatif pluriel. Alors la forme du nominatif pluriel s'est étendue aussi à l'accusatif et cela a été rendu possible encore par l'homonymie avérée de bonne heure entre le nominatif et l'accusatif singuliers. En de telles circonstances, la désinence du nominatif pluriel, en perdant son rôle de différenciation casuelle, s'est transformée graduellement en un formant de pluriel. Et ce procès de transformation s'est achevé, lorsque la forme commune du nominatif et de l'accusatif, à emploi très fréquent, a été interprétée par le sens linguistique populaire comme une forme représentative du pluriel, c'est-à-dire comme un thème particulier du pluriel en opposition à celui du singulier. Dès lors on a commencé à ajouter les désinences des cas obliques (génitif, datif et ablatif) pluriels à ce nouveau thème, qui s'est opposé ainsi à l'ancien thème du substantif, usité dès lors comme le thème du seul singulier.

Il est difficile d'indiquer avec précision le temps, où ce phénomène a eu lieu en albanais. Toutefois, puisque il se présente bien consolidé non seulement dans les ouvrages des anciens écrivains albanais, mais aussi dans

tous les dialectes de l'albanais, y compris ceux des arbëreshë de Grèce et d'Italie, on peut affirmer que cette innovation s'est achevée dès plusieurs siècles avant Buzuku et Matranga.

Il faut noter qu'un pareil phénomène a eu lieu aussi en roumain et en allemand, où les désinences des cas obliques s'ajoutent régulièrement au thème du pluriel des sub-stantifs, comme par exemple en roumain: au datif déterminé singulier: *omu-lui, fiu-lui, frate-lui* etc. ~ pluriel: *oameni-lor, fii-lor, frați-lor* etc²; en allemand: au datif singulier: *einem/dem Mann, einem/dem Bruder* etc. ~ pluriel: *einigen/den Männer-n, einigen/den Brüder-n* etc. Donc, l'albanais, le roumain et l'allemand à cet égard se trouvent dans une position intermédiaire entre les langues indo-européennes, qui ont généralement conservé la déclinaison nominale avec un thème commun pour tous les nombres (comme le grec, la majorité des langues slaves etc.), et les langues indo-européennes, qui ont perdu la déclinaison nominale (comme les langues romanes occidentales, l'anglais etc.). Certes, les dernières ont conservé la catégorie du nombre des substantifs en faisant opposer la forme du pluriel aux formes du singulier.

2. L'autre innovation dans le système nominale de l'albanais, constatée par Cimochowski, est de caractère dialectal. Il s'agit de l'emploi de la forme définie des cas génitif, datif et ablatif singuliers même où on emploie généralement la forme indéfinie. Dans le dialecte de Dushmani, selon Cimochowski, la forme définie des cas génitif, datif et ablatif s'emploie même après l'article, dit indéfini, *nji*, après les pronoms démonstratifs et après certains pronoms indéfinis. Selon ce linguiste (1951, 37s.): "En ce qui concerne l'article, dit indéfini, *nji*, il n'est suivi également que de formes définies du génitif, datif singuliers masculins. Plus exactement, dans ces cas au singulier n'apparaissent point dans le dialecte de Dushmani les formes indéfinies. Quant au féminin, au génitif, datif sing. il y a fluctuation, notamment après *ai* apparaissent aussi bien les formes indéfinies que définies."

² Mais le parallélisme à cet égard entre l'albanais et le roumain est partiel, puisque ce phénomène en roumain n'est pas généralisé; à confronter, par exemple: (o) *casă*, (unei) *case* ~ (unor) *case*, (o) *stea*, (unei) *stele* ~ (unor) *stele* etc. En tout cas, ce parallélisme doit être fortuit, sans un lien historique.

Il est vrai qu'un pareil phénomène avait attiré aussi l'attention de Mjeda (1934, 15s.) pour les formes du type prej *Shkodre-t*, mish *pule-t*, leu *n-virgine-t* Mri (Bogdani), qu'il interprète comme "un ablatif singulier féminin", reconstruit avec la forme /-t/ de l'article analogiquement d'après la forme correspondante des substantifs masculins. Mais Cimochowski a été plus explicite en soulignant que dans ce cas il s'agit d'une forme sémantiquement indéfinie. En outre, il a mis en relief (page 88) que la forme définie des substantifs dans le dialecte de Dushmani s'emploie aussi après les pronoms démonstratifs. A cet égard il fait noter: "Nous donnons ci-après la flexion de ce pronom, afin d'illustrer la réaction du substantif qui le suit. On peut observer sous ce rapport des oscillations assez marquées dans les différents dialectes albanais.

Singulier	m.	f.
nom.	aj būrr	ajo grūe
gén., dat.	atij būrri-t	asaj grūe-s
acc.	at būrr-in	at grūe-n
abl.	asi būrri-t	aso grūeje-t
Pluriel		
Nom.	ata burra-t	ato grā-t
gén., dat.	atyne būrrave-t	atyne grāve-t
acc.	ata būrra-t	ato grā-t
abl.	asi būrrash	aso grāsh" ³

En ce qui concerne ces observations de Cimochoski, il faut tenir compte du fait que la forme de l'ablatif singulier féminin du type *pule-t* (avec l'article postposé d'origine masculine) se rencontre aussi chez les anciens auteurs albanais, y compris Matranga des arbëreshë d'Italie, ainsi que dans d'autres parlers albanais (v. Demiraj: 1986, 384ss.- avec la littérature respective). Même l'emploi de la forme définie du substantif après les pronoms démonstratifs et après d'autres déterminatifs, y compris l'article, dit indéfini, *një*, se rencontre dans d'autres parlers albanais.

³. On doit remarquer que la forme déterminée de l'ablatif pluriel du type *burrash-it*, *grash-it*, qui se rencontre dans les ouvrages des anciens auteurs, y compris Matranga, ne s'emploie plus en albanais.

En concluant cette brève communication, où je viens de traiter seulement deux particularités, qui ont attiré l'attention d'un jeune chercheur étranger⁴, je voudrais souligner que l'emploi des formes définies et indéfinies des substantifs en albanais présente encore d'autres faits intéressants (v. Demiraj: 1986 ou 1993). En outre, quelque'un de ces phénomènes est apparu aussi dans d'autres langues balkaniques. Il s'agit de l'emploi du pronom démonstratif près d'un substantif déterminé non seulement en albanais, mais aussi en grec, en macédonien et en roumain. À comparer: en albanais *ky burri* (këtu), *ajo grua-ja* (atje) etc.; en grec *autós o antras*, toute *ē* [= /i/] *gynaika*; en macédonien *toj čovek-ot* (dojde), *taa žena-ta* (dojde), en roumain *om-ul acesta*, *femei-a acesta* etc. On devrait rappeler aussi l'emploi d'un substantif déterminé auprès d'un pronom possessif en albanais (par ex. *bir-i im*, *nën-a ime*), en grec (par ex. *o hyjos mou*, *ē* [= /i/] *manna mou*) et en roumain (*fiu-l meu*, *mam-a mea*).

BIBLIOGRAPHIE

- Cimochowski: 1951** = Cimochowski, Waclaw. *Le dialecte de Dushmani. Description de l'un des parlers de l'Albanie du Nord*. Poznań.
- Demiraj: 1986** = Demiraj, Shaban. *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*. Universiteti i Tiranës. Tiranë
- Demiraj: 1993** = Demiraj, Shaban. *Historische Grammatik der albanischen Sprache*. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Wien.
- Domi: 1993** = Domi, Mahir. *Veprimtaria shkencore e Vasklav Cimohovskit në fushën e albanologjisë*. SF 1983/4.
- Meyer: 1888** = Meyer, Gustav. *Kurzgefasste albanesische Grammatik*. Leipzig.
- Mjeda: 1934** = Mjeda Ndre. *Vrejtje mbi artikuj e premna pronës të gjuhës shqipe*. Shkodër.
- Pekmezi: 1908** = Pekmezi G. *Grammatik der albanesischen Sprache*. Wien.

⁴ W. Cimochowski a recueilli le matériel sur le dialecte de Dushmani au cours de son premier séjour en Albanie en 1937 (v. Cimochowski: 1951, 1).

Seit MANSAKU

LA LANGUE ALBANAISE ET LES LANGUES DES EMPIRES UNIVERSAUX DE L'ANTIQUITE AU MOYEN AGE

Toute langue est sous l'effet de deux forces antagonistes: les forces centripètes ou d'unification et les forces centrifuges ou de diversification. Selon les circonstances historiques, les unes prévalent sur les autres. Les forces d'unification dominent lorsque les communications sont intenses, les forces de diversification l'emportent lorsque les communications se relâchent. Dans ce processus constant il y a trois facteurs qui interviennent simultanément: l'espace géographique, l'espace sociale et l'espace temporel.

Sur les langues et les cultures de l'Europe du Sud-Est ont influé certainement les deux forces, mais c'est celle de l'unification qui a dominé. C'est justement cette zone qui a donné la chance à la linguistique de créer l'union linguistique balkanique (*sprachbund*), une troisième division à côté des classifications génétique et typologique.

L'Albanie fait partie d'une zone de contact entre l'Orient et l'Occident, entre le Sud et le Nord de l'Europe. Cette position géographique intermédiaire de l'Albanie s'est reflétée sous divers aspects de l'histoire, de la langue et de la culture du peuple albanais. Dans cette zone sont croisés d'une façon presque inséparable les anciens éléments autochtones illyriens ou thraces avec les éléments des civilisations grecque et romaine sans négliger les autres influences plus tardives slaves, turques et des autres envahisseurs qui sont passés temporairement par l'Albanie. Milan von Sufflay avait sans doute raison lorsqu'il caractérisait l'Albanie comme une "monade" dans laquelle était reflété, sur une petite échelle le macrocosme si compliqué de l'histoire balkanique ou, comme dirait plus tard l'historien albanais bien connu prof. Aleks Buda, l'Albanie constituait une zone de refonte où les éléments provenant de l'Occident latino-catholique coexistaient avec les éléments de civilisation byzantino-orthodoxe¹.

¹. Voir: A. Buda, *Vendi i shqiptarëve në historinë evropiane të shekujve VIII-XIII*, in "Shkrime historike", 1, Tiranë 1986, p. 62.

La langue albanaise, considérée sur le plan de la linguistique comparée, occupe une place à part dans la famille des langues indo-européennes, tout comme le grec et l'arménien. Donc elle n'a pas de liaison de parenté avec aucune des autres langues de cette famille. Les efforts faits au milieu du XIX-e siècle par le linguiste allemand August Schleicher dans son arbre généalogique pour placer l'albanais dans une branche à part, entre le grec et le latin, plus proche du grec, n'ont pas été confirmés par les études ultérieures de la linguistique comparée.

D'autre part, l'albanais envisagé sous l'aspect des langues de contact, présente des rapports historiques multiples, surtout dans le domaine du lexique avec d'autres langues balkaniques et méditerranéennes. Le vocabulaire de la langue albanaise garde bien les traces de l'influence latine et romane, grecque, byzantine, slave et turque durant toutes les périodes de son évolution depuis l'Antiquité et le Moyen Age jusqu'à nos jours.

Dans cet ensemble de rapports, l'influence latine et celle grecque sont d'une importance particulière si bien en ce qui concerne l'ancienneté, qu'en ce qui concerne la durée et l'intensité. Il ne s'agit pas d'une simple influence linguistique mais aussi d'une influence culturelle. D'autre part l'influence du grec (il s'agit du grec ancien) et surtout celle du latin est si ancienne et profonde qu'il est souvent difficile de faire la distinction entre les éléments autochtones et les éléments empruntés. Les éléments empruntés au grec ancien et au latin font déjà partie de l'héritage linguistique et culturel albanais, d'autant plus que certains mots d'origine du grec ancien et du latin sont venus en albanais par l'intermédiaire de l'illyrien. Ces emprunts, étant très anciens et même temps bien connu fournissent une clé décisive pour la reconstruction de l'histoire de la langue albanaise qui ne dispose de ses propres documents écrits que tardivement, au XV-e siècle. Ils permettent d'établir des étapes transitoires dans l'évolution qui conduit l'albanais de la période indo-européenne à un stade très évolué comme elle se présente dans ses premières attestations².

La langue albanaise contient dans son lexique des éléments grecs qui représentent toutes les périodes principales de l'évolution de la langue grecque: le grec ancien, le grec moyen et le grec moderne. C'est un témoignage important

² Voir aussi Guillaume Bonnet, *Les mots latins de l'albanais*, L'Harmattan, Paris 1988, p. 363.

de ce que les Albanais et les Grecs, leurs langues et leurs cultures ont été en contact ininterrompu depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'éminent linguiste français Antoine Meillet croyait que la première influence qu'on saisit sur la langue albanaise s'est celle du latin. Selon lui le latin a fourni à l'albanais une large part de son vocabulaire de civilisation. Meillet était d'avis qu'à l'époque antique le grec n'avait rien fourni à l'albanais³

Mais les études étymologiques de la langue albanaise, surtout celles faites par l'éminent linguiste albanais E. Çabej, ont déjà démontré qu'il y a en albanais quelque 40 mots d'origine du grec ancien. Ils ont subi à l'intérieur de l'albanais des changements phonétiques qui caractérisent les mots du fond autochtone, hérités de la période indo-européenne.

Du point de vue sémantique il est à souligner qu'une bonne partie des mots empruntés au grec ancien concernent le domaine des plantes cultivées, des arbres fruitiers et des légumes tels que *mollë* "pomme", du grec ancien μάλον; *qersh* "cerise", du grec κερασία; *lakër* "chou", du grec λάχανον; *pjepër* "melon", du grec πέπων; *preshe* "poireau", du grec πράσον; le domaine des instruments de travail et des ustensiles, tels: *drapër* "faucille", du grec δρόπανον; *mokër* "meule", du grec μαχανά; *shtambë* "cruche", du grec στάμνος etc. Comme on le constate, c'est une influence exercée sur la vie quotidienne résultant des contacts directs des ancêtres des Albanais avec les Grecs. Il est fort possible que certains de ces mots soient introduits en albanais à partir du premier millénaire avant notre ère, lorsque les Grecs doriens ont établi leurs colonies sur la côte illyrienne de l'Adriatique dont les plus importantes étaient Durrachium et Apollonia. Mais l'influence du grec ancien s'est poursuivie même plus tard, pendant la période de la domination romaine en Illyrie.

Le nombre restreint des éléments du grec ancien par rapport aux éléments latins en albanais est en plein accord avec les contacts plus limités des Albanais avec les Grecs et avec la nature diverse de ces contacts. Les Grecs se sont plutôt donnés aux rapports commerciaux; ils n'avaient pas l'intention de pénétrer à l'intérieur du pays pour établir leur domination politique, alors que les Romains ont dominé en Illyrie pendant huit siècles.

Durant la domination romaine dans l'Illyrie du Sud, l'influence culturelle et linguistique latine s'est intensifiée. Sur son territoire se sont

³. Voir A. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris 1928.

rencontrées les deux langues classiques: le latin et le grec. Les deux langues et les deux cultures ont continué à coexister même après la division de l'empire romain en deux parties. L'Illyrie a fait partie de l'Empire d'Orient, mais elle a continué à maintenir des liaisons étroites avec l'Occident, surtout avec l'église de Rome. Par conséquent, il y a eu une concurrence constante entre les deux langues des deux empires et des deux églises. La frontière approximative entre les deux langues est déterminée grâce aux inscriptions tout d'abord par Constantin Jireæek, ancien professeur de l'université de Vienne, et puis modifiée par d'autres chercheurs. Elle divisait le territoire de l'Albanie en deux parties. Au Nord c'était le latin qui prévalait, alors qu'au Sud c'était le grec. Mais cette ligne de démarcation, établie sur la base des inscriptions trouvées dans les provinces des Balkans, a été à juste titre considérée plutôt une frontière d'influence culturelle qu'une frontière ethnique ou linguistique. D'autre part ces frontières n'ont pas été rigides. Il y a eu une interpénétration des deux langues dans le territoire des Albanais et le rapport entre elles n'est pas resté le même dans toutes les époques. D'ailleurs ces rapports étaient si enchevêtrés qu'il est parfois difficile de distinguer nettement l'influence linguistique latine de celle grecque. Par exemple, il est linguistiquement difficile d'attribuer au latin plutôt qu'au grec des mots albanais comme *fshat* "village", étant donné que le latin *fossatum* "fossé, tranchée, rempart" est passé en grec byzantin sous la forme latinisée φοσσατον. De même l'albanais *flamur* "drapeau" linguistiquement peut être emprunté directement au latin *flammula* ou par l'intermédiaire du grec φλαμούρι, terme de l'administration et de l'armée byzantines⁴.

Il est très significatif pour les rapports entre l'influence culturelle et linguistique latino-romaine et gréco-byzantine et pour les relations entre l'église romaine et grecque, l'analyse de la terminologie chrétienne dans la langue albanaise. Elle peut fournir des renseignements intéressants sur le temps et les voies de la propagation du christianisme chez les Albanais, sur les conflits et la coexistence des religions catholique et orthodoxe en Albanie et sur leur répartition géographique.

⁴ Voir E. Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipës*, IV, Tiranë, 1996, p.199.

Tout d'abord je tiens à souligner que la terminologie chrétienne en albanais est d'origine latine, grecque et dans une certaine mesure, autochtone. La terminologie chrétienne d'origine latine constitue, comme E. Çabej l'a bien démontré, la couche la plus ancienne de la langue de l'église, voire plus ancienne que celle d'origine grecque. A la différence de la langue roumaine, il n'y a pas dans la langue albanaise commune des termes religieux d'origine slave. Ces constatations linguistiques déjà vérifiées, ensemble avec les sources historiques et archéologiques amènent à la conclusion que le christianisme en Albanie est venu de Rome en tant que partie constituante du processus de l'influence romaine. De paire avec la prédication et la propagation du christianisme depuis la première moitié du premier millénaire de notre ère les ancêtres des Albanais ont emprunté au latin les principaux termes de la nouvelle religion. Au cours du temps ils ont adopté pour certains concepts religieux aussi des mots autochtones tels *hyj*, *zot* "dieu", *be* "jurer", *besoj* "croire" etc. La langue albanaise a emprunté au latin ancien et médiéval plus de 50 mots de la terminologie de l'église. Ils sont des mots qui désignent les concepts essentiels du christianisme, les institutions de l'église, son organisation et sa hiérarchie ainsi que les fêtes et les pratiques religieuses. Sont d'origine latine des mots tels que: *i krishterë* "chrétien" du latin *christianus*; *kishë* "église" du latin *ecclesia*; *engjëll* "ange" du lat. *angelus*; *djall* "diable" du lat. *diabolus*; *ungjill* "évangile" du lat. *evangelium*; *prift* "prêtre" du lat. *presbyter*; *pashkë* "pâques" du lat. *pascha*; *kërshëndella* "noël" du lat. *christi natalia*; *ipeshkv* "évêque" du lat. *episcopus*; *meshë* "messe" du lat. *missa* etc.

Certains des termes entrés en latin sont venus soit de l'hébreu, soit du grec mais l'albanais les a empruntés au latin.

A part les termes de la religion chrétienne, les Albanais ont hérité de la période paléochrétienne également des noms d'apôtres et de saints, lesquels au cours des siècles ont pris la forme albanaise tels *Johannes* > *Gjon*, *Paulus* > *Pal*, *Antonius* > *Ndue*, *Georgius* > *Gjergj*, *Nikolaus* > *Nikollë*, *Kolë*, *Martinus* > *Martin*, *Mertir*, *Maria* > *Mari*, *Mëri* etc. Ces noms, précédés du déterminant *shën-*, abréviation de *shenjt* "saint" du latin *sanctus*, désignent des noms de lieux, de villages, d'église partout dans les territoires albanais mais plus fréquemment dans l'Albanie du Nord et dans l'Albanie Centrale, comme par exemple: *Shënpal*, *Shënmëri*, *Shëngjergj*, *Shënkoll*, *Shijak*, *Shëngjin*, *Shënavlash* etc. Leur propagation dans tout le pays témoigne d'un ancien christianisme romain, de large étendue, en Albanie.

Pendant les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles l'albanais s'est enrichi en d'autres termes latins de la religion catholique par l'intermédiaire de la traduction ou de l'adaptation de la liturgie chrétienne. Ce sont surtout des mots savants comme *apostull* "apôtre", *dishepull* "disciple", *profet* "prophète", *sakrifikoj* "sacrier", *sakrament* "sacrement", *predikoj* "prêcher" etc.

A côté des termes religieux d'origine latine il y a en albanais aussi un nombre de mots ecclésiastiques d'origine du grec byzantin ou du grec moderne. Ce sont plutôt des termes de l'église orthodoxe entrés en albanais dans la plupart des cas à la suite du schisme tels: *ikonë*, *dhiatë*, *dhespot* etc. Certains d'entre eux coexistent avec les termes respectifs d'origine latine. On a ainsi *murg* "moine" du lat. *monachus* et *kallogjer* du grec *καλόγερος*, *kelq*, *qelq* "verre" du lat. *calicem* et *potir putir* "le même sens" du grec *ποτήριον*; *rrëshajë* "Pentecôte" du latin *rosalia* et *pentekoste* du grec *πεντηκοστή*; *idol* "idol" de l'italien *idole* et *idhull* du grec *εἰδωλον*; *xhakue* "diacre" du lat. *diácomus* et *dhyjak* du grec *διάκος*, etc.

Il y a eu des moments pendant la période byzantine où l'influence grecque dans le domaine de l'administration et de l'église s'est étendue dans tout le pays. Les témoignages n'en manquent pas: les inscriptions grecques, les toponymes et les anthroponymes et les mots du lexique d'étendue commune d'origine greco-byzantine. Pourtant, il n'y a pas de doute que l'influence grecque et celle de l'église orthodoxe sont plus présentes au Sud de l'Albanie. Même dans la sphère de l'anthroponymie, certains prénoms et noms au Nord se présentent sous la forme évoluée du latin, alors qu'au Sud sous la forme grecque la plus récente. Par exemple, on a au Nord *Shtjefën*, *Pal*, *Pjetër*, *Gjergj* du latin *Stephanus*, *Paulus*, *Georges*, *Petrus* et au Sud *Stefan*, *Pavël*, *Petro*, *Jorgo* du grec *Στέφανος*, *Παύλος*, *Πέτρος*, *Ιωργος*. Même les noms d'origine grecque au Nord se présentent sous une forme plus ancienne qu'au Sud. Par exemple *Llesh* au Nord, *Aleks* au Sud, les deux du grec *Ἀλέξανδρος*; *Mëhill* au Nord, *Mihal* au Sud, les deux du grec *Μιχαήλ*.

En somme, la terminologie chrétienne en albanais reflète bien toutes les étapes du christianisme, les rencontres et la coexistence des religions catholique et orthodoxe et leur propagation dans le pays.

La couche la plus ancienne et d'une étendue commune de cette terminologie est constituée d'éléments empruntés au latin tandis que les éléments d'origine grecque sont plus tardifs et plus restreints. Cette situation linguistique est en plein accord avec l'histoire des contacts des Albanais avec

les Romains et les Grecs dans le cadre des empires romain et byzantin et avec l'orientation de la culture et de l'église albanaise plutôt vers l'Occident.

Dans les conditions d'une longue présence des influences grecque et romaine dans les territoires albanais, deux traditions ont été également créées dans l'usage de la langue grecque et latine en tant que langues de l'église, et langues officielles de l'administration, de la correspondance et de la chancellerie des princes albanais du temps. C'est depuis les XIII^e et XIV^e siècles que, dans des circonstances particulières, apparaît aussi le slave comme langue écrite. Il y a des cas où l'on trouve dans le même monument la même inscription écrite en trois langues: en grec, en latin et en slave.

Après la chute de l'empire byzantin, à partir du XIV^e siècle la langue latine et la religion catholique ont connu une évolution évidente, tandis que la culture byzantine et la langue grecque ont prédominé dans certaines régions du Sud. La prédominance de la langue latine se voit bien aussi dans le fait que les humanistes albanais, tels M. Becichemus et M. Barletius, originaires de la ville de Shkodra, ont écrit leurs œuvres dans la langue latine: C'est en latin qu'on a écrit l'œuvre "*Historia de vita et gestis Scanderbegi epirotarum principis*", publiée au début du XVI^e siècle, traduite par la suite en plusieurs langues. De même, les premiers documents qui mentionnent la langue albanaise et affirment son existence, ont été écrits en latin. Guillaume Adam, archevêque de Tibar, dans son ouvrage *Directorium ad passagium faciendum ad terram sanctam* écrit en latin probablement en Avignon, adressé au roi de France Philippe VI de Valois, a affirmé : *Licet Albanenses aliam omnino linguam a latina habeant et diversam, tamen litteram latinam habent in uso et in omnis suis libris*: "Soit que les Albanais aient une autre langue tout à fait différente du latin, toutefois ils ont en usage et dans tous leurs livres les lettres latines". A part cela, dans cet ouvrage l'auteur insiste sur l'aide qui pourrait être apportée aux Croisés par les Latins d'Albanie et par les Albanais qui si on l'en croit, serait des lors tous de confession romaine⁵. Un voyageur étranger Symon Symeonis, qui voyagea en Albanie en 1322 écrit en latin que cette province possède sa langue propre bien que se trouvant alors sous la domination du roi de Rascie. Dix ans plus tard en 1332.

⁵. Voir Alain Ducellier, *La façade maritime de l'Albanie au Moyen Age*. Thessaloniki 1981, p.435.

C'est aussi grâce à cette longue tradition de l'influence et de l'emploi de la langue latine en Albanie que les premiers documents "*Formule de baptême*" (1462) encadré dans un texte latin et le premier livre en langue albanaise "*Missel*" de Gjon Buzuku (1555) sont écrits en alphabet latin.

De même, le premier dictionnaire de la langue albanaise, rédigé en 1635 par le prêtre catholique Frang Bardhi, est "*Dictonarium latino-epiroticum*" (Dictionnaire latin-albanais), réédité avec une étude introductive par le philologue français Mario Roques. D'autre part, le premier document écrit en dialecte du Sud "*Évangile des Pâques*", une traduction du grec, est écrit en alphabet grec. La concurrence entre les deux alphabets pour écrire la langue albanaise s'est poursuivie encore dans les siècles suivants, mais grâce à la prédominance de l'influence latine et grâce à la tradition déjà créée avec les textes anciens, l'alphabet latin est devenu au début du XX-e siècle l'alphabet de l'albanais commun.

Il n'y a pas de doute que le latin et le grec ont été les langues officielles, les langues de l'église et de l'administration, durant la domination des grands empires, tandis que la masse de la population autochtone usait sa propre langue à l'exception d'une élite de la haute société, laquelle s'est servie des grandes langues de culture. Hieronyme, l'écrivain latin d'origine illyrienne (dalmate), au V-e siècle de notre ère, écrivait qu'à son temps, en Dalmatie et dans la Panonie limitrophe l'on parlait une langue barbare, non latine, c'est-à-dire la langue du pays. Le témoignage le plus évident en est la survivance de la langue albanaise au milieu des grandes influences politiques, culturelles et linguistiques du monde grec et latino-romain et par la suite au milieu du monde slave et turc. Cela ne peut pas être expliqué seulement avec le facteur géographique (le terrain montagneux de l'Albanie), ni avec la ténacité ou le caractère conservateur des Albanais, comme certains chercheurs ont souvent pensé. J'y voudrais mentionner à titre d'exemple le linguiste roumain Jon-Aureliu Candrea qui a écrit sur les Albanais ce qui suit: "Ces habitants des montagnes ne sont jamais soumis à la moindre autorité. Les anciens Grecs ont occupé uniquement la côte de l'Adriatique, car ils eurent des villes importantes comme Apollonie et Dyrrachium; les Romains laissèrent ces tribus indépendantes; ni les empereurs de Constantinople, ni les maîtres de la Rascie ne réussirent jamais à les soumettre à leur administration".⁶

⁶. J. A. Candrea, *Limba albaneză în raporturile cu limba română*, Bucureşti, 1930-1931, p. 15.

C'est presque de la manière qu'Antoine Meillet s'est exprimé à ce sujet pour les temps plus récents: "Mais dans leur pays ils (les Albanais – S. M.) gardent tenacement leur langue qui, comme leur nation, a son caractère propre; et tout petit qu'il est, leur groupe est résistent".⁷

La persistance de la langue albanaise face à la romanisation dans les Balkans s'explique par tout un ensemble des facteurs complexes qui concernent les rapports entre les conquérants et les autochtones. Tout d'abord, en Illyrie par rapport à Dacie, bien que la domination romaine fût plus longue, le degré de la romanisation a été plus faible. Dans la province de Dacie, pour des raisons économiques, politiques et militaires, cette province étant à l'extrémité orientale de l'empire et économiquement plus riche, il y a eu une plus grande concentration des militaires et des colons romains qu'en Illyrie. L'historien connu de l'empire romain T. Mommsen a mis en évidence le faible degré de la romanisation dans la province de Macédoine par rapport à l'intensité de ce processus en Dalmatie.

De même, le facteur géographique n'est pas négligeable; le territoire plutôt montagneux de l'Albanie a rendu difficile la pénétration des envahisseurs à l'intérieur du pays et les contacts avec cette partie de la population autochtone qui habitait en dehors des villes. Enfin une population ancienne, représentante d'une civilisation particulière avec une langue tout à fait différente de celle des envahisseurs résiste plus tenacement à l'assimilation étrangère.

L'historien connu A. Buda a souligné à juste titre que "le phénomène de l'acculturation en Illyrie du Sud dans l'empire Romain était un phénomène limité, diversifié selon la situation sociale et la position géographique de la population soumise. Dans les conditions de la résistance des masses occupées la romanisation ne put mener à l'assimilation de la langue et de la culture illyriennes des contrées du Sud. Comme langue du peuple resta l'illyrien"⁸, influencée considérablement par les langues des grands empires, surtout par le latin.

⁷ A. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, 1928, p. 29

⁸ A. Buda, *Rreth disa çeshtjeve të historisë së formimit të popullit shqiptar, të gjuhës dhe të kulturës së tij* dans "Studime Historike", 1980, Nr. 1., p. 171.

Kolec TOPALLI

EVOLUTIONS LINGUISTIQUES DE L'ALBANAIS DANS LES CONDITIONS DU SANDHI

Il existe des phénomènes phonétiques tels des chutes et des adjonctions de sons, des assimilations et des dissimilations, des réductions de voyelles etc., qui ne peuvent être interprétés que comme des changements produits dans la phrase. Il s'agit, comme on le sait, d'un ancien domaine d'études, le terme même *sandhi* signifiant "lien, union" a été pris d'une grammaire indienne.

Les mots dans le sandhi ne peuvent pas être considérés comme des unités à part, séparés les uns des autres, mais comme une suite continue et ininterrompue, où chacun d'eux a une place déterminée dans la phrase selon le rôle qu'il joue dans le processus de la communication. Dans ce cas, le facteur principal qui cause de tels changements de mots est l'accent de la phrase, lequel affecte surtout les mots servant à dénommer, à savoir les noms, les adjectifs, les pronoms, les verbes et les adverbes et laisse inaccentués les mots auxiliaires, tels les prépositions, les conjonctions, les particules, les articles etc. En général ce sont ces derniers qui se sont soumis aux changements phonétiques qu'apporte le manque de l'accentuation, tout comme il arrive dans le mot même, où l'accent dynamique crée, d'une part, des syllabes accentuées et d'autre part, des syllabes inaccentuées.

L'albanais fait partie des langues avec un puissant accent dynamique, par conséquent il a causé de grands changements. Voire, on pourrait dire que le sandhi a été l'un des facteurs les plus importants qui a influé sur la formation du système grammatical de l'albanais, si l'on tient compte du rôle des articles, du système nominal et de l'adjectiv, des pronoms possessifs, du mode admiratif des verbes etc. Il a été le facteur principal de la formation des mots juxtaposés aussi. Essayons de souligner les cas les plus évidents du sandhi en albanais.

Dans le système nominal, l'union du nom avec un pronom transformé en article a doublé le paradigme de la déclinaison. Plusieurs nouvelles désinences sont créées, comme celles du nominatif, les terminaisons anciennes se sont fondues avec les articles, ce qui serait passé avec la terminaison définie

de l'accusatif, où la terminaison héritée *-om s'est réunie à l'article -tē du même cas. Dans ces cas aussi les formes des articles par rapport aux noms d'où ils sont sortis ont la même relation que les pronoms personnels de forme réduite par rapport aux formes pleines respectives. Ainsi, pour le masculin apparaît l'article -i et pour le féminin l'article -e. Ces formes d'article sont maintenues surtout dans l'article préposé, qui a été plus libre, plus indépendant; alors que l'article postposé, en se postposant au thème des noms, a été plus lié à ceux derniers; par conséquent il s'est soumis plus aux changements. Ainsi, parallèlement à la forme -i, l'article du genre masculin a pris la forme -u, dû au rapport avec la consonne finale des noms se terminant par une gutturale (cf. *mik-u*, *zog-u*). Mais dans le cas du pronom démonstratif *ky*, la voyelle -i a été transformée en -y (cf. *ky* en rapport avec *ai*). Cela peut être expliqué par deux raisons: avec les temps différents au cours desquels a été réalisée la juxtaposition, plus ancienne pour les articles et plus récente pour les pronoms, ainsi que par la place différente à l'égard de l'accent du mot, dans la classe des noms en position inaccentuée et dans le cas du pronom en position accentuée¹. Mais de tels changements se sont produits aussi au genre féminin, où la forme ancienne -e, qui s'est transformée en -a, a été définitivement effacée en se fondant avec la fin des mots se terminant par -ē (cf. *fushē ~ fusha*).

Dans le rapport thème nominal-article, les articles ne sont pas les seuls à changer mais ils ont aussi exercé leur influence, en apportant des changements aux thèmes nominaux. On constate ces changements surtout dans les cas où quelques sons finals ont eu la tendance de tomber. Dans ces cas les articles ont servi de barrière, en réalisant des distinctions entre la forme indéfinie, où ces sons sont tombés et la forme définie, où ces sons sont conservés. Ainsi, dans les thèmes se terminant en sonante nasale /n/, lorsque dans la forme indéfinie il y a eu une chute de la consonne nasale (cf. *pē / pe*, *drū / dru*, *sȳ / sy*), à la forme définie la présence de l'article a fait que la sonante ne soit pas en position finale, en la protégeant du processus de la chute (cf. *peni / peri*, *druni / druri*, *syni / syri*).

De profonds changements causés par l'article se sont produits même dans les thèmes nominaux se terminant par des voyelles diphtonguées. Dans ce cas, la forme définie qui n'a pas de désinence, a librement suivi le cours de

¹ Voir aussi Topalli Theksi 357.

l'évolution phonétique de la diphtongaison de la voyelle en passant de voyelle en diphtongue et ensuite en un groupe de voyelles (cf. *ftua* / *ftue* du latin *cotoneum*², *kapruall* / *kapruell* du latin *capreolus*³, *pluar* / *pluer* du grec *πλώρη*⁴). D'autre part, dans la forme définie, l'adjonction de l'article a changé les conditions phonétiques dans lesquelles se produit la diphtongaison, faisant en sorte que la voyelle de la racine ne traverse pas toutes les phases qu'a parcourues la forme indéfinie en restant non diphtonguée. Par la suite, il a été créé une distinction nette entre les deux thèmes, l'indéfini et le défini, dont la cause est la postposition de l'article (cf. *ftua* / *ftue* ~ *fto-i*, *kapruall* / *kapruell* ~ *kaproll-i*, *pluar* / *pluer* ~ *plor-i*).

La classe des adjectifs aussi a subi de grands changements dus à l'action du sandhi, où les articles postposés du nom dans les syntagmes *nom* + *adjectifs* se sont rattachés aux adjectifs, en créant une catégorie analytique particulière avec des indices grammaticaux préposés⁵. L'antéposition des articles dans la classe des adjectifs a eu pour conséquence la fixation définitive de sa place après le nom, en transformant le thème de l'adjectif en une partie qui ne se décline pas, où les désinences du cas sont réalisées par l'article préposé (cf. *djalë i mirë*, *djalit të mirë*, *djalin e mirë*, *djem të mirë*). C'est dans quelques adjectifs qu'on peut voir comment a été cette catégorie avant le processus de l'antéposition. Dans ces adjectifs sont maintenus les désinences anciennes de la catégorie, comme celle du pluriel et du féminin, lesquelles après l'apparition des articles, ont joué un rôle hypercaractérisant. Ainsi, les adjectifs *i lig* ~ *të ligj*, *e ligë* ~ *të liga* présentent les mêmes changements paradigmatiques du système nominal, comme *zog* ~ *zogj*, *zogë* ~ *zoga* et en dehors de l'albanais correspondent aux formes du grec ancien *ελεύθερος* "libre" ~ *ελεύθεροι* "libres", *ελεύθερα* "libre" ~ *ελεύθεραι* "libres", ou du latin *bonus* "bon" ~ *boni* "bons", *bona* "bonne" ~ *bonae* "bonnes".

Dans la classe des pronoms, le rapport entre les pronoms personnels et leur formes réduites respectives s'explique par leur différente position dans la

² A propos de la source du mot voir Meyer EW 113, Mihăescu RÉSEE 1-2 [1966] 14.

³ A propos de la source du mot voir Miklosich AF II 11, Haarman Lat. Lehn. 46.

⁴ A propos de la source du mot voir Çabej SF 2 [1965] 19.

⁵ Voir Demiraj Gr. 417.

phrase⁶. Vu que les pronoms sont toujours accentués, ils ont conservé leur forme pleine; alors que leurs formes réduites, tout en étant inaccentuées, se sont unies au mot successif, en se soumettant au changements qu'apporte l'accent dynamique. Ainsi les pronoms *mua* et *ty*, en se liant avec le verbe qui se plaçait derrière eux, ont suivi la même voie de développement tout comme les syllabes inaccentuées du mot, dont les voyelles se sont réduites dans le son /ë/ (cf. *mě*, *tě*). C'est la position par rapport à l'accent de la phrase qui explique aussi le changement entre la forme accentuée du pronom de genre féminin *qjo* et sa forme réduite *e*. Un autre phénomène créé dans les conditions du sandhi est aussi leur emploi sans la particule deictique, lorsqu'ils sont précédés d'une préposition, par ex. *pa tě*, *mbi tě*, *něn tě* etc. Le point de départ de cet emploi peut être les prépositions se terminant par une voyelle, lesquelles avec la particule deictique du pronom auraient fait une cacophonie par la rencontre des deux voyelles. Dans ce cas aussi, la forme des pronoms personnels sans la particule deictique est liée à des circonstances syntaxiques données de l'emploi de ces pronoms dans la phrase.

Tout comme les pronoms personnels qui ont créé des formes atones, le pronom réfléchi aussi a subi les mêmes changements. Il présente une forme pleine *vetě* et une forme réduite *u* qui apparaît devant les verbes de forme passive-réfléchie (*u lava*). La forme ancienne de ce pronom hérité, qui est lié au latin *sovos*, *suus* et au slave ancien religieux *sojŭ* de l'indoeuropéen **sue*⁷, a donné tout premièrement un **ve*, qui est conservé comme un mot accentué dans le pronom *vetě*, élargi avec l'élément *-tě*; alors que tout en s'utilisant comme un mot inaccentué devant les verbes passifs-réfléchis s'est réduite en *-u*. Les mêmes transformations ont été subies par la deuxième personne pluriel des pronoms personnels, présentée par la forme réduite *u*, qui dans son origine contenait une labiodentale; cf. indien ancien *vah*, latin *vos*, vieux slave religieux *vy*⁸.

Quelques changements aussi, remarqués entre les pronoms interrogatif et indéfinis, ayant la même source, sont liés à leur place dans la phrase. Si le pronom interrogatif *kě?*, employé en tête de phrase, apparaît dans sa forme

⁶ Voir à ce propos Çabej Hyrje II 211.

⁷ Voir à ce propos Meyer EW 468, Brugmann Gr. I² 313.

⁸ Voir à propos de ces formes Walde-Pokorny I 209.

simplifiée, où la consonne nasale est tombée, il s'est passé autrement avec les pronoms indéfinis *kënd*, *ndokënd*, *askënd*, *kurrkënd* etc., qui s'utilisent dans la variante où la consonne nasale a été maintenue et renforcée avec un -*d* épithétique et la création de cette forme, à ce qui paraît, est liée à la place que le pronom occupe en fin de phrase. Voire, ce phénomène apparaît dans les adverbes pronominaux, où il y a, d'une part *ku*, lequel en tant que mot interrogatif se place en tête de phrase, mais, d'autre part, *kund*, *ndokund*, *gjithkund*, *askund*, *kurrkund* etc., qui, en tant qu'adverbes de lieu, ayant un sens non défini, se placent en fin de phrase.

Mais les formations les plus caractéristiques du sandhi se manifestent dans la classe des pronoms possessifs, où l'albanais a suivi une voie tout à fait particulière par rapport aux autres langues de la famille indo-européenne. Les possessifs de l'albanais, qui sont composés de deux éléments, ont une formation d'origine syntaxique, par l'adjonction d'un pronom démonstratif avec un pronom personnel. Ce dernier a servi de possessif avant la formation des formes nouvelles. Voire, des phénomènes du sandhi sont aussi les changements phonétiques survenus plus tard.

Nous pouvons citer à titre d'exemple la différence que présentent dans leurs formes les possessifs au singulier *im*, *yt*, se terminant par une consonne et les possessifs du pluriel *ynë*, *tanë*, *tonë*, *sonë* etc. se terminant par un -*ë*, un phénomène créé dans des conditions syntaxiques différentes: les formes du singulier devant les noms (cf. *im atë*), alors que les formes du pluriel après le nom (cf. *ati ynë*).

Un autre phénomène dû au sandhi dans le domaine des possessifs de l'albanais est l'emploi ou le non-emploi de l'article préposé, selon la place du pronom par rapport au nom qui exprime le possesseur. Si les articles, en tant qu'éléments réalisant la liaison entre le nom et le pronom, apparaissent quand le pronom se place après le nom (cf. *bijtë e mi*, *djemtë e tu*), le résultat n'est pas le même quand c'est le pronom qui occupe la première place dans ce syntagme.

Dans ce cas, le pronom apparaît sous sa forme ancienne, sans article, comme par ex. *mi motra*, *tu motra*, formes que Cimochowski a rencontré dans le parler de Dushmani⁹.

⁹ Voir Cimochowski Dushmani 99.

Dans la classe des numéraux, le numéral *njě* dans les textes anciens guègues apparaît avec la voyelle /ě/, tout comme en toské. Dans le dialecte du Sud ce son est phonétiquement régulier, vu qu'il dérive de la voyelle /a/ devant une consonne nasale (cf. *njě* ~ *njěri* comme *zě* ~ *zěri*), mais dans le dialecte du Nord la voyelle /a/ suivie de la consonne nasale aurait donné le son /ã/, tout comme il apparaît dans les zones de Malësia e Veriut dans la variante *njã* (khs. *njã* ~ *njani* comme *zã* ~ *zani*). La forme avec la voyelle /ě/, qu'on rencontre chez Buzuku¹⁰, représente la voyelle réduite, créée dans le sandhi à cause de la place atone qu'a ce pronom, lequel est utilisé aussi comme un article indéfini devant les noms. Voire, dans quelques parlers du guègue septentrional, où la forme *njě* est passée en *nji*, les changements dans les conditions du sandhi de ce numéral sont allées encore plus loin, lorsque le numéral *nji* se réduit en *i*, comme par ex. *edhe i nuse e paska xanë*; *e i muranë të bukur*; *qi m'ja vndojnë tu kryet* (FS II, I 51, 91). Cette forme réduite s'utilise seulement si elle accompagne un nom, c'est-à-dire comme article indéfini, où le numéral tombe en position inaccentuée, mais elle ne peut pas être utilisée comme un numéral cardinal. Ce rapport de différentes formes phonétiques entre le numéral et l'article est connu dans d'autres langues aussi, par ex. en anglais on a *one* "un" mais *an apple* "une pomme" *a pear* "une poire".

En ce qui concerne le système verbal, les formations dans les conditions du sandhi ont touché principalement les verbes auxiliaires des temps composés, lesquels dans une forme verbale analytique apparaissent en position inaccentuée, vu que l'accent logique tombe sur l'élément qui exprime le sens lexical du verbe. Dans le dialecte guègue, les verbes *kam* et *jam*, qui sont utilisés comme des verbes auxiliaires aussi, apparaissent sans le son -ě et sans une longueur compensatrice de la voyelle, comme par ex. *Si kan ba ashtu kan gjetë* (VK III 14); *rruga asht e largtë* (FS I, II [1966] 186). De telles formes contenant une voyelle brève sont dues à leur utilisation comme des verbes auxiliaires, où c'est le participe passé qui porte le sens lexical et qui prend l'accent de la forme verbale, alors que l'auxiliaire apparaît en position inaccentuée. Voire, ce changement causé par la place inaccentuée qu'occupe l'auxiliaire, a touché aussi la forme du participe passé de l'auxiliaire *kam*, où elle fait partie d'une forme verbale surcomposée, comme par ex. dans le parler de Dushmani *paskam*

¹⁰. Cf. chez Buzuku *E bani një bisk në kordësh* (LV/2b – Ioannes 2,15) "Et com fecisset quasi flagellum de funiculis".

pa(s) ra, paska pas dek, kenkam pa ken (Cimochowski Dushmani 116). Dans les formes de l'admiratif aussi *paske, paska* qui sont des formations reflétant clairement l'influence du sandhi, les auxiliaires ont perdu de longueur, à cause de leur position atone dans cette forme juxtaposée. Mais dans le verbe auxiliaire *jam* à la troisième personne du singulier, à la suite d'une réduction ultérieure, sont tombées non seulement les voyelles, mais aussi les consonnes, donnant lieu ainsi à une forme "allegro", laquelle est utilisée en dehors des liens de la forme composée aussi; et cette particularité, qui est caractéristique principalement à la langue parlée a touché les deux dialectes, comme par ex. en guègue *n'Kotorr â ardhë* (FS II, I 81), *Fishta Malcori â thye* (Mrizi 27); dans le dialecte du Sud, chez les arbëresh d'Italie *çë bën t'ë bënë* "cosa fai, ti sarà fatto"; *ai ë një njari i lik* "egli è un individuo cattivo" (Giordano Fj. 100). Un autre phénomène développé dans les conditions du sandhi concernant les verbes est leur utilisation au subjonctif sans la particule *-të* dans les cas où ils sont précédés d'un autre verbe avec lequel ils ont noué un lien étroit syntaxique. Tels sont les groupes verbaux comportant le verbe *dua* et *kam* qui ont formé les formes du futur; comme par ex. *U do martohem, ti do martohesh* (Lambertz KZ 52, 1-2 [1923] 54)¹¹, *ka anatisemi, ka venë* (La Piana SLA Varia 87), formes populaires chez les arbëresh d'Italie; de même la forme négative construite à l'aide de la particule *mos*, par ex. *mos rrëzohesh, mos biesh*. Voire, dans le groupe verbal avec le verbe *mund* le verbe même a fait disparaître les désinences, en se transformant en une forme réduite, tout comme s'est passé avec la particule *do* du futur. Ce phénomène a ouvert le chemin à un autre changement: le verbe modale a gagné la capacité d'être utilisé avec d'autres temps, par ex. *Çikë ma t'randë për gjallë nuk mund pava* (FS II, I 319), *Mund po e bâka aj sod pleqni* (Fishta Lahuta 87). Toujours à cause de ce lien dans un groupe verbal constant, ce verbe a subi d'autres changements: à la forme négative construite avec la particule *s'* il a perdu la consonne en position initiale, comme par ex. dans la Lettre de Gashi *e pa ato s'unu rijnë; s'una po ta lëshonjam* (ZfBalk. V, 1 [1967] 28); alors que chez Buzuku la particule *të* s'est unie au verbe, la consonne l'ayant assimilé; par ex. *Si kÿ mundë die letërë tue mos pasunë xanë* (LVI b – Ioannes 7, 15) "Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?"; *e përse atë munda paditnjinë* (LIV/2b – Ioannes 8, 6) "ut possent accusare eum"¹².

¹¹ Voir à propos d'abord Pedersen AT 119.

¹² Voir aussi à ce propos Mansaku SF [1979] 146.

La classe des prépositions aussi a été touchée par des phénomènes du sandhi. Dans leur fonction de mots servants, elles occupent toujours une position atone dans la phrase. C'est là la raison pour laquelle par manque de l'accentuation, leurs voyelles sont réduites dans le son /ë/ tout comme dans le cas des voyelles dans des syllabes inaccentuées. C'est ce qui s'est produit dans le cas de la préposition *për* qui a eu un /e/ bref indoeuropéen, par rapport au latin *per* et au grec περί. L'absence de l'ouverture de ce son dans le diphtongue /je/ ~ /ie/ et sa réduction dans la voyelle /ë/ est due à la position inaccentuée de la préposition dans le sandhi. On pourrait dire cela à propos des autres prépositions aussi comme *në*, *mbë*, *ndër* etc. Ce phénomène pourrait expliquer aussi le rapport entre les prépositions en tant que mots inaccentués et les adverbes ou particules ayant la même source et étant des mots accentués. Les particules *gjer* du tosqe et *deri* du guègue conservent la voyelle accentuée toute entière, tandis que la préposition *ndër*, de la même source, a réduit la voyelle au milieu du mot dans le son /ë/, tout comme dans le cas des pronoms personnels de forme réduite. Chez les auteurs anciens il apparaît une autre variante de ce mot, *ndjerë*¹³, où la voyelle /e/ s'est diphtonguée en /je/ en se trouvant en position accentuée, alors que la préposition a échappé à ce processus grâce à sa position inaccentuée. Ce rapport de changements est à la base de deux autres mots, *mbi* et *më* ayant une origine commune. Dans le premier cas *mbi*, utilisé aussi comme un adverbe¹⁴, la voyelle et le groupe des consonnes sont gardés, alors que dans le deuxième cas *më*, qui est utilisé seulement comme une préposition, la voyelle est tombée et le groupe des consonnes est assimilé. Un autre exemple est la préposition *me*, qui se rapporte au *mjet*, *ndërmjet*, *mes* et à l'indoeuropéen *medhio*, au latin *medius* et au grec μέσσος¹⁵. Dans ce cas, les noms et les adverbes maintiennent leur formes intégrales, contrairement à la préposition qui a perdu la consonne finale.

En concluant la représentation de ces cas des phénomènes du sandhi en albanais, nous sommes d'avis que ce phénomène a exercé son influence non seulement sur la formation phonétique du commencement et de la fin du mot, mais aussi sur l'évolution morphologique de cette langue¹⁶.

¹³. Comparez chez Bogdani duhetë me i gjetunë të zanë fill **ndjerë** mb'atë krye (CP I 1,1).

¹⁴. Comparez pour cela chez Budi *disa veçë me të tjerë me mbushunë barktë mbi* (DC 223); voir aussi pour cela Çabej SF 4 [1966] 143; dans des parlers dialectales *dy langojt vllaznit po i lshojnë e sokolat përmbi u shkujnë* (Çetta Balada 197).

¹⁵. Voir à ce propos Jokl Arch. Rom. 1 [1940] 32, Huld BAE 91.

¹⁶. Voir Cimochowski LP II [1950] 227.

BIBLIOGRAPHIE

- Bogdani, Pjetër, *Cuneus Prophetarum*. Patavii, 1685 (CP).
- Brugmann, Karl – DELBRÜCK, Bertold, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Erster Band: Einleitung und Lautlehre. Zweite Bearbeitung. Strassburg, 1897 (Brugmann Gr. I2).
- Budi, Pjetër, *Dottrina Christiana*, Roma, 1618 (DC).
- Buzuku, Gjon, *Meshari* I, II. Tiranë, 1968 (Buzuku).
- Camaj, Martin, *Ein Brief in albanischer Sprache aus Gashi vom Jahre 1689*. ZfBalk. 1 [1967].
- Cimochowski, Wacław, *Le dialecte de Dushmani*. Poznań, 1951 (Dushmani); *Recherches sur l'histoire du sandhi dans la langue albanaise*. LP II [1950].
- Çabej, Eqrem, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe, I-XXVIII*. BUST SSS 4 [1960] - 4 [1963]; SF 1 [1964] - 3 [1968]; *Pjetër Budi dhe gjuha e tij*. SF 4 [1966]; *Hyrje në historinë e gjuhës shqipe I, II* (dispencë). Tiranë, 1976 (Hyrje).
- Çetta, Anton, *Balada dhe legjenda*, Prishtinë, 1974 (Balada).
- Demiraj, Shaban, *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*. Tiranë, 1986 (Gr.).
- Fishta, Gjergj, *Lahuta e Malcis*, Shkodër, 1937 (LM); *Folklor shqiptar I*, Proza popullore I-IV. Tiranë, 1966; *II Epika legjendare*, Vëllimi i parë. Tiranë, 1966 (FS).
- Giordano, Emanuele, *Fjalor i arbëreshëve t'Italisë*, Bari, 1963 (Fj.).
- Haarman, Harald, *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*, Hamburg, 1972 (Lat. Lehn.).
- Huld, Martin E., *Basic Albanian Etymologies*, California State University. Los Angeles, 1984 (BAE).
- Jokl, Norbert, *Zur Erforschung der albanischen Mundart von Borgo Erizzo in Dalmazien*, Arch. Rom. 1 [1940].
- La Piana, Marco, *Studi linguistici albanesi*. Varia. Palermo, 1949 (SLA Varia).
- Lambertz, Maximilian, *Italo-albanische Dialektstudien*. KZ 52/ 1-2 [1923].

Mansaku, Seit, *Ndërtimet me foljet modale mund dhe duhet te Gjon Buzuku*. SF 3 [1979].

Meyer, Gustav, *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*. Strassburg, 1891 (EW).

Mihăescu, Haralambie, *Les éléments latins de la langue albanaise*. RÉSEE 1-2, 3-4 [1966].

Miklosich, Franz, *Albanische Forschungen II*, Wien, 1870 (AF).

Pedersen, Holger, *Albanesische Texte mit Glossar*, Leipzig, 1895 (AT).

Topalli, Kolec, *Theksi në gjuhën shqipe*, Tiranë, 1995 (Theksi).

Visaret i Kombit III. Botimet e Komisionit të kretimeve të 25 vjetorit të vet-qeverimit 1912-1937. Tiranë, 1937 (VK).

Walde, Alois – Pokorny, Julius, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen, herausgegeben und bearbeitet von J. Pokorny*, Berlin - Leipzig; I 1930, II 1927, III 1932 (Walde-Pokorny).

Jorgo BULO

LE ROMANTISME ALBANAIS DANS LE CONTEXTE BALKANIQUE ET EUROPEEN

L'Albanie s'est trouvée dans le croisement des routes entre l'Orient et l'Occident, dans le croisement des cultures orientales et occidentales et dans le croisement des intérêts géopolitiques des empires de l'Orient et de l'Occident. Cette situation ne pouvait pas passer sans laisser de traces même dans l'histoire et la civilisation, dans la culture et la littérature albanaise.

Dans ses débuts, écrite dans la langue universelle de la culture européenne, le latin, elle était liée au courant de l'humanisme, comme le prouve aussi l'œuvre du premier historien albanaise Marin Barleti "Historia de vita et gestis Scanderbegi, Epirotarum Principis" (Rome, 1508-1510).

Plus tard, au cours du premier siècle de l'occupation ottomane, dans le climat de la Réformation Protestante, le prêtre Gjon Buzuku (1555) amena in "versacula lingua" la liturgie catholique, ouvrant le chemin de l'élaboration de l'albanais comme langue de la culture et initiant le nationalisme philologique, lequel est devenu un véritable mouvement au cours du XIX-ème siècle et un mythe de la littérature romantique. L'occupation ottomane a interrompu le processus naturel du développement social et culturel du pays; la pression de la religion et de la culture de l'occupant sur la sphère de la vie spirituelle s'est agrandie en la faisant entrer dans son propre orbite, mais sans réussir pour autant ni rompre complètement les liens génétiques avec l'Occident, ni opprimer la nature indigène de la créativité orale et réflexive et de la culture matérielle des Albanais, ni fermer les chemins de la circulation des cultures et des idées.

Au cours du XIX-ème siècle, l'époque de leur mouvement national, dans un tel contexte, les Albanais ont développé leur littérature nationale, qui était, tout comme les littératures des autres peuples des Balkans, une littérature romantique. Ainsi les Albanais reconnaissent la naissance de leur littérature à la Réforme et la naissance de la littérature nationale au romantisme, celui-ci

ayant éveillé la conscience nationale chez eux. Ce romantisme typique balkanique ressemble à un enfant tardif du romantisme occidental, avec des particularités autochtones et avec les influences y apportées par la voie de la formation de l'intelligentsia créatrice albanaise au cours du siècle et par les voies de la communication du monde albanais avec l'autre monde.

D'ailleurs la littérature romantique des Albanais était une littérature d'émigrés, une littérature de la diaspora, un phénomène que l'on remarque partiellement même chez les Polonais et les Bulgares. L'intelligentsia albanaise, déplacée dans des régions diverses de l'Europe et de l'Empire Ottoman et formée là, apportait dans la culture nationale des Albanais également les influences et les idées des écoles d'où provenaient ses protagonistes.

Cette intelligentsia, à travers une littérature ample en langue albanaise, s'est chargée de la transformation du nationalisme d'une idéologie de minorité en une idéologie de la communauté albanophone.

Une ancienne diaspora, placée au moyen âge en Italie du Sud, jusqu'à nos jours est demeurée conservatrice pour la sauvegarde de son identité ethnolinguistique, et la littérature qu'elle a créée au XIX^e-ième siècle a servi de fil, la liant à la tradition littéraire du vieux continent et à la culture de ses métropoles.

Elle représente "un phénomène typiquement interculturel, le résultat des contacts de la culture originelle balkanique (ayant les valeurs ethnolinguistiques de l'Albanais et du rite religieux byzantin) avec la culture italienne"¹.

Les colonies albanaises en Roumanie, en Bulgarie, à Constantinople et en Egypte ainsi que leur ancienne diaspora en Grèce, sont devenues les bases du mouvement culturel et politique de la Renaissance Nationale des Albanais au XIX^e-ième siècle.

Des militants de ces colonies ont participé aux révolutions nationales de ces pays-là et ont été formés dans leurs écoles. Tout comme le premier romantique albanais de la diaspora albanaise en Italie, Girolamo De Rada (1814-1903), avait participé à une insurrection antibourbonne, un autre poète

¹ A. Guzzeta, *I rapporti arberesho-shqipëtare a traverso i secoli in Il contributo degli albanesi d'Italia allo sviluppo della cultura e della civiltà albanese*, Palermo, 1989, p. 7.

romantique albanais, qui a publié en italien le recueil poétique *Rose e Spine* (1873) et en français le roman *Barda de Temal* 1890, Pashko Vasa, (1825-1892), avait fait des études à Venise et avait participé au combat de cette ville contre l'occupation autrichienne; Naum Veqilharxhi (1797-1846), lequel a été le premier à avoir formulé les revendications du programme du mouvement national et culturel des Albanais, avait participé à l'insurrection de 1821 des éthéristes en Roumanie. Le poète Naim Frashëri (1846-1900), fondateur de la littérature nationale des Albanais, avait fait ses études au lycée grec de Ioannina "Zosimea" où il a rencontré les idées de la révolution française, où il a connu la littérature illuministe et romantique française et la littérature classique grecque et romaine, en même temps que les littératures orientales, surtout la poésie persane, une langue dans laquelle il a publié son premier recueil poétique romantique intitulé "Tehajula" (1885) attiré par le caractère contemplatif de cette poésie-là, tout comme il a publié, à part en albanais, même en langue grecque et turque. La culture et la civilisation occidentale ont déterminé le substrat illuministe de l'œuvre de ce romantique des lettres albanaises, tandis que la civilisation orientale le substrat philosophico-mythique et le monde albanais le pilier de cette œuvre.

Formé dans le croisement de deux influences, le romantisme albanais est un phénomène unique à cause de l'esprit de libération nationale qu'il a glorifié, dans l'esprit du sentiment de la particularité albanaise et de l'unité albanaise. C'est sur cette base que, à cause des expériences esthétiques diverses, ont été esquissées deux ramifications importantes formées suivant les modèles oriental et occidental. Les différences entre elles ne sont pas qualitatives, mais culturelles, historiques et typologiques. Ces deux ramifications sont représentées par deux grands créateurs: Girolamo de Rada, de la diaspora albanaise en Italie, et Naim Frashëri de la souche autochtone albanaise. Le premier c'est le romantique albanais "développé sur le sol et sur la culture latine", le second "représente typiquement le développement spirituel albanais après la longue influence ottomane"².

Le romantisme albanais ne marque pas, comme dans les différentes littératures de l'Europe, une époque littéraire, mais il marque une aurore de la

² E. Çabej: *Elemente të gjuhësisë e të literaturës shqipe*, Tirana, 1936, p. 48.

littérature³. Il n'est pas né comme une nécessité de reniement d'une école ni d'un programme esthétique précédant mais comme une expression de la nécessité de redressement et de renaissance nationale à travers la poétisation du rêve romantique sur la liberté de la nation et sur la liberté de l'homme. Le syndrome du retard a été dépassé par la culture albanaise de la Renaissance par un développement accéléré, celui de l'absence d'une tradition des écoles littéraires pré- et postromantiques, par l'enchevêtrement à l'intérieur de l'école du romantisme national des éléments du classicisme, de l'antiquité gréco-romaine, du sentimentalisme et de l'illuminisme.

L'illuminisme a coexisté en une symbiose originale avec le romantisme des lettres albanaises du XIX-ème siècle, dans lequel il a été intégré comme une idéologie de la libération nationale à travers la propagation de la lumière du savoir et de l'instruction. L'idéologie illuminisme, déjà dépassée dans la pensée européenne dans les Balkans du XIX-ème siècle, était en vie à cause des conditions spécifiques du développement historique pour surpasser le retard culturel et la mentalité asiatique. C'est bien là la raison pour laquelle l'idéologie et la littérature du romantisme albanais ont pris de l'illuminisme français du XVIII-ème siècle justement l'idée du rôle du savoir et de la culture dans la vie de l'humanité et sont passées à côté de la critique amère contre les bases morales de l'ordre féodal, contre le pouvoir spirituel des institutions ecclésiastiques et le bigotisme, qui constituaient le noyau de la conception illuministe de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu et des autres.

L'idéologie illuministe avait créé le culte de la confiance en la nature humaine⁴, en le progrès moral de l'humanité, en la perfection et l'harmonie de l'esprit humain. Ces valeurs, que le romantisme européen avait remis en question, le romantisme albanais les a poétisées à partir des positions de l'optimisme historique traversant l'idéologie du mouvement national. C'est justement l'esprit illuministe de la confiance en les valeurs humaines et en la force du savoir pour la perfection morale de l'homme qui a exclu de la littérature albanaise du XIX-ème siècle le scepticisme et la désillusion tragique qui rongent

³ E. Çabej: *Shqiptarët midis Perëndimit dhe Lindjes*, Tirana, 1994, p. 78.

⁴ Simone Goyard Fabre, *La philosophie des lumières en France*, Paris, 1972, p.19-97.

l'esprit du héros du romantisme européen. Le Romantisme albanais a créé un autre type de héros, rempli d'optimisme; il a plasmé l'homme éthique et non pas l'individu tragique et a fait renaître le mythe des héros nationaux et des héros des rhapsodies nationales.

La prédominance de l'idée nationale sur l'idée humaine et sur le subjectivisme réflexif est une autre distinction typologique entre le romantisme et les différentes littératures européennes. C'est à quoi est lié aussi l'évocation du passé historique, en particulier de l'époque de la résistance antiottomane des Albanais dirigés par leur héros national Gjergj Kastrioti Scanderbeg (XV-ème siècle) en tant que l'époque de leur splendeur nationale.

Grandissant sur un terrain fragile de traditions littéraires précurseurs et sur le terrain des efforts pour l'affirmation de l'individualité nationale des Albanais, le romantisme dans leur littérature s'est appuyé fort sur la tradition du folklore autochtone. Il n'y ont manqué ni les publications folkloriques (*Raccolta di canti popolari e rapsodie di poemi albanese* de Z. Jubani en 1871 et *Bleta shqiptare* de Th. Mitko en 1878), ni l'intérêt à l'esprit de Herder pour le folklore en tant que miroir de l'âme de la nation, ni les efforts pour récupérer le souvenir historique par la création des poésies épiques nationales des Albanais, non plus les mystifications selon le modèle des "Chansons d'Ossian" de Macpherson (*De Rada, Rapsodie di un poema albanese*, 1866).

Dans cet aspect le romantisme albanais se présente comme un phénomène typiquement balkanique, un peu tardif, mais non pas isolé du processus du développement des littératures romantiques du continent.

Klara KODRA

LA POETICA DI GIUSEPPE SCHIRÒ

Giuseppe Schirò é l'ultimo grande poeta degli Albanesi d'Italia che scrive sulla problematica risorgimentale ed il primo della letteratura fra le due guerre.

Nella sua poesia trovano espressione l'idea della liberazione della patria d'origine e contemporaneamente problemi sociali ed esistenziali illuminati da un'ideologia piena di contrasti che va dal socialismo al fascismo, che serba fede alla tradizione illuministica e religiosa dandole un colorito maggiormente attuale, che accetta l'eredità romantica, ma la arricchisce di elementi di realismo, simbolismo, neoclassicismo.

Anch'esso appartiene ai poeti malcompresi dalla critica. Fu a volte, a volte, esaltato e vituperato; la scienza letteraria della dittatura lo rinnegò per aver egli abbracciato il fascismo. Più tardi vi furono studiosi che tentarono di giustificare questo errore tragico del Poeta (noi lo consideriamo tale, anche se cercheremo di darne le ragioni) come il Mandalà nella vasta e originale monografia che dedica a questo poeta, una monografia quasi integrale, la più completa che esista fino ad oggi della vita e l'attività del Poeta¹.

Lo Schirò, é una figura complessa sia come ideologo, che come poeta.

E' l'unico poeta che abbia realizzato il sogno degli Albanesi d'Italia di conoscere l'Albania reale e perciò nei suoi poemi troviamo un maggior spirito di attualità e un maggior realismo.

Lo Schirò, nascendo dopo due grandi soli della letteratura degli Albanesi d'Italia come il De Rada ed il Serembe, correva il rischio di divenire un loro satellite. Esso seppe evitarlo, non raggiunse forse la loro estrema originalità, ma ha tuttavia un'originalità propria e aggiunge altre pietre all'edificio della letteratura albanese.

La sua poetica conobbe un'evoluzione la quale fece sì che la sua opera si dividesse in due rami: la *poetica della fluidità* che caratterizza le opere giovanili in cui Schirò appartiene ad un romanticismo che sfiora il simbolismo. (Il frutto migliore di questa poetica é "Mili e Haidhia", un idillio tragico) e la

¹ . M. Mandalà, *La diaspora e il ritorno*, Palermo 1990.

poetica dell'eroismo che caratterizza i vasti poemi della maturità ed il poemetto lirico *Mino* che consideriamo il capolavoro di questa nuova maniera dello Schirò. Nel primo periodo lo Schirò tenta una poetica del fluido, dell'indeterminato, dell'indistinto nei sentimenti e nel paesaggio che fa da sfondo; una poetica che si contrappone alla concretezza estrema del De Rada ed alla chiarezza del Serembe. Nella nuova poetica della maturità lo Schirò ritorna alla poetica tradizionale risorgimentale dell'eroismo, rinnovandola: l'eroismo assume un colorito nuovo, non solo nazionalistico, ma anche etico e sociale. Nel poema *Nella terra straniera* (prima edizione) lo Schirò sembra comprendere per un momento la rivolta del popolo oppresso, descrivendo l'estrema miseria dei contadini di Piana ed il loro odio di classe verso gli sfruttatori ed è qui vicino al socialismo; in *Mino*, invece, lo Schirò esalta il sacrificio del suo proprio figlio, il bersagliere Giacomo, ucciso dai contadini di Piana, che secondo il Poeta difenderebbe la seconda patria, l'Italia, e gli ideali della libertà contro il pericolo di una dittatura comunista.

Pensiamo che il Poeta non sappia orientarsi fra l'amore che lo lega al popolo e lo rende capace di comprendere anche il suo desiderio di vendetta, generato dalle sue condizioni disperate di miseria e sfruttamento da parte delle classi elevate, e d'altra parte l'odio per una possibile dittatura comunista (odio democratico di un poeta verso ogni dittatura? Ma più tardi lo Schirò accetta la dittatura fascista!!).

Il Mandalà giustifica appunto il passaggio al fascismo dello Schirò col dolore della morte del figlio² ed il sentimento di vendetta verso i suoi uccisori.

Noi riteniamo che la questione sia più complessa. Lo Schirò, come altri intellettuali italiani, si lasciò abbagliare dall'apparente "spirito rivoluzionario" del fascismo che pretendeva conciliare le classi ed apportare tranquillità e benessere all'Italia come pure dal mito nazionalistico. D'altra parte lo Schirò, morto nel 1927, non poté conoscere tutta la negatività della dittatura fascista, né le sue mire di conquista sulla sua patria di origine. (Nella seconda edizione del poema *Nella terra straniera* gli si attribuisce, (a torto, crediamo) una lungimiranza per così dire, con cui il Poeta avrebbe preveduta ed accettata l'occupazione dell'Albania da parte dell'Italia fascista. Riteniamo che di ciò non esistano prove. L'adesione al fascismo dello Schirò, però, non

² . *Op.cit.*

gli ispirò che un'opera di mediocre valore, il libro di poesie *I canti del littore*. Il poema *Mino*, anche se ha degli accenti anticomunisti, non si può considerare come un'esaltazione del fascismo.

Nell'opera giovanile *Mili e Haidhia* Schirò sente fortemente l'influsso del De Rada nella trama, nella problematica, nel finale tragico.

Anche in questo poema come nel *Milosao* si esaltano la patria degli avi e la forza dell'amore.

Ma quest'ultima passione non incontra qui alcun ostacolo di pregiudizi patriarcali o di classe, è anzi favorito da genitori comprensivi ed è troncato solo dalla potenza della morte che giunge improvvisa a ghermire il giovane seguito dall'amata nella tomba.

L'idea dunque non è più l'errore tragico dei protagonisti, ma la relatività dell'amore, della felicità, della vita. Stranamente lo Schirò, cristiano, si avvicina al pessimismo esistenziale. (Influenza dei simbolisti? Della filosofia contemporanea?) Caratteristico è il dialogo fra Mili morente ed il prete che gli parla del paradiso. Il protagonista non sa rinunciare alle gioie terrene, le preferisce alla vita eterna.

Naturalmente, né il poeta, né il suo eroe, giungono alla negazione di Dio. Ma non s'intravede qui un dubbio sulla giustizia dell'Onnipotente che permette la morte dei giovani?

Con tinte cupe, tragiche, è dipinta la fine di Mili e più tardi quella di Haidhia. Qualche critico ha trovato il finale privo di significato. Noi pensiamo che lo abbia, ma non è più il significato che aveva nel *Milosao*, è un significato più profondo forse, ma maggiormente negativo perché induce a dubitare del valore della vita e della felicità.

Tutta l'atmosfera del poemetto è di idealizzazione dell'ambiente, delle usanze, dei personaggi. *Mili* è l'uomo albanese *ideale*, *Haidhe* la donna albanese *ideale*, i genitori dei due giovani sono genitori *ideali* che comprendono ed appoggiano i figli, le usanze sono idealizzate (è ammesso il matrimonio di *scelta*, in realtà rarissimo presso gli Albanesi d'Italia). *Mili e Haidhe* è in sé un piccolo capolavoro, fra romantico e sentimentale, con elementi di simbolismo. Fu apprezzato assai dallo studioso insigne, prof. Çabej.

I grandi poemi scaturiscono dal desiderio di realizzare l'epos che Schirò ha ereditato dai suoi predecessori. *Nella terra straniera* ed *Il ritorno* sono poemi di vasta concezione, ma soffrono di prolissità e frammentarietà. *Nella terra straniera* ha al centro le due Albanie, la terra madre e l'*Arbëria*, rinata in

Italia. La prima edizione riflette maggiormente la realtà contemporanea, la condizione reale degli Albanesi d'Italia, la loro miseria e le loro difficoltà politiche come minorità, la seconda edizione sintetizza alcuni secoli di storia albanese attraverso una struttura originale in cui lo spazio-tempo si adegua ai voli pindarici della fantasia del Poeta e non è rispettata la cronologia, si fondono capricciosamente storia e leggenda, personaggi storici, contemporanei e creati dalla fantasia del Poeta.

Nel poema *Il ritorno*, il Poeta immagina che il suo protagonista realizzi il desiderio ancestrale degli Albanesi d'Italia, il "ritorno" dopo alcuni secoli alla patria d'origine. Mili, il protagonista, dunque in Albania è contemporaneamente *figlio e straniero*.

Nel poema "Nella terra straniera" l'aspirazione alla libertà dell'Albania si fonde all'idea di un'epoca ideale di uguaglianza e fratellanza di tutti i popoli. Così Schirò che è il poeta della storia è anche il poeta del *presente* e dell'*avvenire*.

I due grandi poemi hanno molte bellezze, ma anche molta frammentarietà e ineguaglianze estetiche.

Lo Schirò, però, riusciva a condensare la poetica dell'eroismo nel poemetto lirico "Mino" che definiremmo *eroico-elegiaco*. E' un'elegia che diviene inno. Ha una struttura metrica assai varia che si adegua agli sviluppi e contraddizioni interne del contenuto, alle oscillazioni fra il dolore del padre, l'orgoglio del patriota, il desiderio di vendetta dell'uomo-albanese e siciliano-contemporaneamente e infine il generoso perdono del patriota e del cristiano. Il *Mino*, scritto in seconda persona, ha due protagonisti: il figlio del Poeta e lo stesso Poeta. Il figlio del Poeta, Mino, è concepito come purissimo eroe e schietto albanese che dà la vita per i propri ideali (in realtà Mino fu soggettivamente un eroe, oggettivamente una vittima tragica, perché vittime erano anche i suoi uccisori che focalizzarono su questo giovane inconsapevole la ribellione contro l'ingiustizia del governo; tutte e due le parti dunque, vittime di una realtà tragica, come ne fu vittima il Poeta, colpito al cuore da quella che considera terribile ingratitudine dei suoi compaesani che aveva esaltato nella sua poesia).

Mino dunque è concepito come un eroe, ma anche come un martire cristiano che perdona ai suoi uccisori; è dipinto con raccapriccianti particolari realistici che riguardano la sua fine, ma anche colla fierezza e la tenerezza del padre. Appaiono più tardi, come un gruppo scultoreo, la madre pietrificata dal

dolore, la nonna, due volte madre, che trova la forza di cristallizzare in un canto funebre i propri sentimenti per questo suo "due volte figlio": il dolore cocente, il desiderio di sostituirlo nella morte; e poi i fratellini innocenti, storditi da un dolore che oltrepassa le loro forze.

L'armonia fra contenuto e forma è qui completa e *Mino* è un capolavoro del lirismo dello Schirò.

Le tecniche del poemetto sono della poesia colta, l'influsso popolare è però presente anche in quest'opera, in quei frammenti che ricordano i canti funebri popolari o nei tratti che caratterizzano la figura di Mino.

Perché lo Schirò - che si staccò dalla tradizione in questo poemetto utilizzando tecniche e forme della poesia italiana - ha anch'esso come poeta forti radici nella tradizione popolare.

(E' l'unico che riesca con una sua mistificazione giovanile, la raccolta di poesie *Rapsodie albanesi* ad ingannare gli studiosi rappresentando la propria creazione come generata dal popolo).

Lo Schirò fuse diverse correnti letterarie nella sua poesia, ma evitò il rischio dell'eclettismo. Si può dire che scelse da queste correnti gli elementi che più si confacevano al suo talento ed al suo messaggio. Gli elementi di simbolismo si confacevano al messaggio esistenziale in "*Mili e Haidhie*", quelli del realismo alla problematica sociale della prima edizione di *Nella terra straniera*, gli elementi del neoclassicismo all'efflato eroico di *Mino*.

Lo Schirò è maggiormente epico e narrativo del De Rada.

Se quest'ultimo, secondo l'ideale romantico di fusione delle arti avvicinò la poesia alla pittura e più tardi il Dara alla scultura, lo Schirò avvicina la propria poesia alla musica: all'inizio colla fluidità dell'atmosfera, sempre colla musicalità spiccata dei versi (nel *Mino* lo Schirò usa ampiamente la rima, questo elemento musicale *par excellence*, ma anche i suoi ottonari non rimati sono maggiormente musicali di quelli del De Rada e del Dara.

La poetica dello Schirò è inoltre una poetica dell'analisi che si contrappone alla poetica della sintesi caratteristica per il De Rada.

I ritratti dei personaggi dello Schirò sono descritti minutamente, i loro sentimenti sono analizzati con grande finezza.

Lo Schirò sa penetrare anche negli abissi dell'incosciente, come lo può dimostrare quest'episodio: una delle sue creature artistiche, Vassiliki, personaggio storico, moglie di Ali Pascià, nel poema *Nella terra straniera*, coscientemente respinge l'amore del giovane Selim e giunge ad ucciderlo per

rimanere fedele al marito, ma dopo l'uccisione prevale in lei l'amore istintivamente soffocato che prorompe finalmente in una pioggia di baci disperati alla spoglia immota del giovane.

Lo Schirò dunque arricchisce notevolmente la problematica della letteratura degli Albanesi d'Italia e l'avvicina maggiormente alla letteratura moderna contemporanea europea.

Paradossalmente, nonostante lo spirito epico della sua poesia ed il desiderio di realizzare l'epos che durò quanto la sua vita, lo Schirò riuscì ad incarnare il suo sogno poetico eroico in un poema lirico, nel *Mino*, capolavoro della sua poesia e contemporaneamente della poesia albanese.

Andromaqi GJERGJI

LA CULTURE POPULAIRE ALBANAISE ET LE CHRISTIANISME

Deux mille ans de christianisme ont laissé sans doute des traces variées non seulement dans la sphère spirituelle mais aussi dans certains aspects du mode de vie. Il est clair que l'influence du christianisme comme idéologie a été plus évidente dans la vie des grands centres urbains que dans les zones rurales petites et reculées. En ce qui concerne le premier millénaire les données relatives à cette sphère sont fragmentaires, mais dans le deuxième elles augmentent petit à petit.

Dans cet exposé on va essayer de mettre en relief certaines protestations de l'influence de l'idéologie et de la culture chrétienne dans les directions suivantes: 1) l'espace rural et les constructions du culte par rapport à cet espace, 2) le logis paysan et les objets religieux à son intérieur, 3) les connaissances sur la religion chrétienne et les pratiques religieuses assimilées par les masses paysannes, y compris la répandue des noms de personnes d'origine chrétienne. On va donc essayer d'observer la pénétration de la civilisation chrétienne dans un aspect qui commence d'en bas, les connaissances assimilées par les fidèles des zones rurales aussi bien que dans l'aspect du mélange, de la fusion de ces connaissances avec la culture populaire traditionnelle.

1. *Premièrement*, nous nous permettons de dire qu'en Albanie, tout comme dans beaucoup d'autres pays, nous avons un nombre considérable de villages, 40 environ, portant le nom d'un saint chrétien, indépendamment du fait que le village est encore chrétien ou converti en musulman. Ces noms se trouvent partout en Albanie. En voilà des exemples du Nord au Sud: *Shirgj* à Obot, *Shëngjin* à Fand, *Shëngjergj* à Nikaj-Mërtur, *Shëllin* à Grykë-Mat, *Shënllesh* à Reç Dardhë de Dibra, *Shëngjin* à Lezhë, *Shënpal* à Mirditë, *Shëngjin*, *Shëmri*, *Shëngjergj* etc. dans la région de Tirana, *Shnavlash* à Durrës, *Shmil* à Çermenikë, *Shënepremte*, à Seman, *Shëngjergj* à Cakran de Mallakstra, *Shënkollas* à Bilisht, *Shënavasil* à Delvinë, *Shëëndre* à Çamëri etc. Le

phénomène est présent chez les noms des villages arbëresh aussi, en Italie du Sud, mais même plus loin, dans d'autres pays de l'Europe¹.

On constate aisément que les villages portants des noms de saints sont plus nombreux en Albanie Centrale: on les trouve aujourd'hui encore et il semble qu'au XV^e sc., ils ont été plus nombreux comme le témoignent les registres turcs du même siècle. Aujourd'hui cette zone a une population musulmane compacte et pourtant, les toponymes ci-dessus mentionnés demeurent encore vivants. Pourquoi? Peut-être parce que les noms de ces villages proviennent-ils de l'emprunt autrefois des noms chrétiens respectifs: nos linguistes bien connus Çabej et Demiraj placent la date de leur entrée dans notre langue avant le IV^e sc. Cela veut dire que les noms des villages respectifs sont restés à l'usage de nos ancêtres 10 à 11 siècles au moins, donc, ils ont eu pleinement le temps d'être fortement inculqués avant que l'occupation ottomane n'arrive. Ainsi, même quand leurs habitants ont été convertis en musulmans, leurs toponymes ont résisté et vivent encore aujourd'hui. Rappelons que cette zone géographiquement appartient à l'hinterland de Durrës, où saint Paul avait prêché le christianisme dès le premier siècle².

L'apôtre Paul, citoyen romain, et ses disciples ont prêché dans les contrées des Balkans au moins trois années avant de prendre l'ordre de retourner à Rome, laissant derrière des traces de leurs prédications et de leurs bénédictions³.

C'est de la même sphère culturelle que vient une autre série de noms de villages, comme *Abat*, *Bozhiq*, *Domën*, *Joronishtë*, *Kishaj*, *Klllogjën*, *Manastirec*, *Metoh*, *Munishtir* (Leskovik), *Panahor* (Mallakastër), *Papaj*, *Pashkashesh*, *Popçisht*, *Protopapë*, *Qelëz*, *Qishbardhë* etc. A part cela, il y a plus de 200 villages dont les noms tirent leur origine d'un nom de personne

¹ En Italie (en particulier au Sud), en France, en Espagne et au Portugal et à travers les colons dans beaucoup de pays de l'Amérique.

² L'évêque F. S. Noli, *Vështrim historik i kishës ortodokse shqiptare nga Shën Pavli te Skënderbeu*, Noli, Vepra 6, Tiranë, 1966, p. 537-538; Zef Mirdita, *Gjashtë shekujt e parë të krishterizimit në trevat iliro-shqiptare*, "Krishtërimi në shqiptarët", Shkodër 2000, p. 37; Dhori Qiriazi, *Krishtërimi në Shqipëri*, Tiranë 2000, p. 6, 8, 17.

³ Le voyageur anglais E. Spencer dit que "L'objet le plus remarquable à Përmet sont les ruines d'une église orthodoxe, construite au sommet d'un rocher et près d'une merveilleuse source d'eau très limpide. La tradition dit que *Saint Paul pêcha dans cette église et bénit cette eau*". Voir: *Travels in European Turkey*, London 1853, II^e vol., p. 169.

chrétienne, comme: *Damian, Gjnikas, Gjokaj, Gjonaj, Lazarat, Lekaj, Lekas, Marinë, Marian, Menkulas, Martanesh, Varvarë* etc.

Certains de ces noms sont mentionnés dans les sources médiévales, mais au sujet de beaucoup d'entre eux, il existe des données qui témoignent que ce sont des noms d'anciennes habitations.

A propos de beaucoup de villages portant aujourd'hui un nom de saint, il existe des témoignages qui montrent que ces villages ont reçu leur nom d'une église dédiée au saint respectif tels que *Shijak*, appelé ainsi par le nom que portait une église construite sur la colline de la ville dédiée à saint Jak. *Shirgji* aussi a reçu le nom de l'église de Shën Sergj de Bahu, citée dès le XII^e siècle⁴.

Même la microtoponymie à l'intérieur des villages témoigne de la présence de beaucoup de toponymes provenant de noms chrétiens, mais elle garde également des noms d'églises ruinées il y a très longtemps. En voilà des exemples tirés des cahiers de notes tenues durant une expédition le long de la Côte de Himara, en 1954: dans le village Dukat il y a un lieu qui s'appelle *Qaf e Qishës*, un autre *Qaf'e Shëngjergjit*, plus loin *Trapi i Shëndreut* et le lieu appelé *Shëndëlli*. Dans le village Dhërmi il y a un lieu au bord de la mer qui s'appelle *Shëndre* et un autre *Shënthodor*, mais il y a aussi un autre qui s'appelle *Kallogjeri*. Dans le village de Himarë les toponymes de ce genre sont très fréquents. Il y a un lieu qui s'appelle *Kondraqi i Shëmitrit* dans lequel se trouve les ruines d'une église: dans le lieu appelé *Skutara* il y a eu un monastère; viennent ensuite les lieux appelés *Shënthanas, Shënpremte, Shënpjetër, Shëngjergj, Shënavlash, Shënmill, Shënkoll, Shënjani, Shëndëlli* etc. Voilà des exemples dans les villages musulmans, Sasaj et Borsh: *Lëmi i Priftit, Qaf'e Shënthanasit, Kodër Shënkoll*, le lieu appelé *Propashiqe*, ensuite un lieu dans la montagne qui s'appelle *Shënkoll*, un lieu de terre cultivée appelé *Sheshi i Qishës* etc.

De ce qui vient d'être dit l'on se fait l'impression que l'Albanie a eu jadis un grand réseau d'églises et de monastères. Cependant les statistiques officielles disent qu'en 1927, en Albanie il y avait 991 églises (dont 147 catholiques) et 70 monastères (contre 1127 mosquées) et 637 clercs, dont seulement 9 métropolites et évêques. En ce qui concerne l'étendue territoriale, l'on remarque que le plus grand nombre d'églises se trouvait dans la préfecture

⁴ Voir les entrées *Shijak* et *Shirgji* dans "Fjalori Enciklopedik Shqiptar".

de Gjirokastra, 425+36 monastères, suivie par la préfecture de Korça avec 200 églises et par Shkodra et Berati ayant chacune 24 églises. De même, le plus grand nombre de prêtres (175) revenait à Gjirokastra, suivi de Shkodra et Korça au nombre presque égal de clercs (109 et 107). On doit souligner que Berati avait plus de prêtres que d'églises (98 contre 70); Lushnja et Fieri avaient autant de prêtres que d'églises, tandis que dans la préfecture de Gjirokastra c'était l'inverse, parce que contre 90 églises et monastères il n'y avait que 34 prêtres; pire était la situation dans la sous-préfecture de Libohova dont 153 églises et monastères n'avaient que 48 prêtres et de Përmet qui, dans 100 églises, avait 32 clercs. Dans la préfecture de Korça également il y avait beaucoup plus d'églises que de prêtres. Dans le district de Leskovik il y avait le plus grand nombre d'églises, 67, et seulement 22 prêtres, suivi de Korça avec 59 églises et monastères et 50 clercs; tandis que Kolonja n'avait que 14 prêtres pour 50 églises⁵.

La partie écrasante des villages orthodoxes n'avaient qu'une église et ils étaient rares les villages ayant 2 ou 3 églises. Mais il y avait aussi des villages ayant 4 ou plus d'églises comme Voskopoja qui comptait 24, Vithkuqi 14, Drenova, Mborja, Boboshtica, Gostivishti et Melesini 4 chacun. Mais ce n'étaient que des traces d'un épanouissement éteint. Toutefois, excepté les villes, dans les villages les offices religieux étaient d'habitude célébrés dans la même église; les autres églises n'étaient ouvertes que pour célébrer la messe lors du jour du saint respectif ou lors des fêtes importantes. Là où il y avait deux ou plus d'églises, l'une se trouvait près du cimetière du village, généralement, donc, quelque peu dans sa périphérie.

D'habitude elle était construite dans l'ancien quartier du village, sur un endroit dominant. Elle avait une cour entourée, à l'intérieur de laquelle se trouvait l'école également, si le village en avait une, parce qu'à cette époque le village avait plus d'églises et de mosquées que d'écoles. Dans la cour de l'église il y avait une certaine animation surtout le dimanche, quand l'église était plus fréquentée ou lors des jours de fêtes importantes, en particulier le jour des Pâques. L'église était fréquentée par des hommes et des femmes, et le plus par les vieillards. Les fidèles prenaient leur place selon une certaine hiérarchie. Dans les églises orthodoxes des villages il n'y avait pas de chœurs, alors que

⁵ Les données sont tirées de T. Selenica, *Shqipëria më 1923*.

dans les villes il y en avait. On faisait peu d'attention à ce que disait le prêtre. Les gens fréquentaient l'église plutôt dans le but de se rencontrer que d'écouter le prêtre. Des offices importants étaient célébrés lors des baptêmes ou lors des messes nuptiales. Lors des fêtes importantes, notamment le jour de Pâques, après la messe dans la cour de l'église, l'on chantait, l'on dansait et l'on s'amusait aux divers jeux. Lors de la fête d'un saint, après la messe à l'église, les hommes du village se rendaient ensemble chez les personnes portant le nom du saint afin de lui souhaiter le jour du nom. Les hommes retournés chez eux, c'était le tour des femmes.

La cour de l'église s'animait surtout lors des foires. On les organisait une fois par an, le jour du saint auquel l'église était dédiée et, à cette occasion, l'on menait une intense activité marchande, bien accueillie par les habitants du village et par ceux venus des autres villages. Cela rappelle l'*emporium* du moyen âge (d'où le nom du village *Mborje*, près de Korça), et, si l'on remonte plus dans le temps, cela fait penser même aux *forums* de l'époque romaine. A cette activité économique l'église attachait beaucoup d'importance, parce que, elle aussi, en tirait son profit.

Près des églises, où l'on organisait les foires, se groupait beaucoup de gens venus de divers villages pour échanger leurs produits, s'amuser à des jeux de fortune, se rencontrer entre amis et nouer de nouvelles amitiés également.

Toute église avait ses propriétés - offrandes de ses fidèles, toujours engagés à lui faire des dons "*dans le but de faire sauver leurs âmes*". A ce propos, dans le codex des églises du village de Rëmbec, Plaine de Korça, se présente dès le début une longue liste de leurs possessions, où il est dit textuellement qu'elles leur étaient données par les "*heureux vieux*" du village. Les villageois dotaient l'église toujours de quelque chose: d'huile, de cire, d'icônes et d'autres objets, de veilleuses, d'auréoles en argent pour les saints et d'objets précieux d'ailleurs (boucles d'oreilles, colliers) mais aussi de terrains de construction, de magasins et de terres cultivées⁶.

⁶ Il suffit de consulter le Codex de la Métropole de Korça dans *Materiale dokumentare për Shqipërinë Juglindore (shek. XVIII^e-début du XX^e siècle)*, préparé par Petraq Pepo, Tirana, 1981. Des informations intéressantes concernant les possessions des églises et des monastères et la manière dont elles augmentaient de temps en temps aux XVIII^e - XIX^e sc. se trouvent aussi dans une étude de Koço Bozhori, *Të dhënat mbi veprimtarinë e kishës ortodokse*, "Studime Historike", 1978, nr. 3, p. 207-228.

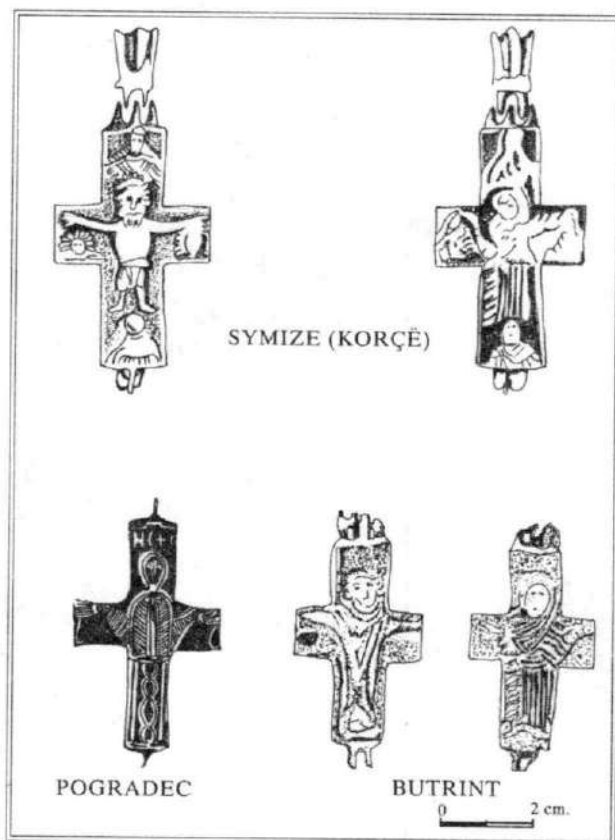


Fig. 1. *Pendentifs en forme de croix: Symizë - Korçë, X^e - XII^e, Pogradec VIII - IX sc., Butrint*

Dans les villages ayant 3 ou 4 églises, à part l'une construite à l'intérieur du village, les autres étaient établies aux alentours, sur des endroits élevés, toujours à l'intérieur des confins traditionnels du territoire du village, comme pour créer une ceinture imaginaire de défense tout autour de lui. De petites églises ou des chapelles étaient construites à l'entrée du village chrétien ou bien dans un nœud où se séparaient les voies de deux ou trois villages, comme pour faire comprendre au voyageur qu'il entrait dans un village chrétien. Dans les zones catholiques du pays, le voyageur rencontre à certains points du chemin

quelque grande croix en bois, plantée dans la terre, marquant d'habitude une place convenable pour faire un petit repos, surtout après une montée fatigante, laissant entendre à la fois, qu'on était proche d'un village chrétien.

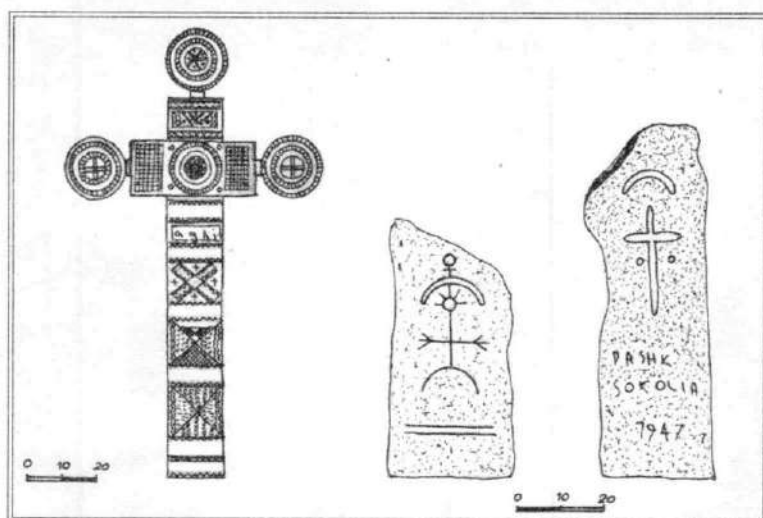


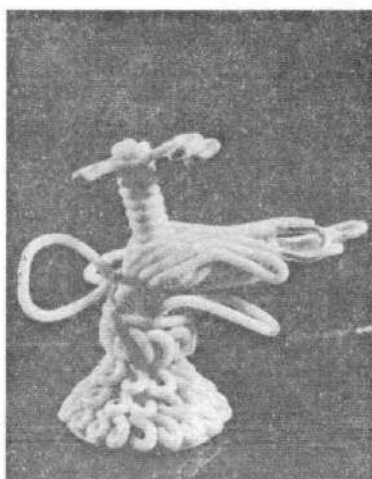
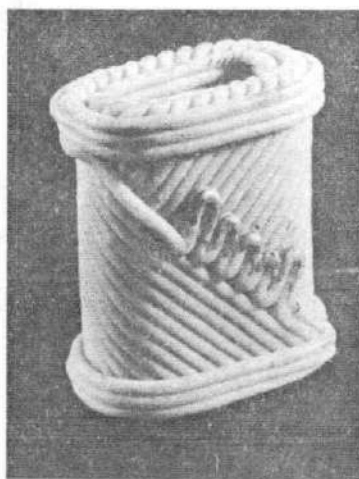
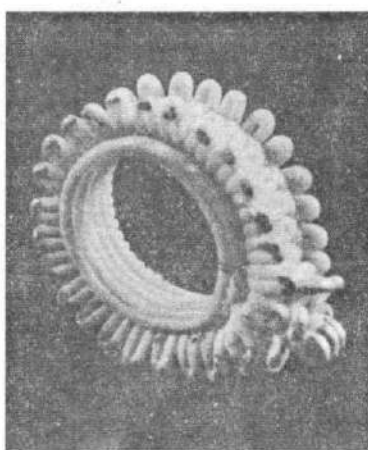
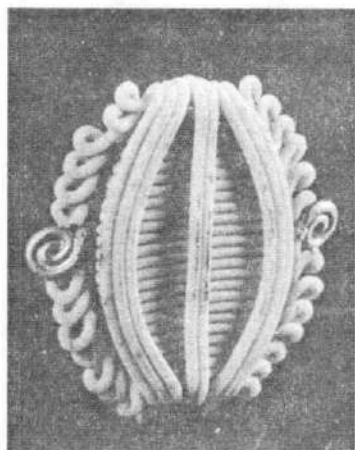
Fig. 2. *Croix en bois et deux pierres tombales dans le cimetière de Thethi (Shkodër) en 1953.*

En ce qui concerne les monastères, l'on constate que depuis des temps bien reculés, il y avait à leur intérieur des ateliers pour l'élévation du ver à soie, pour la broderie et pour l'argenterie religieuse.

Lors des jours particuliers, certains monastères devenaient lieu de pèlerinage pour les malades espérant y trouver leur guérison, comme c'était l'église de Shën Nou à Laç, district de Kruja.

D'autres monastères avaient créé des annexes spéciales pour les malades psychiques, comme le Monastère de Ardenicë ou celui de Shën Naum⁷ au bord du lac de Pogradeci.

⁷ Dans le monastère de Shën Naumi, il y avait à la moitié du XIX^e siècle 60 moines et un hôpital à 70-80 lits pour les malades psychiques. (Voir: Edmund Spencer, *Travels in European Turkey*, London 1853, II^e vol., p. 75-76.



Formes de bougies en cire, que les fidèles allumaient à l'église lors des jours de fête (lors des Pâques ou bien lors de la commémoration des morts)

Beaucoup d'églises étaient décorées à fresques et à icônes précieuses, réalisées par des peintres autochtones de talent, mais à leur décoration contribuaient également divers ouvrages de dames, réalisés en style populaire, offerts par les femmes paysannes. C'est un phénomène connu dans d'autres pays des Balkans également comme en Roumanie. A la longue, certaines décorations comme les tissus multicolores ont été remplacés par des dessins respectifs que l'on trouve même aujourd'hui dans certaines églises. De nombreux objets en argent, fabriqués avec maîtrise par les orfèvres autochtones, donnaient du prestige à chaque église qui les possédait. De même, la gravure artistique des parties en bois (surtout au XVII^e et XVIII^e siècles) comme les iconostases, les amphores, les trônes des despotes etc., où l'on remarquait beaucoup de symboles chrétiens, aidait à créer une atmosphère favorable. Mais la majorité des paysans ne possédait pas le bagage nécessaire pour comprendre qui étaient les saints représentés dans les fresques et dans les icônes.

2. – Venons maintenant à la maison ou à l'ensemble de l'habitation paysanne. Généralement, à son entrée principale, il n'y avait pas de signe évoquant l'appartenance religieuse de ses habitants. Mais, dès que l'on entrait, l'on remarquait dans un coin du salon, sur un dressoir triangulaire, une icône peinte sur bois, qui représentait le saint protecteur de la famille. Devant elle, il y avait une petite veilleuse qu'on allumait lors des jours de fêtes ou lorsque dans la maison il y avait une accouchée ou bien, quarante jours après la mort de quelque membre de la famille. Théoriquement, ce devait être un petit autel devant lequel on priait.

Concernant les citoyens catholiques à Shkodra, le consul français H. Hecquard, à la moitié du XIX^e siècle, raconte que lors d'une fête en mai "*chaque maison, si pauvre soit-elle, fait un autel ou une chapelle qu'elle embellit le mieux possible. Soir et matin le chef de la famille y récite une prière et les litanies de Sainte Marie en présence de membres de sa famille et de ses servants*"⁸. Chez les habitants de Shkodra au XX^e siècle l'on ne gardait qu'un souvenir vague de cette fête.

Au XX^e sc. le zèle religieux était beaucoup affaibli et les gens s'adressaient toujours moins à l'icône: seulement les vieux de la famille faisaient le signe de la croix avant de dormir.

⁸. H. Hecquard, *Histoire et description de la haute Albanie ou Gueguerie*, Paris 1859, p. 339.

Dans les familles chrétiennes les livres religieux faisaient défaut: très rares étaient les familles ayant quelque une des traductions de Kristoforidhi et de Fan Noli ensuite. C'était dû au fait, paraît-il, qu'au XIX^e sc., les gens savant lire et écrire parmi la population rurale étaient rares. Aux petits-enfants, durant le peu d'années d'éducation reçue à l'école, l'on n'apprenait que quelque prière telle que "notre Père" qu'ils oubliaient vite en ne la pratiquant pas dans la vie quotidienne. Parmi les villages orthodoxes beaucoup de recommandations et de règles religieuses s'affaiblissent de plus en plus aux XIX^e-XX^e siècles. Ainsi les fêtes religieuses annuelles sont réduites, en raison des besoins économiques défavorables à leur grand nombre. Des changements sont survenus même dans le domaine des règles de la nourriture propre à ces fêtes religieuses. Les périodes de jeûne, tout comme dans d'autres pays de l'Europe, sont restreintes; le nombre de ceux, qui vont régulièrement se faire communier, a diminué. On a presque oublié la cuisine rituelle comme les pains azymes, les pains de Pâques, les petits pains des Vendredis saints etc. Bien qu'il y ait affluence des boissons nouvelles lors des jours de fêtes religieuses, la place d'honneur revient encore au vin. Lors de la fête des morts l'on revient au rite de la distribution du blé bouilli, accompagné d'olives ou de fromage, les plus anciens aliments dans les pays méditerranéens.

Si l'on pose la question quel était le niveau des connaissances concernant la doctrine religieuse chez les fidèles, le tableau que l'on en obtient est tout autre. A ce propos, la plupart des fidèles ne savaient guère quels étaient les "*lieux saints*" où Christ était né et avait prêché, ni où ils se trouvaient. Ils savaient très peu de choses sur la vie et les exploits des saints et des martyrs; ils ne connaissaient ni les auteurs des quatre évangiles, ni les 10 recommandations. Ils avaient souvent entendu des expressions qu'ils ne savaient pas comment expliquer, comme: *ne te comporte pas comme Saint Thomas* ou "*comme... Saint Trifon*". Le Dieu occupait peu de place dans la vie quotidienne, dans les vœux.

3. Intéressants se présentent les noms de personne aussi (l'onomastique), employés par les chrétiens en Albanie, notamment le changement que ces noms ont subi dans l'aspect du contenu social.

Le répertoire de base des noms chrétiens a connu une large étendue, suivant plus ou moins les confins géographiques de la propagation du christianisme dans le monde. La place principale revient aux noms des saints et des martyrs, des pères des églises etc. Mais, en ce qui concerne l'aire

chrétienne, dont nous nous intéressons, il faut rappeler qu'en Europe Occidentale l'église a toléré le répertoire païen existant avant Christ, en particulier celui hellène et latin, mais elle ne l'a pas encouragé. Le même phénomène a caractérisé même le répertoire onomastique albanais, où sont conservés des noms d'origine préchrétienne. Après tant de siècles, on les trouve encore dans des îles et ils sont d'origine proprement autochtone, où la plupart sont des noms concrets et asémantiques: ce fait leur donne en quelque sorte un caractère archaïque, bien que conservés au sein des noms chrétiens. En voilà des exemples tirés des registres turcs des XV^e et XVI^e siècles: *Bac Gaci, Bac Doçi, Bac Lala, Bardh, Martin Bardhi, Gjon Bardhi, Bardh Buzuzja, Bardh Steqi, Nikolla Bardhoshi, Balë, Kol Bala, Bib Koka, Gjon Biba, Lika Bulku, Gjon Bujari, Gjin Bujari, Kok Doda, Vila Koka, Koka Vasa, Koka Doçi, Gac Koka, Dodë Lula, Dedë Ulku, Ulk Gjeci, Gjon Bora, Lekë Lulashi, Dranush Timarliu, Gjini le fils de Mirash, Dedë Gaci, Gac Koka* etc.

Beaucoup de noms de cette catégorie ont été utilisés pendant les siècles suivants. En voilà des exemples tirés du livre des morts dans la zone de Kir (Shkodër) pour les années 1820-1900: *Ujk Prela, Zoga*, la mère de Nik Palushi, *Lulash Pita, Zana*, la mère de Mëhill Ujka, *Drane Pllumja, Mal Gjika, Shkurte Sokol Suma, Bjeshkë Gjergjia, Pllum Voci, Martin Cubi*, ainsi que: *Bub, Lul, Pulë, Sose, Sutë, Sharr, Shytan, Tringë, Zoje*, etc. Et, dernièrement, voilà des noms collectés dans Lugina e Shalës (Shkodër) en 1953: *Lule, Dielle, File, Rosë, Pulë, Tringë, Bute, Kafe, Line, Syke, Bore, Sheqere, Shkurte, Drande, Peshk, Binak* etc.

Si l'on compare le répertoire des noms qu'on trouve dans les registres turcs des XV^e - XVI^e siècles à celui de la liste la plus ancienne des noms du Codex du métropole de Korça des années 1676-1707, l'on remarque une grande ressemblance. Dans les deux cas le répertoire est purement chrétien avec de rares interférences préchrétiennes.

Parmi les noms employés pendant le XVIII^e siècle, deux phénomènes attirent l'attention: *premièrement*, une série de variantes, d'abréviations et de transformations de ces noms chrétiens, qui se manifestent en général sous des traits locaux et dont la forme complète ou originale ne se saisit pas facilement. Pour beaucoup d'entre eux il vient en aide les explications données par le collecteur éminent du folklore oral albanais Thimi Mitko. Les noms qui ont eu plus de variantes et d'abréviations ont été, semble-t-il, les noms le plus fréquents du temps. En voilà des exemples: *Anastas* a donné *Nasto, Taso, Tase, Caci*,

Stas, Tasho; *Andrea*: Ndrio, Ndreçi, Ndreko, Ndiriçi; *Andon*: Ndoni, Doni, Done, Ndonkë, Noi, Nou, Nokë; *Emanuel*: Mani, Mano, Manush, Manto, Nelo; *Gjergj*: Gjikë, Gjokë, Jorgo, Jorgaq, Gaqo, Gaqi, Jorgji, Xhoxhi; *Joan*: Jani, Jano, Janul, Janko, Gjoni, Gjini, Nano, Naqo, Uan, Vani et Jançe (femelle); *Kostandin*: Kostan, Kostë, Kotë, Koçi, Konin, Koti, Dini, Ndini, Nini, Kondili; *Mihal*: Mihail, Mili, Milo, Miho, Mëhill, Hilë, Mikel, Kel; *Thoma*, Thomë, Tomo, Tomço, Çomo, Shomo, Mai; *Vasil*: Vaso, Vaskë, Cili, Cile, Silkë, Vasi etc.



Croix en pierre (1904) et une autre de 1907 dans le cimetière de Korça

Deuxièmement, pendant le XVIII^e siècle et d'ailleurs vers la fin du siècle passé, l'on remarque la propagation du titre religieux *haxhi* même chez les orthodoxes; ce titre était donné à tous ceux qui se rendaient sur des lieux saints pour faire des hommages, comme à Mekë et à Jeruzalem. Le titre *haxhi* était mis d'habitude devant le nom de personne qui le portait, p. ex., l'un des donateurs de l'église du Métropole de Korça en 1725 s'appelait Haxhi Koçi. Le mot *haxhi* s'ajoutait au nom de la génération descendante de celui qui avait fait le pèlerinage, d'où, le siècle suivant, il peut prendre deux directions: ou bien il tombe en désuétude, ou bien il se soude avec le nom et demeurer en usage même chez les descendants, comme il s'est passé à Berat et ailleurs. Il s'y trouve même aujourd'hui des familles portant le nom *Haxhimihali*, *Haxhistasa* etc. Nous voudrions ajouter que, bien que dans des cas rares, ce titre a été porté même par des femmes. Prof. Dh. Shuteriqi a remarqué un cas pareil à Elbasan, alors qu'à Korçë a vécu, vers la fin du XIX^e siècle, une autre femme appelée *Haxhica*. A cette époque-là un voyage au Proche Orient était



Moule en bois gravé en symboles chrétiens pour décorer la surface des pains rituels.

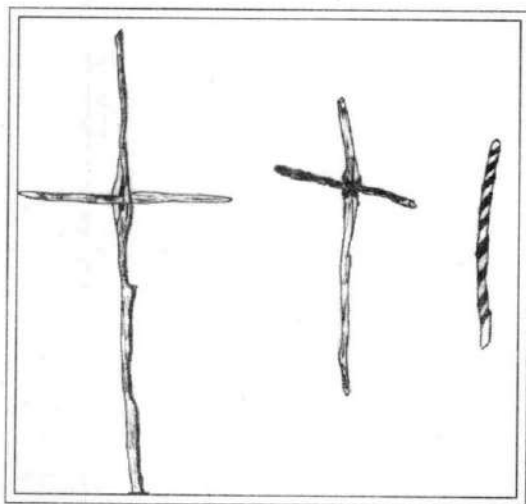
très coûteux et très pénible, ainsi les motifs sociaux de ce voyage, en particulier aux yeux des orthodoxes, ne sont-ils pas très clairs.

Pendant le XIX^e siècle, d'autres courants culturels commencent à laisser leurs traces dans le répertoire des noms de personnes en Albanie. Beaucoup de noms des siècles précédents tombent dans l'oubli ou se transforment; d'autres noms prennent place, surtout au dernier quart du XIX^e siècle, donc, pendant la Renaissance Nationale laquelle a déjà apporté un élargissement général de l'horizon culturel,

une augmentation des connaissances dans beaucoup de domaines. Les Albanais deviennent plus instruits. Il y a diffusion des journaux et des livres en albanais, surtout des manuels d'école; il y a augmentation du nombre des Albanais qui suivent les études secondaires et supérieures en dehors du pays et qui connaissent l'histoire et la littérature des autres peuples. Ainsi, en ce qui concerne le choix des noms, les désirs des parents se manifestent en deux sens. Certains préfèrent des noms plus sonores qui viennent de l'ancien panthéon grec avec ses dieux, ses héros et ses muses, ou des noms des philosophes, des orateurs, des dramaturges, des hommes d'Etat ou des plus fameux dirigeants de l'antiquité; d'autres font leur choix parmi les noms des multiples personnages des œuvres de la littérature antique. Nous en citons: Artemis, Afroviti, Athina, Merkur, Dionis, Demetra, Pandora, Persefoni, Kaliopi, Efterpi, Klio, Thalia, Urania, Irakliu, Menella, Odiseu, Akili, Hektori, Elena, Andromaka, Efigjeni, Penelopi, Antigoni, Elektra, Melpomeni, Meropi, Edip, Telemak, Orest etc. ou des noms



Motif de croix gravé sur une rondelle de fuseau (à filer)



Croix préparées par des baguettes en bois vert que l'on posait sur les champs, semés de blé, pour porter bonheur.

de personnalités, comme: Sokrat, Dhimosten, Demokrit, Aristotel, Ksenofon, Arkimed, Leonidha, Perikli, Tehmistokli, Epaminonda, Likurg, Platon, Pitagora, Sofokli, Ptoleme etc. On pourrait ajouter que certains de ces noms, tels que: Edip, Likurg, Omer, Hektor etc. ont été employés même par des musulmans.

D'autres parents, également instruits mais plus attachés à l'histoire et à la langue nationale cherchent pour leurs enfants des noms historiques, comme: Pirro, Aleksandër, Bardhyl, Skënder, Tanush, Donika etc., ou des noms albanais sémantiques, comme: Shegë (grenadier), Dafinë (laurier), Manushaqe (violet), Nerënxë (bigaradier), Lulushe (fleur), Hënë (lune), Guguçe (tourterelle) etc. Ce courant vient se consolider davantage après la Proclamation de l'Indépendance (1912) et l'on le remarque si bien chez les chrétiens que chez les musulmans (Agim, Agron, Besim, Besnik, Bujar, Fatos, Fatmir, Liri, Petrit, Dhurata, Teuta, Tomor etc.). Ces deux courants peuvent être considérés aussi comme des tendances au laïcisme dans le répertoire onomastique de cette période, qui s'ajoute au répertoire des noms orthodoxes traditionnels, ou aux noms en "saint", comme on dit parmi le peuple, donc empruntés aux noms des saints du christianisme.

Exemple d'harmonie religieuse, l'Albanie est un pays avec des villes habitées par des musulmans et des chrétiens et des villages pareillement mélangés, un pays où l'église, le mosquée, le tekké et le monastère ont vécu l'un à côté de l'autre.

Luan PËRZHITA

Gëzim HOXHA

RECHERCHES SUR LES FORTERESSES DE LA BASSE ANTIQUITÉ ET DU MOYEN ÂGE DANS LE BASSIN DE DRINI I BARDHË

La vallée de la rivière Drini i Bardhë comprend une grande région géographique – ethnographique, reconnue sous le nom de Rrafshi i Dukagjinit. Cette région est entourée par la région montagneuse de Podgori et les Bjeshkët e Nëmura, au nord, à l'ouest par la région montagneuse de Gjakova et de Hasi, au sud, par les montagnes de Sharri et à l'est par les montagnes de Drenica. La rivière de Drini i Bardhë et ses nombreux affluents ont modelé ici un paysage géographique favorable à vivre, ce qui a joué un rôle important dans l'histoire ancienne de cette contrée.



Carte de provinces de Dardanie au IV^e sc. après Christ.

Dès la période antique, lorsque les frontières étaient assez conventionnelles, la région de Kosovë, jusqu'à la jonction de Drini i Bardhë

avec Drini i Zi, constituait une entité ethno-culturelle à part¹, laquelle a toujours été peuplée par les dardans.²



Carte des fortifications

¹ Polyb, V, 97,1; LIV, XL, 57,6,8; XLI, 19,4; XLIV, 31, 5; Strab, VII, 316; PLIN, NH, 26(29); XXXIII, 3,12; Not. Dign.or. I, 124; III, 18.

² F.Papazoglu, *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba*, (Les tribus indigènes de l'intérieur balkanique à l'époque préromaine). Sarajevo 1969; D.Strejović, *Karagac and the problem of ethnogenesis of Dardaniens*, Balcanica IV, Beograd 1975, pp. 55.

De nombreuses opinions exprimées sur la question de l'étendue des dardans et de la Dardanie³, nous sommes tentés à admettre que, après l'occupation romaine, la région comprenait le double bassin des deux Drins, la zone de Hasi et de Tropoja, constituaient la plus importante partie du territoire de la Dardanie Occidentale. C'est justement la zone de la vallée de la rivière Drini i Bardhë qui est l'objet de nos recherches des dernières années, dont une partie est présentée dans cette communication.

La voie antique reconnue comme "*Via Lisus-Naisus*"⁴, tracée le long du fleuve Drin et de ces deux affluents, traversait la région septentrional de l'Albanie, en commençant par Lissus (Lezhë) et traversant tout le territoire de la province de Dardanie. Par sa position stratégique et commerçante importante elle a joué u rôle de première main dans le développement culturel et économique de la région en question. Cette aire géographique, riche en terres fertiles⁵ et en minerais⁶ recouvra une importance particulière après l'occupation romaine.

L'auteur contemporain de l'empereur Justinien, Procope de Césarée, pour la province de Dardanie note 69 châteaux, 8 nouveaux et 61 rénovés.⁷ Dans la conscience populaire des habitants des villages de Kosovë l'on garde partout présent les toponymes "gjytet", "gradishtë", "gradinë", "kala", "hisar" etc.⁸ Le milieu scientifique du pays a été conscient de cette richesse archéologique, mais l'on n'a pas eu la possibilité d'entreprendre du travail concret pour la documentation scientifique, la classification typologique ou chronologique de ces châteaux.

³ Z. Mirdita, *Mbi kufirin perëndimor të Dardanëve dhe Dardanisë antike*, Gjurmime Albanologjike, Ser. Historike, 20, 1990, p. 210.; "Kosova dikur dhe sot", Beograd 1973, p. 98; B. Jubani, *Tipare të kulturës ilire në trevën e Dardanisë*, "Iliria" 1985, 2. p. 211.

⁴ T. P. Miller, IR. col. 555- 559.

⁵ Malch, 18, 16

⁶ Cod. Theod. I, 32, 5

⁷ Proc. De Aed. IV, 4.

⁸ Ces appellations mélangées des langues albanaise, turque et slaves ont toujours le sens de «lieu d'habitation», «ville», «château».

Les voyageurs ou chercheurs, qui ont traversé ce territoire durant la période entre la seconde moitié du XIX^e informent sur beaucoup de données archéologiques, mais c'est dans des cas assez rares qu'ils ont fait attention à décrire ces châteaux.⁹

Les quelques expéditions sur le terrain du Musée de Kosovë, effectuées dans les années 1974-1977, et dans quelques articles publiés par la suite, l'on a fait des efforts pour donner quelques descriptions des murs de certaines "gradina"¹⁰, accompagnées parfois même d'une documentation illustrative modeste.¹¹ Ressentant le manque d'études dans ce domaine, l'on y a posé la nécessité de recherches ultérieures sur ces châteaux.¹²

C'est pourquoi, pendant le *survey* organisé en 2000-2002, par coopération de l'Institut Archéologique de Tirana et du Musée de Kosovë, dans la vallée de Drin i Bardhë, l'on a fait des efforts pour décrire la situation de nombre de ces châteaux.

⁹. Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, 1840 ; J. Hahn, *Reise durch die Gebiete des Drin und Vardar*, Wien, 1869 ; A. Evans, *Antiquarian Researches in Illyricum*, part III, *Archaeologia*, XLIX, Westminster 1885 ; A. Von Domaszewsky, *Die Grenze von Moesia superior und der illyrische Grenzort*, 1890 ; F. Kanitz, *Römische Studien in Serbien*, 1892 ; A. Permerstein – N. Vulië, *Antike Denkmäler in Serbien und Mazedonien*, J.O.A.I.VI – 1903 Bb. ; I. Jastrebov, *Stara Srbija i Albanija*, Belgrade, 1904 ; L'hongrois B. Arpad, est l'auteur qui, au cours de la Première Guerre Mondiale fit une expédition informative archéologique dans le Plateau de Dukagjin, respectivement à Has, à Pejë, à Deçan, à Gjakovë, à Istog et à Klinë. Il est le premier à avoir laissé des notes même sur les châteaux, tel que le château de Pejë. Cf. B. Arpad, *Regeszet kutatas Albaniaban*, Dolgozatok az Erdelyi Nemzeti Múzeum Erem-es Regizsgatárol (*Recherches archéologiques en Albanie*, Travaux de la Section Numismatique et Archéologique du Musée National de Transylvanie à Kolozsvár (Hongrie), Kolozsvár, 1918).

¹⁰. Cf. les rapports des expéditions du Musée de Kosovë, 1974-1977, conservés dans les Archives du Musée de Kosovë.

¹¹. E. Shukriu, *Recherches archéologiques le long du cours inférieur de Drin i Bardhë*, « Iliria », 7-8, 1977-1978, p.189-196 ; *ibid.*, *La fortification Hisar à Kastrec de Suharekë*, « Iliria » 19, (1989, 1) pp.77-83.

¹². E. Ēerškov, *Rimjani na Kosovo i Metohiji*, Beograd 1969, pp.28-34 ; R. Novaković, *O problemu proučavanja gradina na Kosovu*, (A propos de la question de l'étude des fortifications de Kosovë.) *Bulletin du Musée de Kosovë* XIII-XIV, 1984, pp.99-111 ; E. Shukriu, *La fortification Hisar...* p.79.

Demeurant toujours dans le cadre des résultats préliminaires offerts par un *survey*, un nouveau tableau, est en train de créer avec des données intéressantes concernant les éléments planimétriques, la typologie et la chronologie de ces fortifications. En résultat de ce travail sur le terrain l'on a complété avec ce type de documentation 14 fortifications, appartenant à la période antique tardive et 3 à la période de la basse antiquité.

1. Gegje

Sur le plateau supérieur de la colline, sur la gauche du canion la rivière Drini i Bardhë, se remarquent encore clairement les traces de la fortification en forme presque trapézoïdale avec des dimensions 150m x 90¹³. Une vue superficielle peut permettre de suivre seulement la tracé des murs, survenue à nos jours en forme de remparts. De même ici l'on peut remarquer aussi les traces de certaines tours dont on ne peut être tout à fait certain de la forme planimétrique.



Planimétrie de Gegje

Partant des traces remarquées sur la surface, les tours extrêmes de la fortification apparemment ont eu des formes courbées rondes ou en éventail d'un diamètre allant de 7 à 8 mètres. Tandis que les tours longeant les enclos ont eu apparemment des formes rectangulaires avec des dimensions 8 m x 6 m. Les tours n° 3 et n° 4, protégeant l'entrée, se présentent en forme planimétrique rectangulaire ou en forme de la lettre "U" et avec des dimensions un peu plus

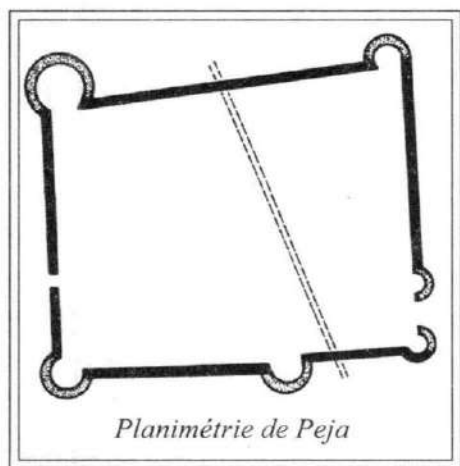
¹³. A un moment antérieur il est clair que ces murs ont été fouillés en masse, mais pour cela nous n'avons pas encore l'information nécessaire.

grandes: 12 m x 8 m. A l'intérieur de la surface fortifiée l'on a trouvé des fragments d'ustensiles en céramiques de la période romaine tardive.

Selon nombre de ressemblances, cette fortification en forme similaire à un *castrum* peut être construite à l'époque de la tétrarchie ou un peu plus tard, puisqu'elle présente une forme planimétrique plus ou moins régulière. Comme telle elle peut être comparée à d'autres fortifications de la même époque, reconnues déjà sur le territoire de Kosovë, comme à Ulpianë, à Pejë, à Rahovec etc.¹⁴

2. Pejë

Le chercheur hongrois Buday Arpad, qui a visité le Plateau de Dukagjin pendant la Première Guerre Mondiale, nous a laissé des notes assez intéressantes, un dessin planimétrique et quelques photos de valeur, concernant une fortification examinée en ce temps-là dans la ville de Peja. Ces notes ont aujourd'hui une importance particulière, puisque les constructions de seconde moitié du XX^e siècle ont fait disparaître totalement les traces de la fortification en question.¹⁵



Planimétrie de Peja

Les ruines de Peja de jadis, écrit Arpad le 17 juin 1917, "... se situent sur une surface bien encadrée en forme rectangulaire irrégulière, avec des tours rondes sur les coins, comme il en est démontré sur le dessin. Les ruines sont à proximité directe de la ville, sur son côté septentrional, entre la rue qui même vers Mitrovica et la rivière de Bistrica à son côté nord."¹⁶

¹⁴. Cf respectivement : B. Arpad, Op.cit. note 3 ; M.Paroviæ-Pecëikan, *Ulpiana antique à la lumière de l'état actuel des recherches*, "Starinar", 32 (1981) pp. 57-74.

¹⁵. La construction de l'usine des batteries et de tant d'autres constructions à proximité ont rayé de la surface les traces archéologiques.

¹⁶. B. Arpad, Op.cit. pp. 8-14. Cf aussi la planimétrie, fig. 2, p.9.

Bien soigneusement Arpad fait savoir que le mur était mieux préservé du côté nord. Il mesurait 3 m de haut, 1 m de large et 112 m de long. Tandis que l'autre distance sud-nord du mur renforçant atteignait 120 m. Donc la fortification en question avait une surface de quelque 1,3 hectares.

Partant des descriptions fiables, du dessin planimétrique donnée et du matériel archéologique trouvé à l'intérieur et à proximité de la fortification, nous sommes enclins à croire aussi l'avis de l'auteur sur le temps de la construction de cette fortification, comme un camp de la période romaine tardive.

3. Rahovec

A l'est de la ville de Rahovec se trouve une fortification reconnue par les autochtones sous le toponyme "Kalaja e Durmanit."¹⁷ Située sur deux collines respectivement hautes de 722 m et 702 m, la fortification jouit d'une position géostratégique très importante.

Elle a une large vue sur son aire géographique et des vues mutuelles avec d'autres châteaux tout autour.

Le château a une forme allongée, avec des dimensions approximatives de 200 m x 44 m, souvent étant adapté à la configuration du terrain. En général les murs du château sont bien préservés sur la surface, en particuliers sur les côtés sud et est, où la largeur en est de 1,40 m et la hauteur va jusqu'à 1,10 m. Les murs de l'enceinte sont faits en pierres à pans rectangulaires ou en dalles de pierre, tout en respectant les jointures rigoureusement



¹⁷. Dans le peu de littérature qui existe sur les fortifications de Kosovë, ainsi que dans la documentation scientifique déposée dans les Archives du Musée de Kosovë, le château de Rahovec n'est pas mentionné parmi les fortifications de cette région. Partant des ruines trouvées sur la surface ainsi que du bon état de leur conservation nous avons effectué ici pour la première fois un relèvement topographique du château et avons également préparé une documentation préliminaire modeste sur l'état de ce monument.

droites d'une largeur de 2,5 cm. Elles sont liées avec du mortier fait avec de la vieille chaux mélangée au sable fluvial.

L'aile méridionale du château, d'une largeur de quelque 200 m est fortifiée avec 5 tours, liées organiquement au mur de l'enceinte. Elles sont en formes planimétriques diverses, p. ex. en forme de la lettre U (les tours 1 et 5),¹⁸ en forme carrée (les tours 2 et 4) et en forme rectangulaire (la tour 3).¹⁹ Les autres côtés du château longeant les parties latérales des murs ont été confiés à la défense naturelle.

En jugeant de données telles que la forme planimétrique de la fortification, la technique de la construction des murs de l'enceinte, la forme planimétrique des tours, nous pensons que le château de Rahovec appartient à une fortification à caractère d'observateur militaire, construit près d'une artère routière liant les zones de montagnes avec la municipalité reconnue de Ulpianum. Quelques habitations de campagne, située au pied du château, sont témoignées par nombre d'objets archéologiques des III^e et IV^e siècles. La découverte ici de quelques inscriptions latines de même que de beaucoup d'éléments architectoniques parlent en faveur d'un urbanisme contemporain, qui régnait sur cette zone.

4. Radavc

Près de la source de Drini i Bardhë, les habitants autochtones reconnaissent un endroit ayant le toponyme "Kodra e Gjytetit."²⁰ La fortification est construite sur une colline ayant une position géo-stratégique importante

¹⁸. De telles tours sont reconnues dans les constructions de la période antique basse dans le bassin de Drini i Zi, telle la tour n°. 1 du *castrum* de Bushati (Kukës). Cf à propos : L. Përzhita, *Le château de Bushati*, Iliria 1986, 2, p.192, fig. 4

¹⁹. Des tours avec de telles dimensions et avec la même planimétrie ont été rencontrés dans les fortifications voisines de Gegjë, de Cermjan, de Radavci etc., datant des 3-e et 4-e siècles. Cf pour cela : Rapports des expéditions de reconnaissance à Kosovë pour les années 2000-2001, Archives de l'Institut Archéologique, Tirana.

²⁰. Ce château est visité pour la première fois par un groupe d'archéologues du Musée de Kosovë (1974), qui ont faite une description du monument, sans l'accompagnant de sa documentation scientifique respective. En même temps là on n'a pas donné quelque avis concernant la datation du château. Exspédition du Musée de Kosovë de 1974. Préservée dans les Archives du Musée de Kosovë.



dans le bassin du Plateau de Dukagjin. Elle est située sur une colline conique à base large, à 665 m au-dessus du niveau de la mer. Le château a plus ou moins la forme d'un trapèze, où les murs de l'enceinte poursuivent l'isoïpse de la colline.

Le relèvement topographique réalisé sur place a montré que le château de Radavc étendait sur une surface de 2,6 ha. Sur le plan de la construction il est conçu en deux parties liées organiquement l'une à l'autre. Les murs de l'enceinte sont renforcés par quatre tours situées

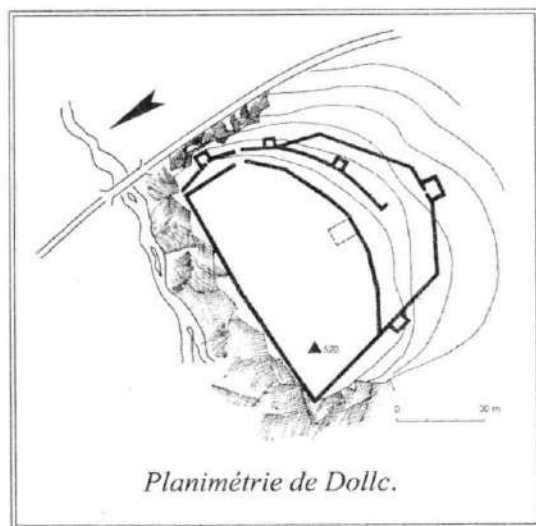
deux sur la partie ouest ayant des formes rectangulaires, une tour du côté est en forme carrée et la tour centrale en forme de cercle. La construction de la tour 4, du côté est du château, partant de la configuration du terrain, se situe sur le côté le plus doux de la colline et a servi, à ce qu'il paraît, à la fortification de l'entrée du château, par où l'on réalisait la communication avec les alentours.

Partant de la technique de la construction du cite, ainsi que du menu matériel archéologique, nous sommes d'avis que ce centre fait partie du groupe de fortifications datant de la fin du 3-e et début du 4-e siècles.

5. Dollc

Sur la gauche de la route automobilistique qui mène de Klinë à Prishtinë s'élève une colline rocheuse qui a bien été exploitée pour la fortification.²¹ Actuellement on a le témoignage de quelques phases de construction des murs de cette fortification:

²¹. La fortification à Dollc est décrite par l'expédition du Musée de Prishtinë de 1977, mais cela n'est pas accompagné de matériel illustratif. L'expédition du Musée de Kosovë de 1997. Préservée dans les Archives du Musée de Kosovë.



La première phase de construction est témoinnée surtout sur le côté ouest de la colline. Elle est constituée par des restes de murs, fouillées relativement tard ²² et les traces de deux tours dont on n'est pas certain de la forme. Les murs de cette phase sont construits avec une technique de construction connue, avec deux chemises latérales en pierres moyennes et avec l'emplissage construit en pierres plus petites, cailloutis et versement abondant de

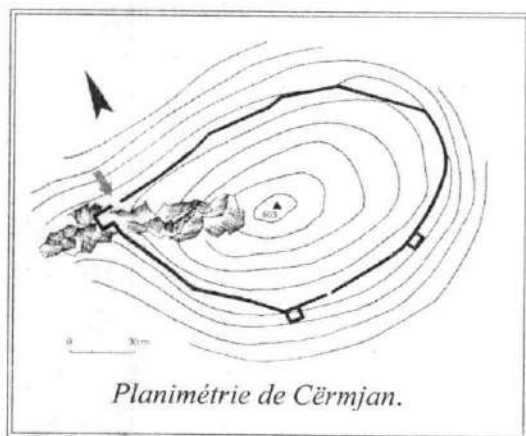
mortier. Dans le creux où l'on a sondé ce mur nous avons découvert quelques fragments de céramique, où il y en avait qui portaient la décoration typique à peigne datable de la période antique basse. Les deux autres phases de construction appartiennent respectivement à la période médiévale et au 17-e siècle.

6. Cërmjan

Au centre du Plateau de Dukagjin, sur le côté nord du village de Cërmjan, s'élève une colline en forme conique régulière, d'une hauteur de 603 m, sur laquelle se situe l'un des plus connus châteaux par la tradition orale du pays.

Les fortifications murales suivent l'isohypse la plus accidentée de la colline en enfermant une surface de quelque 1,3 ha, en forme presque ovale sur une longueur est-ouest.

²² Là on voit clairement le travail de restauration et quelques sondages près des murs, et que nous n'avons pas trouvés dans la littérature existante.



Sur les côtés est et sud de la fortification se font voir les traces de trois tours ruinées. Actuellement l'entrée de la fortification n'est pas préservée, mais selon toute vraisemblance elle a dû se situer à son extrémité nord-est. C'est justement à cet endroit qu'il existe la possibilité d'entrée puisque la pente de la colline est plus douce. Ici il y a eu la possibilité d'une liaison par un chemin, situé du côté

nord de la colline du château, dont le tracé vient de l'Ouest vers l'Est.

Alors que le sommet de la colline fortifiée est entièrement rocheux et sans traces de constructions anciennes, sur une terrasse plane, située dans la partie nord-est, à l'intérieur de l'enceinte murale, ont été remarqués des restes des murs des maisons d'une épaisseur de 0.60m à 0.70 m. Lors de notre examen dans le château l'on n'a découvert que quelques fragments atypiques de la céramique à usage domestique, que, grosso modo, peuvent être datés de l'époque antique basse et médiévale.

De tout ce qu'on a décrit plus haut notre idée est que l'on a affaire à un lieu d'habitation fortifié, qui prend ses racines dans la période antique basse et qui a poursuivi son existence même au moyen âge.

L'excellente position géographique et topographique, au milieu de la plaine du Plateau de Dukagjin permettait à ce château un champ de vue très large et des liens directs avec presque tous les autres châteaux de l'époque. Cette situation nous mène à penser que ce château a joué un rôle stratégique important dans le système de fortification antique tardif et médiéval de tout le Plateau de Dukagjin et en général du territoire de Kosovë.

7. Kusare

Sous ce toponyme est reconnue une colline se prolongeant du nord-est vers le sud-ouest, se situant entre les villages de Lipovec et de Kusare de la

commune de Gjakovë. Ce site est situé sur deux collines de petite surface et liées entre elles par un col.

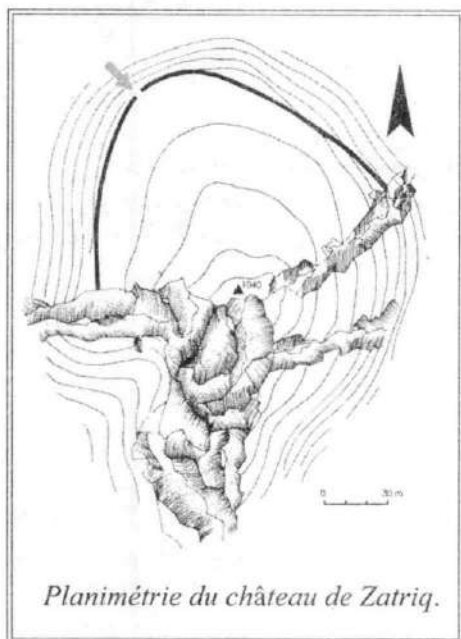
Les résultats des examens sur le terrain sont que le site était fortifié par des murs qui entourent l'isohypse du bas de la colline. Tandis que sur le point le plus haut l'on remarque les traces d'une enceinte en bague faite par des murs liés avec du mortier composé de beaucoup de chaux et du sable de la pierre ponce pris de la colline en face. Le matériel en céramique découvert là est représenté par des fragments de briques et de tuiles de la période romaine basse, par des fragments d'ustensiles de cave et de cuisine. Certains des fragments d'ustensiles de la cuisine et de la cave présentent sur leur surface le motif dit «de balai», un motif répandu dans nombre de sites contemporains antiques tardifs de l'Albanie septentrionale, datant entre les 4-e et 6-e siècles.²³

8. Zatriq

Les habitants du village de Zatriq connaissent deux collines, situées au nord-est du village, portant les noms de « Gradishtë e Madhe » et « Gradishtë e Vogël ». Gradishtë e Madhe garde encore de nos jours des traces de fortification. Cette fortification se situe au sommet de la colline haute de 1039 m. Le site fortifié est situé au nord-ouest du sommet rocheux de la colline, sur une terrasse en forme de triangle.

Les murs de l'enceinte en forme triangulaire poursuivent en général les isohypses du terrain. Dans certains cas ils complètent les espaces entre les roches naturels. Dans la partie plus douce du terrain, sur le côté nord-ouest de la fortification l'on remarque les traces d'une entrée à travers laquelle se réalisait la communication avec la partie inférieure du site. Les murs se font difficilement distinguer sur la surface et actuellement il est très difficile de déterminer leurs dimensions.

²³ B. Jubani, *Céramique décorée par des lignes parallèles*, Iliria, 1990, 1, pp. 201-227 ; L. Përzhita, *La forteresse de Pecë pendant les périodes de basse antiquité et moyen Âge*, Iliria, 1990, 1 pp. 201-207 ; G. Hoxha, *Aperçu historique-archéologique sur la ville de Shkodra de la période antique basse*, Thèse de Doctorat, Tiranë, 1996, pp. 113-118.



La fortification d'une surface de quelques 0,2 ha domine une seconde terrasse, tout aussi triangulaire, sur laquelle l'on remarque encore des traces de constructions *extra muros*.

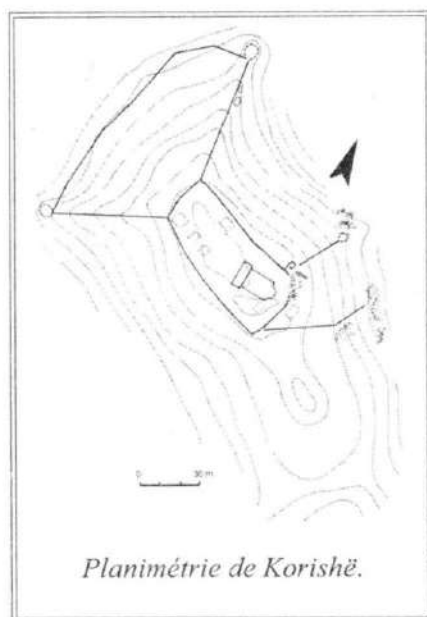
Sur toute la surface fortifiée, ainsi que sur les champs et les terrasses en dehors d'elle, connus sous l'appellation de « *arat e Gradishtës* », se trouvent beaucoup de fragments d'ustensiles en terre, témoignage d'un site à plusieurs stratifications allant de la préhistoire au moyen âge. Beaucoup de fragments d'amphores, de pithoi et de cruches ainsi que nombre de tuiles des types solenne et calyptère parlent de la présence fréquente d'habitation

durant la période antique basse. Apparemment c'est à cette époque qu'appartient aussi la fortification en question.

9. Korishë

Au sud-est du village de Korishë se dresse une colline atteignant 728 m, laquelle domine fort bien le milieu naturel qui s'étend à l'ouest et au sud-ouest.

Le plateau en forme presque ellipsoïdale de « *Kodra e kalasë* » mesure quelque 0,3 ha. Le long de l'isohypse le plus accidenté, qui limite clairement cet espace, se font voir les traces d'une fortification. Le mur externe du château est un mur à parois double d'une épaisseur allant de 1,4m à 1,8m. Il est construit avec de la pierre calcaire et minérale d'une grandeur moyenne, taillées soigneusement, en particulier de leur côté extérieure. Les pierres sont liées avec du mortier de chaux abondant, contenant une quantité considérable de gravier fin de rivière et beaucoup de cailloux concassés de pierres minérales du pays.



Sur le côté nord-est de la fortification l'on voit les traces d'une tour en forme rectangulaire, laquelle apparemment a protégé l'entrée unique découverte jusqu'à présent.²⁴ Même la logique topographique de la colline permet l'entrée à cet endroit puisque près des roches naturelles et du mur extérieur près d'elles, même de nos jours l'on remarque le tracé d'un chemin lequel, normalement montait jusqu'à l'intérieur de la fortification.

Une caractéristique particulière de cette fortification sont quatre murs d'une longueur de 25 m à 40 m, lesquels apparaissent respectivement des côtés sud-ouest, nord-ouest, nord-est et sud-

est de la fortification, se prolongeant sur les pentes de la colline conique et en se terminant par une tour, qui peut être une tour circulaire, ou un amas rocheux inaccessible comme c'est le cas du mur prolongateur du nord-est.

Sur les murs prolongateurs du côté nord-ouest et sud-ouest l'on remarque clairement que leurs tours terminales sont unies par un autre mur en forme courbée lequel, sur la pente en terrasse de la colline, forme un quartier au dehors de l'enceinte murale. Cette idée est renforcée également par certaines traces de constructions en murs de pierres ainsi que nombre de restes de la céramique de constructions et de domicile découverts lors de la construction d'une route avoisinante.

Lors de l'examen du terrain à l'intérieur de la fortification l'on a découvert beaucoup de fragments d'ustensiles à usage domestique, typologiquement de la période romaine basse et du moyen âge.

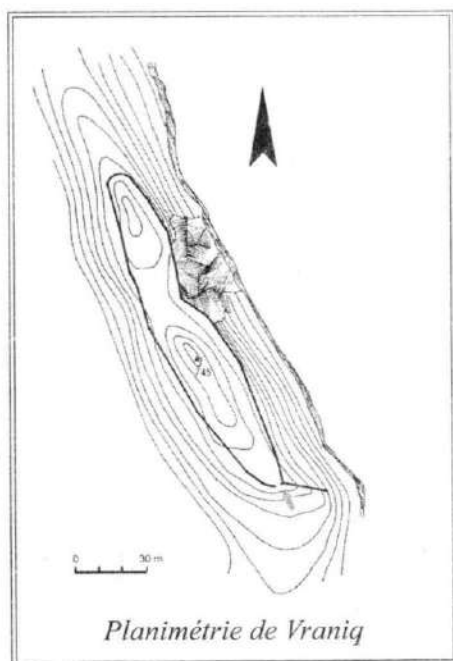
²⁴ Quelques autres amas se font apercevoir par-ci par-là sur les vestiges de l'enceinte et créent l'impression des tours de fortifications, mais sans des travaux de nettoyage il est difficile de juger de leur forme planimétrique.

Aussi bien sur la surface fortifiée à l'intérieur du château que sur certaines parties des pentes fortifiées de la colline, l'on remarque des traces de maisons construites en murs de pierre.

De ces constructions à l'intérieur de la fortification de «Kodra e kalasë» il est rendu possible de tracer complètement les contours de la planimétrie d'une basilique paléochrétienne.

10. Vraniq

Entre les villages de Vraniq et de Maçitevë s'élève une colline reconnue par les habitants du pays sous le nom de « *gradinë* ».



La colline d'une hauteur de 745 m est très en pente sur presque tous ses côtés, offrant ainsi des conditions favorables à la défense. La surface du sommet de la colline où est située la fortification, a une forme prolongée du nord-ouest vers le sud-est avec des dimensions de 143m x 25m. Sur l'isohypse la plus accidentée, on remarque les ruines de l'enceinte. Par endroit l'on remarque que le mur a été construit en pierres calcaires en forme de dalles, extraites des formations rocheuses du pays. Du côté est l'on remarque que les murs sont combinés avec les rochers en pente comme une défense naturelle toute faite.

Du côté sud-est de la fortification l'on remarque les vestiges d'un mur qui se prolonge de la surface fortifiée vers le versant en pente de la colline, se terminant par un amas de pierres large qui donne l'impression d'une tour. Sur ce mur on remarque clairement l'utilisation du mortier de chaux comme élément liant. Au niveau du nœud d'union du mur prolongé avec le mur de l'enceinte il a dû y avoir une

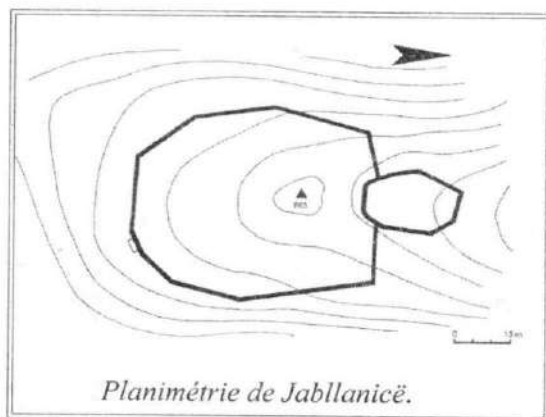
petite entrée en forme de poterne. Encore de nos jours, à cet endroit, est tracé un chemin piétonnier en forme de zigzag donnant accès vers la porte cochère. Apparemment le mur prolongateur et la tour à son extrémité ont protégé très bien cette poterne.

Du côté nord-est de la fortification apparaît une rupture du mur de l'enceinte, ce qui laisse penser à une entrée principale de la fortification puisque même la topographie du terrain permet cela. Quelques traces claires de murs ruinés se font voir par-ci par-là à l'intérieur de la surface fortifiée, ce qui témoigne que cette surface était peuplée.

A proximité de l'entrée, près des ruines du mur de fortification l'on a découvert quelques fragments d'ustensiles en céramique typologiquement de la période romaine basse, semblables à des fragments découverts dans les champs en face, dans les villages de Savrovë et de Sopi. Sur le versant nord-ouest de la colline l'on a constaté aussi des traces de tombes construites en dalles de pierre calcaire, semblables de par leur forme avec les tombes du haut moyen âge de «*La culture de Koman*».

11. Jabllanicë

Au nord du village, à une distance de 3 à 4 km, en prolongation des versants est des montagnes de Rusoli, se dresse un sommet de montagne en forme conique d'une hauteur de 885 m. Sur le comble coupé du sommet de la montagne se situe un plateau en forme ovale, sur lequel a été construit un site fortifié.



Au sommet de «*Kodra e Gjytetit*» se trouve une surface relativement plane en forme ovale légèrement en pente du nord vers le sud. Sur l'isohypse le plus accidenté de cette ovale est construit l'enceinte du cite. Cette ligne de l'enceinte se poursuit dans tous les côtés de la surface entourée, mais elle est préservée sur

une hauteur plus importante du côté nord, où elle atteint une hauteur maximale de 4,5m à 5m et une épaisseur de quelque 2m.

La superficie ovale du château est divisée en deux parties principales. Du côté nord, sur la plus grande hauteur et l'endroit le plus dominant du château, on a construit une sorte de tour principale en forme ovale et une superficie de quelque 120 m², qui s'intègre très bien dans l'ensemble de la fortification du château, en se liant organiquement à elle.

L'autre partie du château, d'une superficie de quelque 1100 m² est peu en pente du côté sud et présente l'endroit le plus propice à l'habitation.

Le long de l'amas de pierres restant de l'enceinte l'on remarque par-ci par-là des sorties vers l'extérieur des amas de pierres détruits, qui souvent laissent à penser sur une présence des tours de fortification.

Etant guidés de la logique de la fortification l'on pense que l'endroit le plus adéquat pour l'entrée se trouve du côté ouest, là où fini aussi le chemin serpentant le plus plausible pour mener au sommet de « Kodra e Gjytetit ».

Par la technique et l'emplacement des murs adaptés au terrain, l'on jugerait cette fortification comme étant du haut moyen âge, et avec une forte possibilité du 6-e siècle.

12. Ujëmirë

Au nord-est du village de Ujëmirë se trouve une colline portant le toponyme de « Kodra e Kishës ». Au sommet de cette colline se trouve une surface plane mesurant 50m x 30m, à son extrémité méridionale se trouvent les murs d'une église restaurée du moyen âge.²⁵ Sur le plus haut niveau de la colline, à l'est de l'église, on peut remarquer même aujourd'hui les murs d'une tour principale mesurant 23m x 16m. De cette tour à position dominante prennent racine d'autres murs aussi qui s'étendent sur le côté ouest de la colline et qui forment trois rangées de murs de fortification.

²⁵ M. Ivanović, *Crkva Preobraženja u Budišavcima*, "Starine Kosova i Metohije" I, Prishtinë, 1961, p. 204; P. Rajkić, *Seoske crkve u dolini Belog Drima*, "Starine Kosova i Metohije" I, Prishtinë, 1961, p. 171; P. Rajkić, *Seoske crkve XVI i XVII veka na Kosovu*, Glasnik Muzeja Kosova, XIII – XIV, Priština, 1984, p. 131; B. Todić, *Crkva Sv. Petera kod Ujëmire*, "Starine Kosova" IX, 1989-1990, Prishtinë, 1990, pp. 5-34.



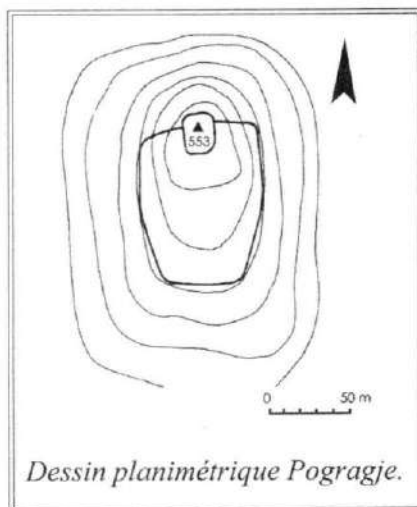
Église du moyen âge à Ujëmirë.

Sur le versant ouest, où se situe le site organisé en niveaux différents de terrasses, l'on distingue par-ci par-là des traces de maisons en murs de pierres. Quelques fragments de la céramique domestique, découverts à l'intérieur de la surface fortifiée et sur le versant de la colline en face font penser à ce que la fortification peut avoir pris racine dès le 6-e siècle. Quoiqu'il en soit cela peut être mis au clair par des travaux ultérieurs sur cet endroit.

13. Pogragje

A l'est de la ville actuelle de Klinë, au village de Proragje, se trouve une colline d'une hauteur de 553 m et qui est connue par les habitants du pays sous le nom de « Kulla e Jerinës ».²⁶

Au sommet de la colline se font remarquer les vestiges d'une tour en forme rectangulaire avec des dimensions de 13 m x 16,6 m. Là on peut remarquer que pour la construction ont été utilisées des pierres de taille moyenne liées avec du mortier de chaux en abondance. Par un aperçu du terrain tout autour et notamment du côté méridional de la tour l'on a remarqué des traces d'autres murs



Dessin planimétrique Pogragje.

²⁶. Concernant la codification en question il existe une brève description de l'Expédition du Musée de Kosovë de 1977 qui ne se trouve pas joint au matériel illustratif. Elle est conservée aux Archives du Musée de Kosovë.

ce qui nous donne l'impression d'avoir affaire à un site fortifié mesurant approximativement 80 x 120 m.²⁷

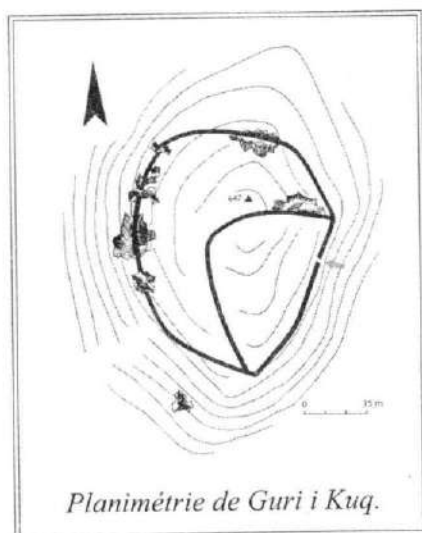
Le site fortifié est organisé en deux parties principales : la partie supérieure constituée par la tour principale et la partie habitée située sur le versant méridional de la colline. La partie habitée est organisée en formes de terrasses, séparées l'une de l'autre par des murs séparateurs internes. Souvent sur ces terrasses l'on remarque les traces de nombre d'habitations avec une planimétrie carrée, construites avec des murs de pierres.

Dans l'espace de ces terrasses ont été découvert également beaucoup de morceaux de tuiles d'une épaisseur de 3 cm et des morceaux de briques d'une épaisseur de 4,5 cm à 5 cm. Quelques fragments atypiques de la céramique de cuisine sont encore peu nombreux pour pouvoir témoigner sur la datation du cite fortifié.

14. Guri i Kuq

Au nord-est de l'actuel village de Guri i Kuq, sur la colline connue sous le nom de «*Gradina*» se trouvent les traces évidentes d'une fortification en forme ovale avec des dimensions de 50 m x 65 m. Elle est composée de deux cercles de fortifications constituant respectivement la partie du château et sa citadelle.

La citadelle est constituée par des murs en forme ovale avec des dimensions d'environ 35 m x 25 m. Du côté ouest elle est entourée de rochers, qui ont été renforcé par-ci par-là avec des murs liés à sec. Du côté nord, la chaîne rocheuse est suivie



²⁷. La présentation d'une planimétrie exacte de ces murs exige un travail immense pour le nettoyage de la végétation dense sur le côté méridional de la colline où se situe le site fortifié. C'est pourquoi on s'est contenté de l'élaboration d'un dessin planimétrique seulement pour donner une idée générale de ce château.

immédiatement par un mur préservé jusqu'à nos jours en forme d'un talus large de 2 m à 3 m. Sur la partie orientale de la citadelle, où le terrain est plus doux, l'on a constaté les traces d'une entrée simple, conçue seulement avec une interruption du mur de l'enceinte. Tout autour de la fortification citadelle, au sommet de la colline, à une distance de 30 m à 40 m de l'extérieur, aux côtés septentrional, occidental et méridional, se trouve l'enceinte murale du château.

La très faible technique de la construction ainsi que son adoption au terrain, en se conformant au relief naturel rocheux, font penser à une construction en cas d'urgence et d'attaques. Le contrôle dans la fortification n'a pas révélé d'objets pouvant aider directement à dater, excepté une tuile au rebord profilé en forme de bec d'oiseau. Cette technique délaissée de la construction de l'enceinte et les découvertes de la période antique basse, constatées sur les terres de ce village font penser à une fortification construite à la hâte, au temps des invasions barbares ou slaves.

15. Kramovik

A l'endroit reconnu sous le nom de « *Kodra e Kullës* », au bord de la rivière de Drini i Bardhë, s'élève une colline rocheuse, laquelle contrôle assez bien la vallée de Drini et les passages naturels sur ses deux bords. La colline, constituée de formations rocheuses métamorphiques, a de la vue sur les châteaux identifiés à Cërmijan, à Guri i Kuq (Petroviq) et à Zatriq. Au sommet de la colline se situe une surface plane de quelque 60m x 30m. Tandis que sur le côté Est de ce plateau il a été constaté un fragment de mur pas très certain.

La situation de la colline, contrôlant la Drini et les passages naturels à proximité, donne l'impression d'une tour qui a protégé ces passages. Ceci ressemble assez à la fonction qu'a jouée « *Kulla e Stanicës* » au village de Volujak. Par-ci par-là sur la surface plane de *Kodra e Kullës* ont été trouvés des fragments atypiques de certaines tuiles ne donnant pas la possibilité de les dater. C'est seulement si l'on tient compte du fait que le site romain tardif à « *Ndërbreg* » de Kramoviku se trouve seulement à une distance de quelques centaines de mètres de là, l'on peut supposer que cette tour a pu servir depuis ce temps-là. Les paysans gardent le souvenir que « *Kodra e Kullës* » a été « *Stanica e Bugarit* ».

De même face à « *Kodra e Kullës* », du côté Est, se trouve une autre colline avec une tour de fortification dont on remarque encore de nos jours les

fondements. Ces fondements contournent un trou à peu près circulaire. Les vestiges des fondements des murs ne donnent pas la possibilité de quelque datation possible. De même l'on n'a pas pu trouver des restes de céramique ni autre matériel archéologique. Par les indigènes l'on apprend que cette colline est reconnue également sous le toponyme de « *Stanica e Bugarëve* ». Apparemment les deux tours protégeaient le lieu de passage de Drini ainsi que des rues passant à proximité.

16. Saradran

Près de l'endroit appelé « *Krekca* » se trouve actuellement une colline en forme de bonnet tronc de cône, que les indigènes reconnaissent sous le nom de « *Kështjella e Lekës* ». La colline domine la vue du village de Saradran. Des trois côtés : Ouest, Est et Sud elle est entouré par la vallée serpentante du torrent de Krivaçë, ce qui lui donne une protection naturelle certaine. Le sommet plat de la colline atteint une superficie de quelque 0,1 ha, sur laquelle l'on est arrivé à distinguer des traces de fondements des habitats en pierre. Les habitants du village gardent encore de nos jours le souvenir des « *kullat e Lekës* », lesquelles dominaient cet endroit, ainsi que des légendes que là il y a eu même une fortification antérieure et des tunnels, comme des sorties secrètes, qui ont été utilisées comme protection dans la lutte contre les « *Tatares* » dont les tombes se trouvaient à proximité.

17. Koshare

Elle est située sur une petite colline, en forme allongée, bornée d'un côté par le torrent de Gushë, qui prend sa source dans les alpages de Padesh (Tropojë) et descend vers le village de Botushë. De l'autre côté se trouve le torrent du nom de « *Lugu i Zakupit* ». La colline contrôle bien une gorge de montagne relativement étroite, à travers laquelle l'on voit les champs de la région de Gjakovë.

Sur un canal longitudinal créé au sommet de cette colline, avec des versants assez escarpés l'on a construit une fortification qui garde les contours du terrain. Ainsi il s'est créé un encerclement longitudinal de l'Est vers l'Ouest, laquelle a une protection naturelle sûre en cas de danger. A ce qu'il paraît l'on a affaire à une haute fortification de montagne, dont on a fait usage en cas d'urgence. En particulier du côté Ouest de la fortification, là où la possibilité

de grimper est quelque peu plus grande, l'on remarque des traces de murs très ruinés, liés au mortier de chaux faible, lesquelles paraissent avoir eu davantage la forme d'un talus plutôt que d'un mur régulier à deux faces.

Par-ci par-là l'on a trouvé aussi des fragments de cruches assez tardives. Avec le matériel actuel à disposition il est difficile de porter un jugement certain sur la date de la construction de cette fortification.

* * *

Par les observations et les découvertes que l'on est arrivé à effectuer dans ces châteaux on peut remarquer des différences chronologiques et typologiques concernant la technique de la construction et le schéma planimétrique réalisé ainsi que des différences fonctionnelles.

Du point de vue chronologique l'on peut distinguer les groupes suivants :

Châteaux des 3-e et 4-e siècles, représentés par les fortifications à Pejë, à Gegje et à Rahovec. Ceux-ci apparaissent comme des fortifications de type *castrum*, avec une planimétrie en forme carrée ou trapézoïdale, avec des tours en formes géométriques régulières comme p.ex. rectangulaire, circulaire ou en forme de la lettre «U». Ils ont des portes protégées par deux tours et une sorte de «*via principalis*», remarqué particulièrement dans le *castrum* de Pejë. Toutes ces trois fortifications ont une superficie égale de quelque 1,3 ha et ont servi à abriter les cohortes de l'armée romaine.

Châteaux des 4-e et 6-e siècles, représentés par les fortifications à Radavc, à Dollc, à Cërmjan, à Hereq, à Kusare, à Zatriq, à Korishe et à Vraniq. Ceux-ci apparaissent comme des fortifications avec deux ou plusieurs enceintes, où l'on distingue une sorte de citadelle comme le point le plus élevé et le plus protégé de la fortification, comme p.ex. dans les châteaux de Radavc et de Dollc. Avec une autre planimétrie se présentent les châteaux de Vraniq et de Korishe, qui s'élargissent par des quartiers hors de l'enceinte, sur les versants des collines où ils se situent.

Dans la majorité des cas les fortifications de cette époque-là se présentent comme des sites fortifiés du type de «*petite ville*» comme Radavc, Cërmjan, Pogragjë, Ujëmirë et Korishe, où apparemment a vécu et s'est défendue en même temps la population du pays. Ici il y a eu aussi assez de traces de maisons et ont été trouvés des objets archéologiques d'usage

domestique. La superficie de ces sites fortifiés est souvent supérieure à 1 ha, ce qui rendait possible la cohabitation d'une communauté importante de gens.

Châteaux du 6-e siècle, où font partie les fortifications à Jabllanicë, à Ujëmirë, à Pogragjë et à Guri i Kuq. Ceux-ci apparaissent surtout comme châteaux de montagne, construits à la hâte, pour protéger la population en cas d'attaques inattendues. Typiques de ce genre sont les fortifications à Jabllanicë et à Guri i Kuq.

- *Fortifications médiévales*, où l'on distingue deux sous-groupes : a) les tours qui ont servi de points d'observation sur les passages importants ou bien sur une zone habitée. Souvent de telles tours sont reconnues sous le nom de « *stanica* » comme à Volujak, à Polluzhë et à Kramovik ; b) des châteaux médiévaux tardifs, reconnus sous le nom populaire de « *Kalaja e Lekës* », comme à Saradran, à Koshare et à Popoc.

Parmi les fortifications étudiées l'on peut remarquer aussi des différences dans la technique de la construction des murs et dans la conception des éléments de fortification, ce qui apparaîtrait plus clairement si l'on y faisait des fouilles archéologiques systématiques.

La construction de ces châteaux paraît être fait en fonction aussi des situations historiques. Ainsi, *grosso modo*, l'on peut dire qu'au cours des 3-e et 4-e siècles, lorsque l'écho de *pax romana* n'avait pas encore disparu, l'on a construit les *castrum* de plaine à Gegje, à Pejë et à Rahovec. Le début des bouleversements historiques dans les Balkans et ailleurs, reconnues comme invasions barbares²⁸ ou plus tard slaves²⁹, les fortifications se font construire sur des terrains élevés de montagne, avec une importante protection naturelle.

²⁸. Euseb. Epist. XL, 16.

²⁹. P. Lemerle, *Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VIII-e siècle*, "Revue Historique", nr. 211, Paris, 1954, f. 290-308; V. Popović, *Les témoins archéologiques des invasions avaro-slaves dans l'Illyricum Byzantin*, Mélanges de l'École Française de Rome, Tome 87 - 1975, I, f. 445-504; D. M. Metcalf, *Avar and slav invasions in to the Balkan Peninsula (c. 575-625): the nature of the numismatic evidence*, Journal of the Roman Archaeology, vol. 4, 1991, f. 139-148.

« Les rénovations justiniennes » ou les suivantes, visaient plutôt la stabilisation de la situation militaire que la restauration d'une prospérité économique.³⁰

Les exemples des châteaux de Jabllanicë, de Ujëmirë, de Pogragjë ou de Guri i Kuq en sont le meilleur témoignage.

Du point de vue de l'intégration stratégique, l'on remarque que ces fortifications ont toujours été liées à un système, qui visait la protection des lieux d'habitation et de la route passant près de Drini i Bardhë. Ensemble avec les fortifications déjà étudiées sur le territoire actuel de l'État albanais,³¹ ces fortifications constituaient la « couronne protectrice » de la voie importante Lissus-Naissus et des autres artères routières afférentes.

³⁰ B. Bavant, *La ville dans le nord de l'Illyricum (Pannonie, Moésie I, Dacie et Dardanie)*, Villes et Peuplement dans l'Illyricum Protobyzantin, (Roma, 12-14 Mai, 1982), Rome, 1984, p. 286

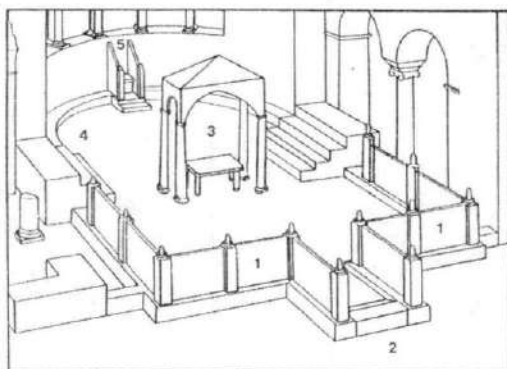
³¹ Shih : L. Përzhita, *Kështjella e Bushatit*, Iliria, XVI, 1986, 2, pp. 187-208 ; L. Përzhita, *Kështjella e Pecës*, Iliria, XX, 1990, 1, pp. 201-227 ; L. Përzhita, *Gradishta Bardhoci*, Iliria, 1993, 1-2, pp. 219-239.

YLLI Drishti

L'ICONOSTASE EN ALBANIE, SON DÉVELOPPEMENT ET LE
SUJET *DEISIS*.

L'iconostase est l'un des éléments architectoniques les plus importants des églises chrétiennes orthodoxes. C'est une toute image, composée d'icônes qui séparent le sanctuaire, où l'on avait célébré la communion d'Eucharistie, de la partie centrale, la nef, où se tient la congrégation¹. Parfois elle s'appelle aussi "*le haut mur des peintures*"², et le nom vient du grec *ikonostasis* ou *ikonostasion* mais dans le culte grec il est connu aussi sous le nom *temple*³.

Dans les anciens temples chrétiens la partie de l'autel était séparée de l'autre partie de l'église par des colonnes ou des rampes solides (en marbre), souvent à la hauteur de la poitrine d'un homme, qui terminait en dessus par une architrave plus tard. Souvent elles étaient faites en matière précieuse et elles étaient ornées en images sculptées ou peintes. A la partie interne (de



(fig.1).

l'iconostase) il y avait un rideau qu'on ouvrait et fermait selon les différentes scènes de l'office ecclésiastique, le rendant à la fois visible et inaccessible (fig.1).

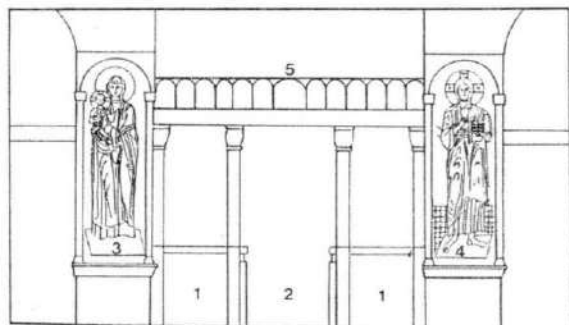
¹ Ouspensky Leonid and Lossky Vladimir, *The meaning of icons*, New York 1989, p. 59.

² Dr. Seewald Hans, *Die Welt Der Ikonen*, 1985, p. 4.

³ *Ibid.*, p. 4.

Au début la liturgie était visible aux participants et “... en ce qui concerne ses composantes l'on n'avait pas inventé de termes spéciaux”⁴. La décoration des autres parties de l'iconostase “était également la même que celle des constructions profanes” ce qui était habituel au IX^e siècle. A l'époque byzantine les décorations de l'iconostase ainsi que sa structure architectonique changeaient de manière permanente et c'est pourquoi ils ont un aspect hétérogène, “mais il est de même difficile de définir de manière précise les stades dans leur développement”⁵.

Il est difficile d'apporter des exemples ou de trouver des témoignages de la période avant iconostase de la présentation en elle de l'image de Christ, de Sainte Marie et des autres saints. Les icônes conservées par l'église de Jéhovah Baptiste (en Constantinople) appartiennent à la deuxième moitié du VII^e siècle (les images de Christ, de Jéhovah Baptiste et de saint Artémus).



(fig. 2)

la “Porte Royale” tandis que Christ à sa droite (fig. 2). Dans la réalisation de l'iconostase de cette période la partie qui se trouvait devant les croyants était considérée plus importante et était décorée plus en détails, tandis que la partie postérieure du côté du clergé, où l'on célébrait les mystères, était laissée telle qu'elle.

Dans les églises post iconoclaste, au X^e siècle, l'on remarque que le schéma structurel de l'iconostase est plus clair et que la disposition des icônes se fait selon une règle standard dont on peut dire qu'elle n'est pas universelle⁶. Dès lors sainte Marie est mise à la partie septentrionale de

⁴ Walter Christopher, *A new look at the Byzantine sanctuary barrier*, “Revue des Etudes Byzantines”, tom. 51, 1993, Paris, p. 204.

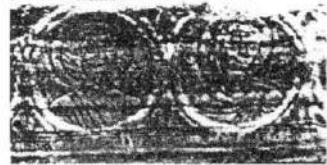
⁵ *Ibid.*, p. 204.

⁶ *Ibid.*, p. 207.

Certaines architraves gravées sont conservées même aujourd'hui en Asie Mineure, à Thèbes et à Chios⁷ (fig. 3, 4, 5). Toutefois l'exemple le plus ancien se trouve à Atyon Kavakisar (938) et le sujet le plus répandu est DEISIS. Dans une église de Xanthas, des années 1050-1150, l'on trouve une représentation de Deisis développé, mais ces portraits étaient trop petits et peut-être ils pas été destinés à rendre hommage, mais il se peut "...qu'ils fussent destinés à proclamer sous la forme d'une synthèse la doctrine de l'intervention de l'église"⁸. Ainsi au X^e et XI^e siècles les églises byzantines connaissaient déjà la construction de l'iconostase et sa décoration était réalisée par des représentations figuratives en matière précieuse⁹. Au bas moyen âge l'iconostase passe graduellement à l'iconostase en bois, qui déjà est "un mur de tableaux" en bois. Ce passage, qui n'a certes pas de date précise, a été remarqué au XIII^e siècle¹⁰ (fig. 6). La base de son



(fig. 3)



(fig. 4)



(fig. 5)

⁷ Walter Christopher, *A new look at the Byzantine sanctuary barrier*, "Revue des Etudes Byzantines", tom. 51, 1993, Paris, p. 209

⁸ *Ibid.*, p. 210.

⁹ *Ibid.*, p. 212.

¹⁰ Klaus – Rainer Althaus Guntram Koch Richard Zacharuk, *Ikonen*, p. 48. "... Par exemple, dans le monastère de Catherine au mont de Sinäï, se trouvent les restes des poutres horizontales en bois (architraves), sur lesquelles sont peints Deisis et le cycle des jours de fêtes et d'autres icônes en ivoire, en émail et en or. Dans certaines églises ont été trouvées aussi des architraves en marbre contenant en relief ou en ornements de petites parties en bois, en ivoire, en marbre".



(fig. 6)

développement est le besoin absolu de comprendre le dogme chrétien. C'est là l'une des raisons aussi que l'iconostase acquiert pendant les siècles un rôle toujours plus important dans l'église chrétienne¹¹. Tous les éléments composant l'iconostase tout comme l'église elle-même ont un symbolique contenu chrétien et jouent un rôle

précis¹². La fonction de l'iconostase complétée par des icônes est de présenter devant les fidèles le "*Plan du Salut et sa réalisation graduelle*", "*les saints pères comparent l'iconostase à la frontière entre les deux univers: le divin (l'éternel) et le terrestre (le temporel)*"¹³. Saint Siméon de Thessalonique donne l'explication suivante: "*Les colonnes dans l'iconostase représentent la voûte céleste, en distinguant ainsi le spirituel du sensoriel. Par conséquent, la ceinture horizontale représente l'union par l'amour du céleste avec le terrestre*".

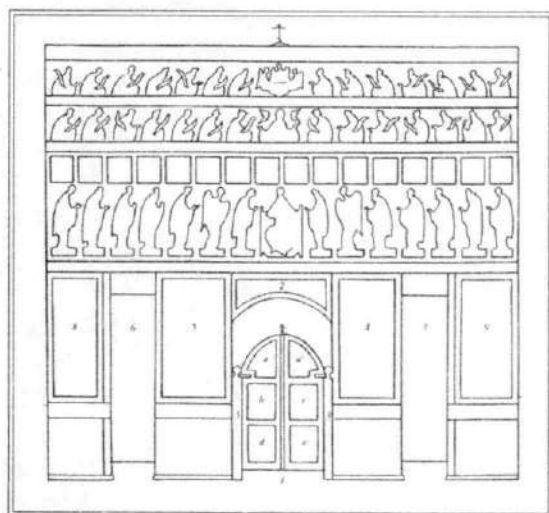
L'iconostase classique en bois contient des icônes disposées selon un critère prédéfini. En bas se trouve la ceinture du piédestal en plaques de bois (gravées), qui correspond aux rampes plus anciennes en marbre des églises paléo-chrétiennes. Dessus cette ceinture il y a la série principale des icônes, appelées aussi les icônes royales, en format grand et convenable (1 m de

¹¹. Klaus – Rainer Althaus Guntram Koch Richard Zacharuk, *Ikonen*, p. 48. "*... La liturgie greco-orthodoxe, qu'on explique par Jean Krisostome (patriarche de Constantinople), mais qui prit la forme valable encore aujourd'hui au début au XIII^e siècle, présente ses icônes sur un mur de tableaux*".

¹². Ouspenski Leonid and Losky Vladimir, *The meaning icons*, New York, 1989, p. 66, (traduit en albanais auprès de la bibliothèque de la Galerie Nationale des Arts, à Tirana)

¹³. *Ibid.*, p. 68.

hauteur), parfois même plus (dans les églises russes elles vont jusqu'à 3 m). Au centre de l'iconostase se trouvent les "Portes Royales" au milieu desquelles est peinte la scène de la Notification et à ses deux côtés se trouvent la porte du nord et celle du sud, toujours peintes, elles aussi (l'on y a représenté les images de la Trinité). L'autre ceinture de l'iconostase contient Deisis, qui est aussi la



(fig. 7)

composition essentielle. Elle symbolise le lien entre Christ et l'humanité, la promesse du Paradis pour chacun. A part les principaux personnages de cette scène: Christ, sainte Marie (à droite) et saint Jean-Baptiste (à gauche) sont rangés selon la règle les anges, les évangélistes, les prophètes (fig. 7). A la troisième ceinture sont rangées les 12 icônes des grandes fêtes de l'année liturgique, appelées aussi jours saints et qui représentent les événements du Nouveau Testament et qui sont célébrées par l'église avec une solennité admirable (la hauteur de ces icônes varie de 30 à 40 cm). A la troisième et quatrième ceinture de l'iconostase d'habitude sont peints en buste les apôtres et les prophètes de l'église, mais ces ceintures sont toujours en dimensions plus petites que la troisième et la deuxième ceintures. L'iconostase se complète à la partie supérieure par une croix au Christ croisé peinte au centre ayant à ses bras les quatre évangélistes et à ses côtés les icônes de Marie et de Jean. En dessous de la croix sont gravés en symétrie l'un en face de l'autre deux dragons, cependant que sur les colonnes de l'iconostase sont mis, à distance égale, des pigeons à bras ouverts dont le nombre dépend de la dimension de l'iconostase.

L'histoire du développement du sujet de Deisis dans les iconostases des églises de l'Albanie

L'iconostase est considérée par les chercheurs comme une "grille qui sépare l'autel de la nef"¹⁴ et elle est classifiée comme une plastique décorative architectonique¹⁵. A un autre cas Skënder Muçaj (archéologue) la qualifie "sculpture décorative architectonique" ou il la définit comme "le rideau séparateur de la grille..."¹⁶ mais dans son autre étude intitulée *Bazilika A e Bylisit* (La basilique A de Bylis) il parle du "Soubassement conservé de l'iconostase..."¹⁷ et plus loin il préfère employer les termes "rideau séparateur de la grille", "Plaques du rideau séparateur", "Colonnes de la grille"¹⁸. Sali Hidri (archéologue) en écrivant de la Basilique de Arapaj rappelle également les "parapets séparateurs", les "colonnes de la chapelle"¹⁹. Dans *Historia e Arkitekturës Shqiptare* (Histoire de l'architecture albanaise) préparée par un groupe d'auteurs, Aleksandër Meksi utilise le terme *iconostase* dans les églises paléochrétiennes en Albanie, (IV^e-VI^e siècles) comme partie composante de la sculpture architecturale. En analysant ces constructions, il remarque que "dans notre pays l'architecture paléochrétienne ne reste pas derrière de régions voisines"²⁰ et que ces constructions étaient encadrées dans un territoire plus large dont font partie les contrées de l'Illyrie (nord-est) et celles de l'Épire au sud. Dans une description de ces iconostases il donne leur structure claire concluant que jusqu'à ce temps-là (1980) "on connaît les iconostases des basiliques de Skampini, d'Amantias, de Lini ainsi que des fragments de la grande basilique de Butrint et des trouvailles du hasard à Durrah"²¹ mais leur

¹⁴. OUSPENSKI Leonid and LOSKY Vladimir, *The meaning icons*, New York, 1989, p. 69.

¹⁵. ANAMALI Skënder, *Rreth skulpturës dekorative arkitektonike të bazilikës së Ballshit*, "Iliria", 1981, p. 238.

¹⁶. *Ibid.*, p. 238.

¹⁷. MUÇAJ Skënder, *Bylis (bazilikat)*, "Iliria", 1990/2, p. ____.

¹⁸. MUÇAJ Skënder, *Bazilika A e Bylisit*, "Iliria", 1987/1, p. 169.

¹⁹. HIDRI Sali, *Bazilika paleokristiane në Arapaj dhe zbulimet e reja në të*, "Iliria", 1986/1, p. 331, 335.

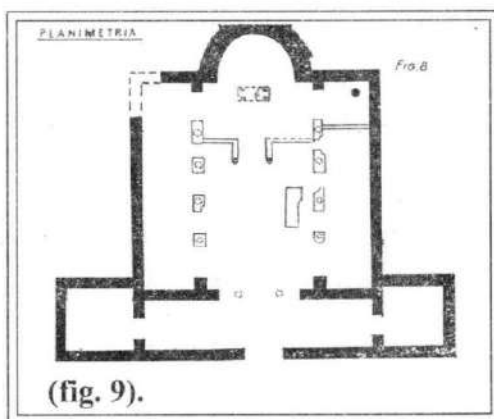
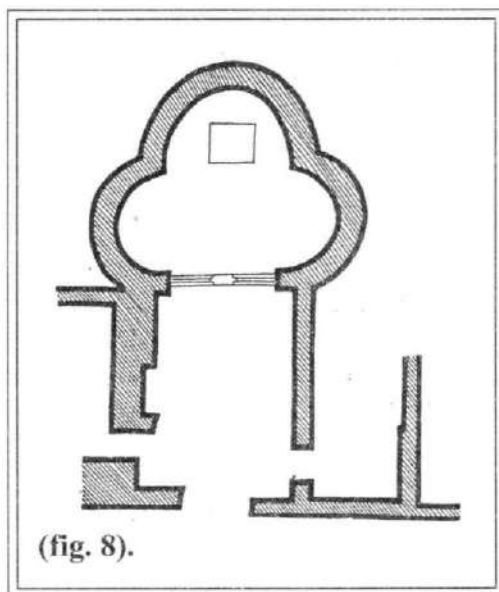
²⁰. *Ibid.*, p. 333.

²¹. BAÇE Apollon, MEKSI Aleksandër, RIZA Emin, KARAIKAIJ Gjerak, PIRRO Thomo, *Historia e Arkitekturës Shqiptare*, Tirana, 1980, maquette, p. 202.

nombre est plus grand si l'on a en vue les iconostases des basiliques à Hekal de Ballsh, région de Fier, à Arapaj (Durrës) et Antigonië (Gjirokastrë). Bien que le plus grand nombre des constructions paléochrétiennes ne soient pas dans un bon état et que beaucoup d'éléments en soient perdus, l'on peut pourtant observer, analyser et mettre en évidence des phénomènes communs si bien que des particularités de leurs iconostases.

Les recherches de jusqu'aujourd'hui ont mis en évidence 50 monuments paléochrétiens, y compris des trouvailles du hasard et des constructions non fouillées²². Les 18 monuments de cette période les mieux conservés font voir le schéma et la forme de l'iconostase de l'époque. On remarque trois schémas de composition de l'iconostase comme: l'étendue sur l'espace abside – naos (en aspect planimétrique):

1. Etendue horizontale, à une entrée au milieu (l'église du village Jerme de Antigone (Gjirokastrë), (Fig. 8).
2. Les deux bras de l'iconostase en forme de L mis horizontalement (Fig. 9-10), la basilique

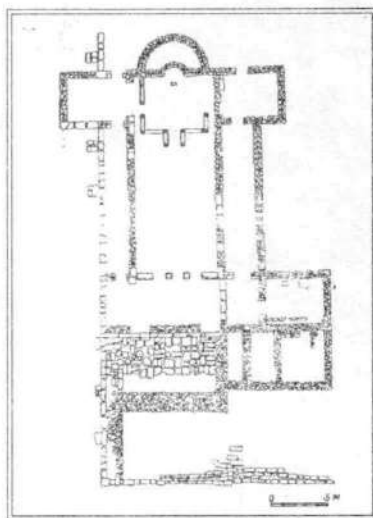


²² Ibid., p. 201.

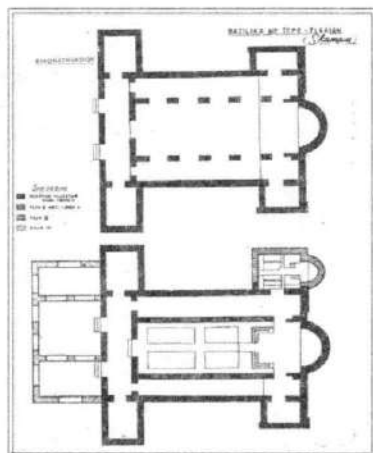
à Amantia de Plloçë (Vlorë) et la basilique A à Hekal (Fier).

3. Les deux bras de l'iconostase en forme de L, permettant l'entrée au milieu, à distance égale des deux murs latéraux séparant le naos des deux nefs au nord et au sud, la basilique à Tepe, Elbasan (Fig. 11).

Bien qu'en Albanie il n'y ait pas conservé d'exemple complet de l'iconostase paléochrétienne de cette période-là, l'on ne pourrait faire d'analyses généralisantes mais non pas définitives. Ainsi l'on a déjà la preuve concernant la hauteur (environ 2m) et les composantes de l'iconostase de la Basilique A, à By-lis²³, cependant qu'on



(fig. 10)



(fig. 11)

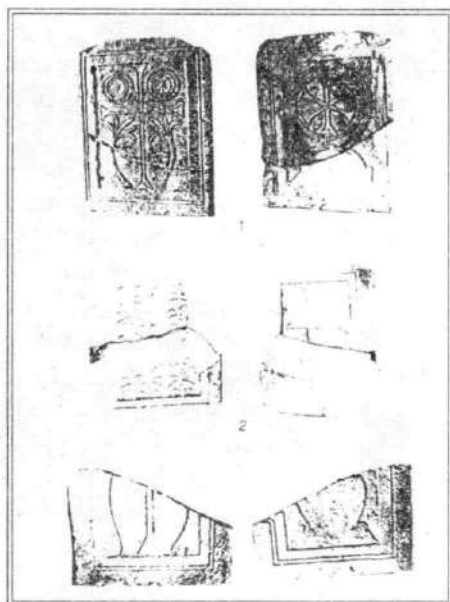
remarque une grande variété concernant les colonnes et les chapelles des monuments de cette période. Dans la basilique de Skampini les colonnes sont cannelées en spirale²⁴, tandis que dans les autres monuments elles sont cylindriques, quadrangulaires comme dans le cas des iconostases composées de colonnes combinées (cylindriques et quadrangulaires).

Un intérêt particulier dans les études des iconostases de cette période présentent les plaques du parapet mises entre les colonnes, gravées au devant, et quelquefois mises dans la partie interne de l'iconostase même²⁵. Le décor qui orne ces plaques est

²³. Muçaj Skënder, *Bazilika e Bylisit*, "Iliria", 1987/1, p. 172.

²⁴. Baçe Apollon, Meksi Aleksandër, Riza Emin, Karauskaj Gjerak, Pirro Thomo, *Historia e Arkitekturës Shqiptare*, Tirana, 1980, maquette, p. 8.

²⁵. Muçaj Skënder, *op. cit.*, p. 174.



(fig. 12)

varié et il est composé de motifs géométriques, floraux, zoomorphes, et il va même à l'image de l'homme, mais chaque iconostase a ses particularités.

Petit à petit le principal motif de ces plaques devient la croix (ou le monogramme de Christ) mise au centre et accompagnée d'ornements floraux.

En général les motifs sont géométriques, héraldiques et sont réalisés en parfaite symétrie (Fig. 12). Les motifs décoratifs des plaques des iconostases de la Basilique A (à Hekal) et de celle de Ballsh sont identiques²⁶. Un grand intérêt présente l'utilisation de la couleur rouge dans le fond des décorations en

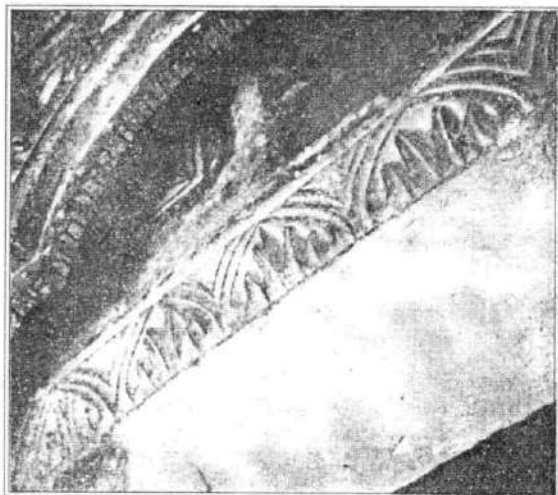
relief des plaques des iconostases de la Basilique A et B à Hekal (respectivement V^e sc. et V^e-VI^e), un phénomène que l'on remarque plus tard aussi dans les iconostases en bois des XVII^e-XIX^e siècles. La matière dont on se sert pour réaliser les iconostases sont: la pierre et le marbre (en pierre sont les iconostases de la Basilique de Skampini, celles de la Basilique de Amantia, celles de la Basilique de Bylis et en marbre sont construites les iconostases de l'église **triconiques** de Lini, de Pogradec et l'iconostase de la basilique de Saranda²⁷.

Dû à l'absence des sources historiques et au petit nombre des monuments conservés conservant la période de VII^e-XV^e siècles (les raisons historiques en sont connues), l'on connaît aujourd'hui un petit nombre d'iconostases.

De l'iconostase de l'église de saint Nicolas au XI^e sc., se trouvant à Perondi (Berat), il ne reste que peu d'éléments: des poteaux en pierre,

²⁶ Meksi Aleksandër, *op. cit.*, p. 175.

²⁷ Meksi Aleksandër, *op. cit.*, p. 23; Laka Kosta, *Bazilika Paleokristiane et Onkeizmit*, "Iliria" 1-2/1991, p. 135.



(fig. 13)

l'architrave et une plaque emmurée, qui se trouvent derrière l'iconostase plus tardive en bois (fin du XVII^e sc.)²⁸. Le décor des plaques de l'iconostase en pierre a des motifs végétaux, en gravure superficielle, caractéristique au XI^e sc. (fig. 13.). Il en est de même des plaques de l'iconostase de l'église de sainte marie à Peshkëpi e Sipërme (Gjirokastër): elles "sont gra-vées" en relief à la surface, avec des motifs

végétaux et des symboles de culte²⁹. En effet ce monument a été le siège de l'épiscopat médiéval de Drinople (successeur d'Adrinople). Cette iconostase endommagée "a été déplacée lors de la construction de l'iconostase en mur peint"³⁰ (en 1511) et devant lui il y a une iconostase en bois plus tardive"³¹.

Aux XI^e-XII^e siècles les iconostases en pierre suivent dans l'aspect de la composition la solution qu'on avait donnée aux anciens monuments chrétiens, mais en gagnant plus de hauteur. Il faut souligner que dès lors elles s'élargissent seulement. Pendant les siècles suivants (XIV^e-XVII^e siècles) par le mot iconostase en pierre il faut entendre les iconostases en mur peintes à fresque. Une bonne partie n'en est conservée qu'en fragments ou bien ne conserve pas de peinture.

²⁸. *Historia e Arkitekturës Shqiptare*, op. cit., p. 283; Meksi Aleksandër, *Arkitektura dhe restaurimi i kishës së Perondisë*, "Monumentet", 1973/5-6.

²⁹. Meksi Aleksandër, *Arkitektura Mesjetare në Shqipëri*, Tiranë, 1983, p. 106.,

³⁰. Meksi Aleksandër, op. cit., p. 106.

³¹. Dahmo Dhorka, *Kisha e shën Mërisë në Maligrad*, Buletin i U.S.H.T., 1963, p.156.

L'iconostase en bois de l'église de sainte Marie à Prespë (à Maligrad de Korça, en 1345) est parmi les plus anciennes iconostases en bois conservées en Albanie³². Dans le programme de cette iconostase font partie trois icônes: le Christ Pantocrator, le Baptiste (saint Jean) et la sainte Marie qui forment ensemble la scène de Deisis, une scène que l'on trouve souvent dans les églises albanaises³³. Cette forme de présentation demeure l'une des premières formes de ce sujet dans les iconostases albanaises, où les icônes sont en grand format et chaque image est réalisée à part en panneau de bois. L'iconostase de l'église de sainte Marie à Maligrad, bien qu'en dimensions modestes (3,30 m de hauteur), est composée de deux portes: la Porte Royale (ou les Belles Portes à son milieu) et la porte du nord. Ayant presque les mêmes dimensions et la même composition il y a aussi l'iconostase en bois de la grotte de Bllashtoja (Evangelizmos à Crnatesh, Prespë) dont il est conservé l'icône de sainte Marie³⁴. Theofan Popa souligne que l'iconostase de la grotte de Bashtoja "...est identique à celles des autres des grottes ermites de Prespa, en bois de genévrier, ayant de belles portes au centre et la porte du nord regardant vers Prothes. Cette iconostase est embellie en ornements linéaires stylisés en rouge - jaune et blanc sur fond noir"³⁵. Une iconostase en bois se trouve aussi dans la grotte de Arangjelli à Trestenik de Pustec, à Prespa, mais en dimensions plus petites (environ 2,50m)³⁶ laquelle selon Th. Popa "si elle était contemporaine à la peinture murale, elle serait datée au XII^e siècle"³⁷. Si cette thèse du chercheur Th. Popa était soutenue, cette iconostase serait peut-être parmi les iconostases en bois les plus anciennes en Albanie et pourquoi non dans les Balkans. Alors qu'en décrivant l'iconostase de la grotte de sainte Marie à Gllaboko près de Bezmisht (à Prespa) le chercheur Popa souligne qu'elle "...contient des ornements peints presque comme la peinture murale qui se trouve dans la grotte, ce qui prouve que l'iconostase doit être contemporaine à la peinture murale (fin du XIII^e ou début du XIV^e)"³⁸.

³². Dhamo Dhorka, *op. cit.*, p. 159-160.

³³. Popa Theofan, *Piktura e shpellave eremite në Shqipëri*, "Studime historike", 1965/3, p. 84.

³⁴. Popa Theofan, *op. cit.*, p. 84.

³⁵. Popa Theofan, *op. cit.*, p. 71.

³⁶. Popa Theofan, *op. cit.*, p. 73.

³⁷. Popa Theofan, *op. cit.*, p. 74 et 82.

³⁸. Baçe Apollon, Meksi Aleksandër, Riza Emin, Karaiskaj Gjerak, Pirro Thomo, *Historia e Arkitekturës Shqiptare*, Tirana, 1980, maquette, p. 368.

Nous sommes d'avis que l'église de Ristoz aussi, à Mborje de Korça (1389), l'église de saint Dimitri à Boboshticë (XIV^e sc.) auraient eu des iconostases en bois simple dont on ne conserve aujourd'hui qu'une partie des icônes royales (au Musée de Korça) en petites dimensions, mais il serait difficile qu'à partir de ces œuvres l'on reconstruise leur première vue.

L'attention du fidèle dans ces iconostases est attirée par les grandes icônes traitant le sujet Deisis.

Aux XVI^e-XIX^e siècles en Albanie se réalisent des constructions du culte chrétien orthodoxe qui *"...héritent beaucoup de principes figuratifs et constructifs de l'architecture de la période antérieure, bien que conformément aux circonstances economico-sociales créées, ces constructions suivent la voie de leur développement et de leurs particularités"*³⁹. Si au début du XVI^e sc. les temples chrétiens orthodoxes sont petits et simples, à la deuxième moitié du siècle et par la suite seront appliqués des types et des conceptions architectoniques développées *"...qui atteignent leur apogée au milieu du XVIII^e siècle"*⁴⁰.

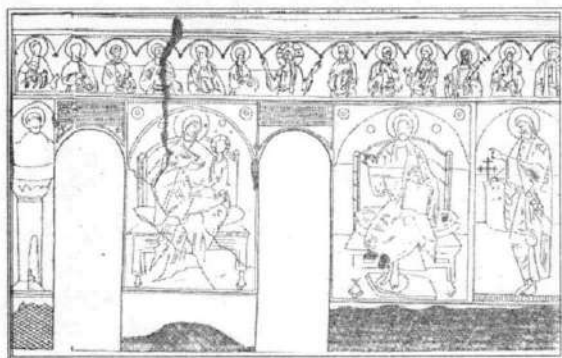
Dans l'organisation architecturale et de la sculpture des milieux internes de l'église, l'iconostase joue un rôle particulier si bien dans sa fonction liturgique que dans celle esthétique. Le sujet Deisis dans le programme des iconostases de ces églises chrétiennes est présente toujours dans des formes de composition qui se complètent et s'enrichissent de jour en jour en éléments décoratifs et dans la plastique externe ou dans la typologie des principales figures.

Au XVI^e siècle (à la première moitié) dans les différentes églises de l'Albanie centrale et méridionale l'on construit des iconostases en pierre (en mur peint à fresque). Parmi les iconostases de cette période conservées en bon état sont celles de l'église de shën Kolli à Shelcan et de shën Premte (1554) à Valsh, les deux dans la région montagneuse de Elbasan. Les deux iconostases ont la même composition. Elles sont peintes des deux côtés et chacune d'elles a deux entrées qui mènent à l'autel: la porte centrale et la porte du nord.

³⁹. Baçe Apollon, Meksi Aleksandër, Riza Emin, Karaiskaj Gjerak, Pirro Thomo, *op. cit.*, p. 368.

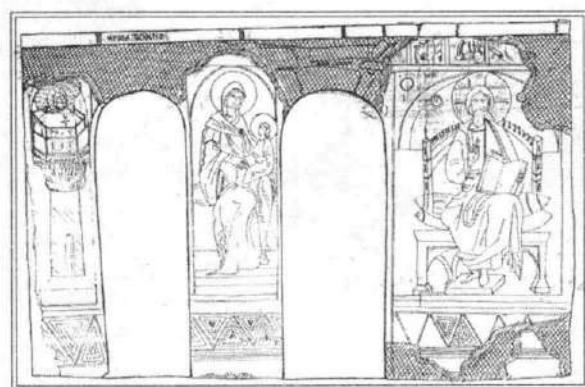
⁴⁰. Dhamo Dhorka, *Pasuesit e Onufrit në Berat*, "Studime Historike", Tiranë, 1987/1, p. 17.

(Fig. 14, 15). L'auteur de ces deux iconostases est Onufri (XVI^e sc.) qui les organise en deux étages: celui des icônes royales et celui au "Deisis élargi" qui occupera par la



(fig. 14)

la suite la principale place dans l'iconostase en bois des XVI^e-XVII^e sc. Dans les églises du château de Berati sont conservés des témoignages du XVI^e siècle⁴¹ concernant la réalisation des iconostases en bois en 3 étages d'icônes. Onufri est le premier qui peint dans l'iconostase



(fig. 15)

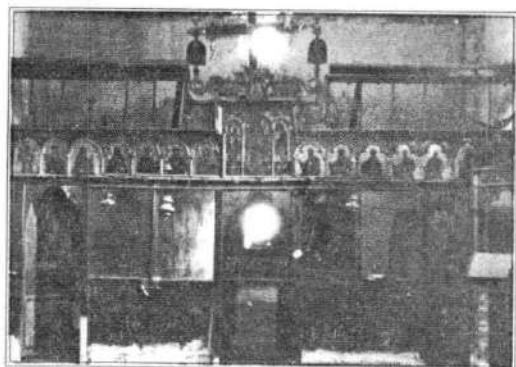
l'étage au Deisis élargi et la rangée des petites icônes dans des scènes de fêtes. Dès lors la présence du troisième étage devient habituelle dans les iconostases des églises de Berati et ailleurs⁴² (Fig. 16.). Un élément important dans la

composition de l'iconostase en bois dans l'église Vangjelista à Kala de Berat est la croix sur l'iconostase. Il lui est réservé une place particulière juste sur la scène centrale de Deisis et à ses deux côtés se trouvent les icônes des grandes fêtes en pleine symétrie (par 6). Aux deux côtés de la croix sont

⁴¹. Dharmo Dhorka, *op. cit.*, p. 175.

⁴². Dharmo Dhorka, *op. cit.*, p. 173.

leur présentation. Nous sommes d'avis que dans l'aspect de la composition, les iconostases des églises du château de Berati auraient suivi le modèle de

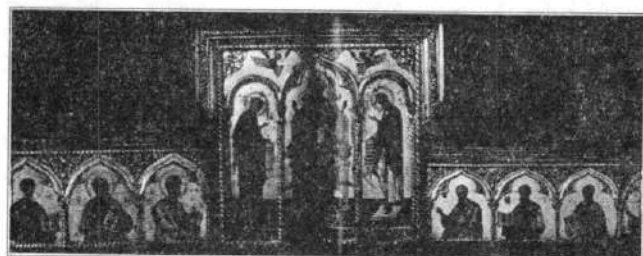


(fig. 16)

l'iconostase de l'église de Vangjelistra, mais tout en étant conditionnées par les dimensions et les espaces des églises. Cette thèse est appuyée par la conservation de quelques-unes des scènes centrales au Deisis et au Deisis élargi, qui du point de vue de la composition sont les mêmes que le "Deisis" réalisé par Onufri (Fig. 17.) Elles appartiennent à des auteurs connus de l'art

iconographique albanais comme: Nikolla, Onufër Qiprioti etc. Le petit nombre de la collection des icônes des iconostases des XVI^e-XVII^e sc. de Berat comprend: l'icône de Christ, de sainte Marie, de Johan Baptiste, de saint Nicolas

ainsi que les Belles Portes de certaines iconostases (Le musée de "Onufri" à Berat, le fonds des icônes auprès de l'Institut des Monuments).



(fig. 17)

Ainsi dans l'église de shën Mëri à Vllahernë sont

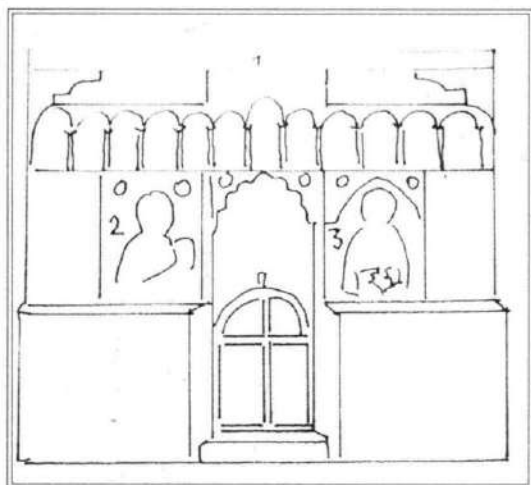
conservés les principales icônes de l'iconostase au Deisis élargi, réalisées par Nikolla, fils de Onufri, lesquelles en commun avec la peinture murale (1578) créent une iconostase combinée en bois et en pierre (mur peint), l'un des rares exemples de ce genre⁴³ (Fig. 18).

De même, à l'église de shën Kolli, à Kala de Berat, peinte à fresque par Onufër Qiprioti, sont conservés certaines icônes et scènes centrales au

⁴³ Dharmo Dhorka, *op. cit.*, p. 173.

Deisis (datant de 1596) qui faisaient partie de l'iconostase de l'église⁴⁴ (Fig. 19.).

L'église de shën Todri peinte à fresque par Onufri conserve à son intérieur des icônes anciennes appartenant à une iconostase simple en bois et le Deisis élargi (Fig. 20.)



(fig. 18)

L'église "Kostandini dhe Helena" construite près de celle de Vllahernë conserve, à part les peintures à fresques (1644), une iconostase en bois avec des icônes et le Deisis élargi, qui est à la fois la scène Deisis aux plus grandes dimensions des iconostases trouvées à Berat. Il faut souligner que "le siècle de Onufër" est également le premier siècle de la

stabilisation de l'occupation ottomane. A cette période les dimensions des églises étaient modestes et, de dehors elles ne se distinguaient pas des



(fig. 19)

constructions de l'habitation⁴⁵. Par conséquent, "le besoin d'icônes poussa à leur augmentation et à leur élargissement", souligne Dhorka Dhamo, parce qu'en se trouvant près du fidèle, elles l'impressionnaient plus par leurs petites dimensions, par l'éclairage à bougie si bien que par le fond doré luisant, en créant plus d'affinité que la peinture murale. Les icônes au sujet "Deisis"

⁴⁴. Shkupi Fatbardha, *Zbukurimorja e ndërtimitarisë së kultit në qytezën e Vithkuqit gjatë shekujve XVIII-XIX*, "Monumentet", 1983/2, p. 124.

⁴⁵. Shkupi Fatbardha, *op. cit.*, p. 125.

mises sur l'iconostase juste sur les grandes icônes occupent une place importante et la composition monumentale choisie, bien qu'en dimensions modestes, complète mieux les espaces des iconostases, lesquelles à cette phase ne



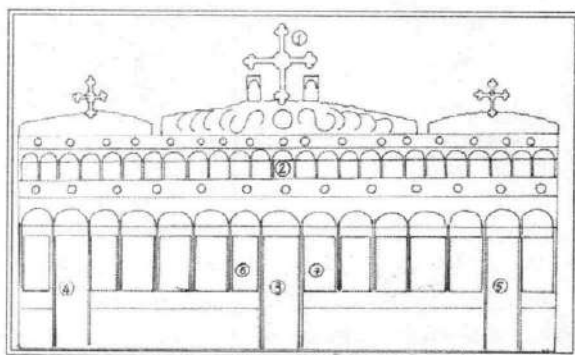
(fig. 20)

que parmi les 14 églises construites dans la petite ville de Vithkuq il n'en reste que 7 dont 4 endommagées.

“En iconostases de pierre peintes ont été munies également les églises d'Evangelismos, de shën Minai, de shën Thanas et de shën Gjergj”⁴⁶.

contiennent pas de gravure importante (leurs dimensions vont de 3,5 à 4 m) (Fig. 21.).

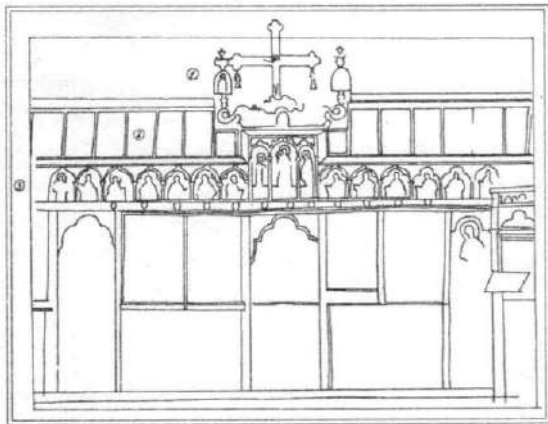
Les iconostases en bois des églises de l'Albanie du Sud de la fin du XVII^e siècle dans leur programme iconographique donnent une place à la ceinture horizontale au “Deisis et les saints” à la même composition presque que les iconostases des églises de Berat (Fig. 22.). Pourtant, comme les données sur l'existence des iconostases au XVII^e siècle sont rares et fragmentaires, nous apprenons



(fig. 21)

⁴⁶. Shkupi Fatbardha, *Zbukurimorja e ndërtimitarisë së kultit në qytezën e Vithkuqit gjatë shekujve XVIII-XIX*, “Monumentet”, 1983/2, p. 125.

L'exemple le plus clair de cette tradition est l'iconostase de l'église de shën Mëri à Vithkuq de Korça, église à une nef. Il est ciselé et doré et appartient

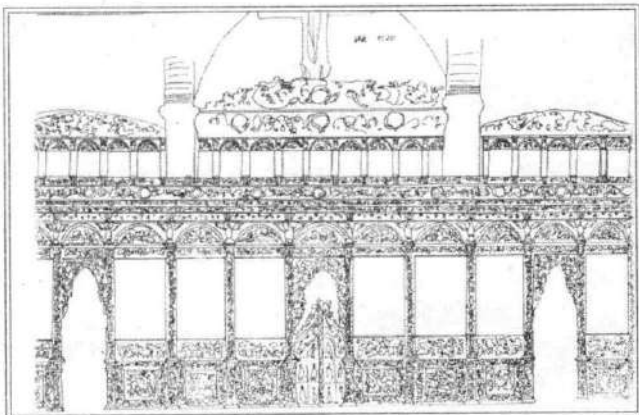


(fig. 22)

au groupe du ciselage en relief aplati⁴⁷. La gravure est réalisée en bois de peuplier par deux maîtres venus de la "région de Kosturi et de Kolonja" qui ont laissé d'autres travaux de ce genre⁴⁸.

L'iconostase est classifiée identique à ses consœurs en Grèce, en Bulgarie⁴⁹ mais elle a cependant ses particularités en ce qui concerne les motifs

de décoration et la composition de la partie supérieure de l'arc de la Belle Porte⁵⁰ (Fig. 23). La scène principale le "Deisis élargi" est mis sur la Belle Porte et l'on a réservé à Christ, la figure principale, un petit élargissement de la surface de l'arc supérieur et aux colonnes latérales. Il se distingue du "Deisis de Onufër" et de ses successeurs à Berat. Pourtant l'on constate que la



(fig. 23)

⁴⁷. Shkupi Fatbardha, *op. cit.*, 125.

⁴⁸. Shkupi Fatbardha, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁹. Shkupi Fatbardha, *op. cit.*, p. 125-126.

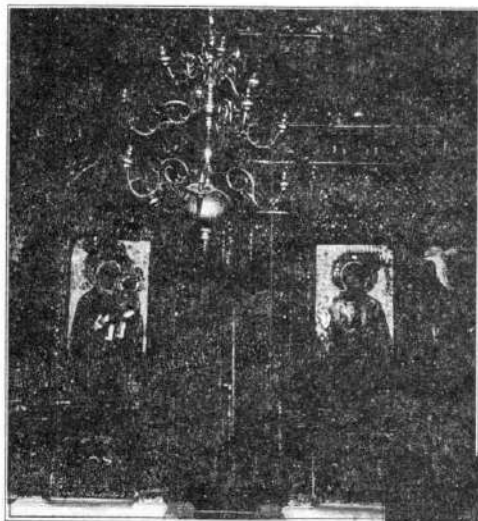
⁵⁰. Shkupi Fatbardha, *op.cit.*, p. 130.

composition en général est identique. Cela consiste dans le nombre identique des icônes de la ceinture supérieure des fêtes (12) et dans le Deisis élargi (17 icônes par iconostase). Les dimensions des deux iconostases aussi sont approximatives.

Ainsi l'iconostase de l'église de Vangjelistra à Kala de Berat mesure 5 m de longueur (la hauteur de la croix n'y est pas comprise), tandis que l'iconostase de l'église de shën Mëri à Vithkuq de Korça mesure 5,06 m de longueur et 2,86 m de hauteur (sans compter la hauteur de la croix). Du point de vue temporel l'iconostase de Onufër à Berat a été réalisée à la première moitié du XVI^e siècle, alors que celle de l'église de shën Mëri à Vithkuq de Korça a été réalisée à la fin du XVII^e sc. et au début du XVIII^e. Cette ressemblance reposant sur une courbe temporelle de 150 ans, réalisée dans beaucoup de contrées des Balkans, témoigne d'une continuité typologique en respect de la tradition. En Albanie elle se range peut-être parmi les constructions simples à une nef (Albanie Centrale et Méridionale). Pourtant l'Albanie Méridionale continue de construire également des iconostases simples en deux ceintures d'icônes, où la scène au "Deisis et les saints" est placée sur la ceinture des icônes royales. Un tel exemple se trouve dans l'iconostase de l'église de shën Mëri près du Monastère du village Zervat à Gjirokastrë. On constate que le XVI^e siècle constitue une période transitoire en ce qui concerne la construction des iconostases en mur peint et en bois ciselé. Dès l'iconostase de l'église de shën Mëhill à Vithkuq de Korça (fin du XVII^e sc.) les dimensions des iconostases agrandissent en long et en haut (9, 10 m de longueur x 4, 90 m de hauteur et la hauteur de la croix va à 0,90 m), le nombre des grandes icônes de la première ceinture devient plus grand (10), la décoration des colonnes, des traverses et de la belle porte est variée et maintient la symbolique du culte et la variété des motifs végétaux. La scène au "Deisis élargi" dans cette iconostase est réalisée à sa troisième ceinture.

Plus tard, aux XVIII^e et XIX^e sc. les maîtres de ces iconostases réussissent à réaliser même des figures zoomorphes et humaines stylisées. D'habitude, le nombre des portes à cette période est 3. Les icônes au Deisis élargi trouvent place au XVIII^e sc. dans des iconostases de composition horizontale à plusieurs figures dont la hauteur devient de plus en plus réduite mais où les figures sont séparées l'une de l'autre par des colonnades en bois gravées. A Vithkuq il y a l'iconostase de l'église de shën Pjetri et de shën Pali. Le monastère a été construit en 1736, alors que l'église principale en 1764.

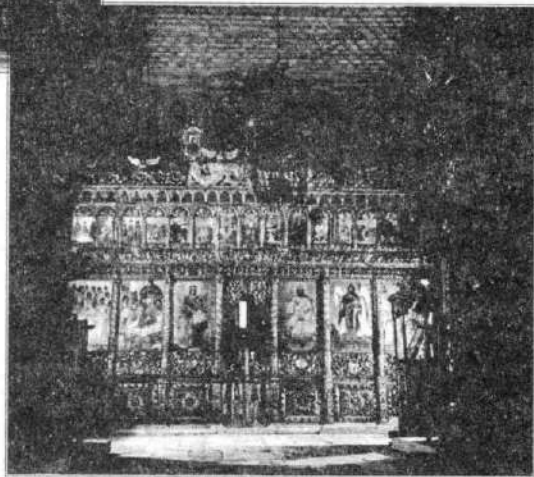
Les maîtres albanais⁵¹ qui réalisent ce type d'icône-stase sont auteurs de beaucoup d'iconostases dans les régions de l'Albanie Méridionale⁵² et peut-être dans beaucoup d'autres régions des Balkans⁵³. Dans la composition de ces



(fig. 24)

les iconostases de Kostandin Shpataraku (surtout dans la première partie et à la moitié du XVIII^e sc.) est réalisé en composition horizontale avec des figures séparées l'une de l'autre en scènes particulières, encadrés en bois gravé et aux fonds dorés (Fig. 25). Dans la scène au "Deisis élargi"

iconostases la ceinture des icônes au "Deisis élargi" est omise (Fig. 24.) parce qu'on y donne la primauté aux gravures en bois. Pourtant ce n'est pas un phénomène général. A cette période, Kostandin Shpataraku réalise ces scènes (au Deissi élargi) dans des iconostases des églises albanaises, qui sont bien conservées dans le Monastère de Ardenica et de Llënga à Pogradec et ailleurs. Le "Deisis élargi" dans



(fig. 25)

⁵¹ Shkupi Fatbardha, *op.cit.*, p. 135.

⁵² Shkupi Fatbardha, *op.cit.*, p. 131.

⁵³ Le "Deisis élargi" fragmenté des églises de saint Jean Vladimire à Elbasan, de l'église de sainte Premte, à Çetë de Kavaja sont conservées dans les fonds d'Etat de l'Institut des Monuments de la Culture, à Tirana. (Note de l'auteur).

d'étendue horizontale des XVI^e-XVII^e siècles, l'on constate des réalisations symétriques de la séparation des scènes, l'on constate des éléments décoratifs réalisés en peinture qui plus tard (XVI^e-XVII^e sc.) se réalisent par gravure en surface qui ensuite s'approfondissent et s'enrichissent en motifs chrétiens en laissant moins d'espace aux personnages peints.

A part les scènes au Deisis élargi, comme partie du programme des iconostases en Albanie, au XIV^e-XIX^e sc., l'on constate aussi des icônes à part comme celle du Christ Pantocrator dans le rôle du Juge A l'intérieur de l'icône sont présentées les figures de Marie et du Baptiste. Ces icônes sont mises dans des iconostases pour apporter plus près des fidèles la première ceinture des grandes icônes (*Fig. 26*). Parfois dans la partie inférieure de ces icônes se présentent d'autres figures aussi (*Fig. 27*).

A la fin du XVIII^e sc. et jusqu'à la moitié du XIX^e sc. dans les cathédrales des principales villes en Albanie la scène de "Deisis élargi" se réalise sous la forme des médaillons (le Musée "Onufri" à Berat). Les iconostases à cette période et par la suite sont décorées par gravure connue sur le nom "le baroque balkanique" et l'attention de ceux qui font des commandes est dirigée plutôt vers la réalisation artistique des gravures dans les iconostases que vers leur programme iconographique. On constate un haut niveau artistique réalisé par les graveurs albanais des iconostases (*Fig. 28, 39*).

On concluait en disant que les débuts des iconostases en Albanie se trouvent dans les constructions paléochrétiennes des IV^e-VI^e sc. Au début elles étaient des constructions simples (appelées au début temple) et réalisées sur marbre et sur pierre où l'élément décoratif était varié mais petit à petit les éléments et la symbolique chrétiens occupent la place principale (surtout dans la ceinture inférieure). On remarque le transfert des motifs chrétiens des mosaïques des planchers des constructions paléochrétiennes aux décorations des premières iconostases (les temples).

Aux XI^e-XIII^e sc. dans les iconostases des églises chrétiennes orthodoxes en l'Albanie Centrale et Méridionale se poursuit la tradition de leur réalisation sur matière dure (du marbre et de la pierre, église de Shën Kolli à Perondi de Berat, église de Shën Mëri à Peshkëpi e Sipërme de Gjirokastra) où s'appliquent les mêmes motifs décoratifs que ceux des basiliques paléochrétiennes.

Dans ses débuts (XII^e-XIV^e sc) l'iconostase en bois réalisée dans la région sud-est du pays est simple et en dimensions modestes. On remarque

que le sujet "Deisis" est son sujet principal qui plus tard serait réalisé par une composition en horizontale, où à part la scène centrale elle est enrichie par d'autres figures comme les apôtres et d'autres saints et prophètes.

L'icône au "Deisis élargi" est la partie essentielle et la plus importante des iconostases en mur et en bois des XVI^e – XVII^e sc. dans les églises chrétiennes orthodoxes de l'Albanie. Elle poursuit sa perfection du point de vue de la composition en augmentant le nombre des saints et des prophètes aux côtés de la scène centrale et, petit à petit, elle perd le rôle principal dans la scène compositionnelle de l'iconostase à la deuxième moitié du XVIII^e sc.

Parmi environ 60 iconostases en bois des différentes églises des XVI^e-XIX^e siècles, conservées en Albanie, 38 ont dans leur programme la scène "Deisis". Dans certaines églises cette scène est bien élargie et dans quelques iconostases le nombre de ces scènes va jusqu'à 50 (l'église de Shën Gjergji à Libofshë de Fier du XVIII^e sc.). Pourtant l'on remarque que dans le programme de l'iconostase ces scènes se réduisent graduellement. Dans les iconostases suivantes, au XIX^e sc., cette scène a perdu son rôle primaire et dans beaucoup d'églises de village elle ne se réalise plus. Elle est réalisée en forme de médaillon dans les iconostases des cathédrales des principales villes de l'Albanie. L'une des principales raisons en est le fait que ceux qui en font la commande préfèrent les gravures et considèrent l'iconostase comme une œuvre de sculpture religieuse.

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Bernard J. FISCHER: *ALBANIA AT WAR, 1939-1945*, Maison d'édition "Çabej", Tiranë 2000, 430 pgs.

Albania at War, 1939-1945 is the second book by American historian Bernd J. Fisher that Çabej publishers have put into the hands of Albanian readers in the Albanian language. Like his first monograph, *King Zog and the Struggle for Stability in Albania*, this monograph has been well received both for the subject that it treats as well as for the academic level achieved in its analyses.

The life experiences of any individual, family, or extended family, are generally complex. So much more so when referring to the experiences of a people who have been an object of de-nationalizing platforms and experiments with social Darwinism undertaken by rulers since the time of past empires up until the present-day remnants of the last Yugoslav empire.

The Antifascist National Liberation War was similarly complex, in light of the goals that the occupier and opposing factions during this war would have achieved. As is known, people's stances towards the war can be grouped into separate factions. The first chroniclers of the war were its participants or contemporaries, in whom subjective and emotionally charged attitudes are inevitably influential. Later, an official version of the history of the war was created and elevated onto a long-term state monopoly. Over the last decade, this version of the war has become a subject of debate, and is perhaps the most thoroughly explored subject in public discussion. In many cases, disregard of the existing memory of the War, and the clear existence of gaps or unstudied parts in this memory, were used to support the politics of the time. In this way, World War II historiography, rightfully desiring to be removed from the influence of politicization, found itself engulfed in new forms of politization.

For the worse, academic historiography still feels the striking affects of amateurism. Apparently, time is still needed — the less so the better — so that we researchers can enter into an agreement with the past, with a readiness and ability to accept unconditional reflection, be it of that part of the past which pains us.

It is precisely during this process of changing concepts, points of view, and attitudes that Bernd Fischer's book, *Albania at War, 1939-1945*, aids of

Albanian historians. If the Albanian public waited with interest the arrival of Fisher's book, the reason stands in his attempts to treat some of the most important aspects of the Anti-Fascist National Liberation War, including several themes-myths. Another reason is that the author treats these important topics primarily through the use of documents belonging to the occupier or western allies, whom the Albanian state after World War II found itself not alongside but in confrontation with. This contradictory political position of the Albanians significantly limited access to and consultation with documents related to the war, a situation which, in the interpretations of events and evaluations of the war's important actors, apparently went into the service of biased treatments and limited, oversimplified representations.

Fisher treats, through an historical, psychological, social, and economic lens, such phenomena as Italian Albania, German Albania, Anglo-American aid, and Albanian nationalism or collaboration. These are highly controversial and complex issues that, without a strong familiarity with relevant documents, a general culture, and a necessary passage of time, are difficult to analyze. Scholar Bernd Fischer, through praiseworthy archival research, succeeds in constructing an anatomy of the systems of occupation established in Albania during the war. He chooses as his starting point the interests of the occupiers, analyzes the methods and paths that they selected for the realization of these interests, and through a chronology of events makes several conclusions concerning the impacts their strategies and tactics made on the political and social life of Albanians. Analyzing each system of occupation, the author on numerous occasions lines them up against one another, and lines up both systems against Albanian society, revealing to the reader the larger distinctions down to smaller nuances among the three sides, in the way each organizational structure addressed the political, economic, military, and cultural problems of the time.

Fisher is a master of multilevel analyses of phenomena, events, and figures, which, based on an incredible number of documents, he seemed to have placed before a labyrinth of mirrors. He explains his analyses so plainly and so openly from the opposing side of a phenomenon or historical figure, that the reader is at first left surprised and confused. But when the text continues further, and when ideas are filled and argued with documented information, the reader becomes a fellow traveler in the author's line of reasoning, and begins to actively form judgments and conclusions on the dimensions and impacts of the processes that are treated.

For some time now, a need has been felt in Albanian historiography for monographs on the Italian and German occupations in Albania, supported

with documentation from the occupying regimes. The monograph, *Albania at War, 1939-1945*, is a valuable assistance towards the fulfillment of this need. The author affirms in the text that the Italians, with the occupation of Albania, intended to expand their 'Roman Empire', use Albania as a bridge into the Balkans for subsequent expansion, and secure economic profits from Albanians by exploiting the country's natural resources, agriculture wealth, and cheap labor. Whereas along with economic profits, the Germans intended— while using a minimum amount of troops— to prevent a possible Allied landing in Albania that would have threatened German positions throughout Europe. In accordance with German interests to station in Albania as few troops as possible, internal security had to be left into the hands of Albanians themselves.

The Italians installed a typical occupation regime in Albania while wiping away the country's independence. The personal unification of Albania under the crown of Victor Emanuel III was sanctioned with a special decree on April 16, 1939. Meanwhile, the Constitution of June 3, 1939, drafted and approved in Italy minus Albanian participation, declared the sovereign authority of Victor Emanuel III. It also sanctioned the fascist dictatorship of the country, an authoritarian and hierarchical system of governance that was hyper-centralized and antidemocratic. The Italians eliminated elections, while maintaining absolute veto over all activities carried out by Albanian organizations. They distributed food, kept the press under a full fascist-style censorship, changed the Albanian flag, inserted the Italian language into schools, and oriented school curricula toward a fascist world-view. At the economic level, customs were unified, and mineral wealth was sent off to Italy. Albanian oil alone secured one seventh of all Italian oil imports.

In accordance with Italian plans for the conquest of the Balkans, the Italians also undertook concrete actions to fan the flame of irredentism in Albania. Ciano created an office for organizing irredentism under the framework of the Undersecretary of the Albanian Question. During a meeting between Ciano and Ribentrop on April 24, 1941, a compromise was reached that would join Kosova with Albania and create a so-called *Greater Albania*.

Meanwhile, along with the negative impacts of the occupation, Fisher also presents the positive impacts. The Italians attempted to make their occupation as accepted as possible. In addition to producing propaganda, they undertook other concrete steps to improve their image. During the four years of the occupation, Rome spent in Albania triple the amount it had spent from 1922 to 1939. Italy's expenditures in Albania outweighed its profits. Italians provided stipends to students, opened medical centers, and constructed a water pipe system in Tirana. They also improved the country's infrastructure by

building new roads, an airstrip, and new government buildings. And with the introduction of Italian capital, Albanian employment increased.

While for the Germans, Fisher accurately describes them as having a much better knowledge of Albania than the Italians had and as having learned from the latter's mistakes. The Germans installed a non-traditional system of occupation in Albania. Utilizing the historical sympathies of Albanians, benefiting from the chaotic situation in the country after Italian capitulation, and realizing that the Second World War was coming to an end, the Germans prepared themselves to create an image of an occupation friendly to the Albanians. They worked to create a facade of local rule, an Albanian government that would ensure the mild entrance of German occupation forces in Albania. But when the Germans encountered a cool reception from Albanians, even from the part of society in which the Germans had hoped for enthusiasm, Neubecher, Ribentrop's representative for Eastern Europe in the German Foreign Ministry, immediately presented an ultimatum that if Albanians themselves failed to create a new government, a German military administration would be installed instead. With high-level professionalism, the author analyzes Albania's dilemmas that would lead to the rise of this collaborationist government. A large majority of the Albanians Neubacher charged to this mission studied at universities in Vienna, Graz, Berlin, and other cities of German influence. German culture had become a part of the identities of these intellectuals. All of them, with rare exceptions, had been established opponents of the Italian occupation in Albania. But even prior to German support of the Italian occupation in Albania, a number of factors existed that caused these intellectuals to hesitate, including the fascist ideology that had been imposed on Albanians by Italians, and that was now being embraced by the Germans; British propaganda that Germany would lose the war, and that an allied landing in the Balkans was forthcoming; crimes that the Germans themselves had committed against occupied peoples. However, Neubacher's threat of occupation through a traditional military administration grew like a "*Damocles' sword*" And the Germans had already displayed sufficient evidence of this threat.

In this complicated and tense situation, local Albanian government structures began to develop. A provisional executive committee was created, which would play the role of a provisional government. Mihal Zallari, one of the members of the committee, would justify his own political involvement with the following passage published in the June 17, 1943 edition of the newspaper, "Kombi": "*There are moments in the life of a nation in which one uncommitted act yields worse results than the act itself.*" Thus, the better of

two evils had to be chosen. Later, a National Constitutional Assembly was called, which elected Lef Nosi as its leader. Nosi had been a participant in the Council of Vlora and a signer of the Declaration of Independence in 1912. Next, four Regency members were elected, prominent figures, with, as Fisher notes, "*strong national credentials*." The fact is that the Assembly approved a series of resolutions that changed the constitutional status Albania had held under the Italian occupation. It annulled the April 12, 1939 resolution on Albania's unification under the crown of Victor Emanuel III. Albania was declared free, neutral, and independent. The Assembly also annulled the July 4, 1940 law in which Albania was declared a participant on the side of Italy in the Italo-Greek war. It reaffirmed a September 1, 1928 decree, which pronounced the Albanian monarchy. Meanwhile, the Regency Council maintained complete power. The Provisional Executive Committee itself, and later the Albanian government, proposed a series of resolutions for providing amnesty to Albanian prisoners and for outlawing their removal from the country as prison internees. It also proposed a series of resolutions for the defense of Jews. Jews were given Albanian passports (under similar names), simply to enable their survival in Albania. Together, these actions make one think that the term "*relative independence*" employed by Mehdi Frasheri, but not recognized under international law, was a suitable description of the reality Albanians encountered at the time.

I took time to elaborate on the country structures that were created during the fascist occupation of Albania, and at the leaders who took part in their establishment, not simply to remove blame from these individuals, so much less to put them on a pedestal, but rather to highlight the fact that the time has come to break off from the emotions of the war's protagonists and to move towards a dispassionate outlook on history. Here I have in mind the intellectuals that did not head to the mountains to fight fascism, but who pursued other courses in order to salvage whatever they could of their fatherland, actions which up to now have been regarded, without a doubt, as fully compromising. Therefore we need to weigh the facts and conclude whether these individuals attempted to moderate or soften some of the aspects of the occupation, or whether they became one with the occupier's policies against the Albanian people. The lives and acts of these figures are not uniform. They are composed of varying degrees of light and shade, a result of the risks and chances that are greater for an intellectual than for the common man. In the end, a true intellectual holds sacred his freedom of thought. Thus, when an intellectual is in question, the important thing is to uncover his true values through a large number of engagements, consulting his entire life and actions. I think that the obstacles to

treating these figures in their own complexities have begun to fall. In the same way, obstacles to revealing them to history and to removing them from under the perpetual stamp of 'traitor' or 'war criminal' are also beginning to fall. Concerning the category of intellectuals which took on political functions during the time of the German occupation, British intelligence officer Peter Kemp would write: "*It is a measure of their (the Germans') success that when they set up a puppet government, they were able to induce of high principles and distinction to serve*" (p. 174). Even though the declarations of British officers vary according to political orientation, we must accept this moment in history as a challenge to our knowledge, concepts, and attitudes, for the esteem and honor of Albanian historians and especially for the sake of Albanian historiography.

The author shows himself to be observant when he affirms the idea that the Germans had placed Austrian officials at important posts in Albania. This act had its origins in the relatively good impression Albanians held of the Austrians, based on the support that the Austrians had given for the international recognition of Albania's independence and for the defense that they had provided Albanians against the Serbs during World War I. Fisher mentions Herman Neubacher, the former mayor of Vienna, who was named Ribentrop's representative for Eastern Europe in the German Foreign Ministry; Franz Von Scheiger, former Austro-Hungarian army officer during World War I, who took the post of a high military functionary; the Austrian Martin Shliep, who was charged with the post of Chief of Diplomatic Mission in Albania; Joseph Fitzthum, the former Vienna chief of police, who was named SS chief in Albania.

In his monograph, Fisher arrives at the conclusion that the Germans made fewer mistakes than the Italians, but, nonetheless, "*the German plan to extend a level of autonomy in Albania, while often successful, clearly was not without its difficulties, and it lost the Germans some indigenous support*. (p. 186)." It is true that local Albanian institutions enjoyed a level of autonomy, and that they had an agreement with the occupier concerning division of responsibilities and duties, which functioned up to a certain level. As a result of this agreement, Albanians, in contrast to other occupied nations, were spared for a short time from German brutality. But Albania's autonomy or "*relative independence*" could not have continued indefinitely to coincide with the occupier's policies. Given that historically, Albanian life had been molded around the axis of freedom and independence, the label of "*relative independence*" could have succeeded only during the earlier period of the occupation, when Albanians wanted to avoid as much as possible the traditional savagery of German occupations. But when the German occupying regime, for momentary or strategic interests, brutally reverted to the use of genuine

fascist tactics, while burning, interning, killing, and hanging Albanians, its Albanian support base was reduced to nonexistence. So it was the Germans themselves who failed to preserve to the end a proper rapport with Albanian autonomy. It was not Albanian autonomy that led the Germans to lose local support.

On the other hand, in his analysis of the failures of the German occupation in Albania, Fisher is supporter of the thesis that "*The Germans had attached themselves to the traditional elite, the large landowners and beys, those people who were the natural enemies of the communists and who had something in common with the Germans themselves, linguistically and culturally. The Germans, by tying themselves to the narrow European-educated elite, who had no ties to the common Albania, denied themselves a knowledge of the average Albanian.* (p. 176)" According to Fisher, the Germans should have expanded their support base. This finding seems to me a bit weak, since the Germans did attempt to collaborate not only with individuals with German culture, but also with Ballists, Zogists, and the Bajraktars of the north, who were left to govern their own region independently. Also significant was collaboration with Kosovars, who partook in the establishment of a local SS division. The Germans were inclined to create an anti-Communist coalition from all social and political forces in Albania. This is evident in the governments they created, as well as in the prime ministers whom they installed. On the other hand they could not ask for and find support on the poor people who collaborated with partisans.

Fisher draws interesting conclusions regarding the Balli Kombetar's organizational methods and actions. According to Fisher, to denounce all elements of the Balli Kombetar as traitors would be an injustice to many of its members. But for Fisher, despite the exceptions, from the German occupation's first moment, the rule of the Balli Kombetar was collaboration. And this collaboration was easily discernible. Fisher also attaches this phenomenon to the Bajraktars and Zogists, who "*Philosophically accepting the occupation of their country, many collaborated without any recognition of the ideological betrayal involved* (p. 46)". They were in good standing with all parties, now extending an oath of non-aggression towards the Italians or Germans, now taking advantage of what the occupiers had to offer, in order to retain their arms for use against the Communists at a designated time. However, Fisher concludes, "*It is perhaps unjust to roundly condemn as traitors those who had yet to fully develop a concept of modern Western nationalism* (p. 46)". These Albanian social structures had yet to consolidate the concepts of social bonds and loyalty that the citizens of a state have towards the state itself, when the interests of the Bajraktars or of their "*small*" domain, would be identified and

integrated with their "great" fatherland. The nationalism adopted by the Bajraktars and Zogists was based on a rudimentary conception of nationalism, not on a western nation of political morality. Their attitude is a product of a nationalism that emerged late compared to the nationalism of the other peoples of the Balkans. Arriving late in Albania, nationalism during and after the war created a sort of fear of the foreign enemy, a fear that reached its peak in the startling propaganda of a Greater Albania. This propaganda's reverberations continue to have a strong presence even today, when Kosovar and Macedonian Albanians seek the realization of their national and human rights.

Fisher supports the main conclusions also reached in Albanian historiography concerning the Anti-Fascist National Liberation movement that the movement was the only important and serious force to confront Italian and German occupiers, that Albanians suffered significant human and material damage, and that in relation to other Eastern European countries its case was unique in that the liberation of the country was accomplished without the aid of the Red Army.

Confirming the leading role of the CPA in the Anti-Fascist National Liberation war, Fisher in general credits the qualities of the Partisans, such as their discipline, energy, and clear aims for an independent Albania with a democratic social system. But at the same time, he criticizes a series of exaggerations committed in Albanian historiography related to the number of German troops stationed in Albania, the number of Albanians killed during the war, and the amount of war reparations the country received, a figure that changed over time.

However, we cannot say that Fisher maintains the same level of professionalism and accuracy in his analysis of the Anti-Fascist National Liberation war, of the Italian occupation and particularly of the German occupation, as he does in his analysis. He appears superficial at some point, even weak. He is a supporter of the Albanian "civil war thesis", thus going against official historiography, which supports the thesis that the Anti-Fascist National Liberation armies fought only collaborationists. He goes even further by concluding that during the war, "*Most of the casualties suffered were inflicted by other Albanians.* (p. 268)"

The Anti-Fascist struggle in Albania had two dimensions: national and social. It contained many elements of a national conflict, but it also contained many elements of a new social conflict. Most Albanian nationalists (Ballists, Zogists, Bajraktars, Çifligars) considered the Germans more as a strong bastion against Communism (Bolshevism), than as a threat to the country itself. Representatives of the right, who had preserved the flag of patriotism (nationalism) since the establishment of an independent Albanian state,

supported the occupier, at times fighting together against the Partisans, while at other times pledging an oath of non-aggression with the occupier.

Meanwhile, the Anti-Fascist movement coupled patriotic aims with social aims. Along with armed struggle against the occupier, the movement produced effective propaganda, which claimed that liberation from the nazi-fascists would bring, improved social conditions. This propaganda was a considerably stronger mobilizing force among common Albanians than were the solely patriotic summonses of nationalist Albanian representatives. In these conditions, the nationalists' socio-political platform existed only in paper, since most people believed that it would serve an extremely limited social stratum, particularly the strata represented by the Balli Kombetar and the Legality Movement. These circumstances made it easier for anti-fascist Albanians, now led by a new political force and leftist ideology, to demonstrate a new patriotism—an antifascist patriotism. During the Second World War, "*national liberation*" became the slogan of the left. Anti-fascist patriotism and traditional patriotism confronted one another as two opposing ideologies: the right and the left. Meanwhile, the number of sympathizers and militants of each ideology increased, while forming corresponding political and social structures (the right and left) that increasingly parted from one another. The occupier's, policy of divide and rule, was the major cause of this division, a policy which would have future repercussions. However, when Albanians were positioned on both sides of the front (alongside and against the fascists), Partisans rarely fought a battle solely against Balli Kombetar forces without nazi-fascist forces participating on the side of the Balli Kombetar. In this way, we can accept the elements of civil war, but we cannot accept Fisher's claim that the majority of Albanians were killed by one another.

We also consider inaccurate the author's claim that "*Indeed, neither the Germans nor the partisans seems to have seen the south as a main battlefield* (p. 197)". We do not know the reasons that lead Fisher to make this assertion, but it is appropriate now to remind ourselves that Albania's greatest World War II battles were fought in the south. Military actions in the south of the country began within the first month of the Germans' arrival in Albania, in September 1943. Also, southern Albania was the Germans' main objective during their 1943 winter operation, which began in the month of November. Similarly, the Partisan counteroffensive was initiated and carried out in the south. Another German operation, which began at the end of May and the beginning of June 1944, was again concentrated in the south. Furthermore, in light of their severity we can mention the battles at the Gjarper and Guri i Prere mountain passes, on which the German authorities report: "*According to confirmations at all levels of command, since Harkov, no such night battle has*

developed, and no such destruction has been seen in terms of the number of deaths" Still further, we can say that the first cities to be liberated were in the south, beginning with Konispol at the end of August 1944. If long and difficult battles were fought in southern Albania, this happened because the main arteries of communication passed through here, as did German troop movements towards Greece and Yugoslavia. A large number of cities and major fortifications were located in southern Albania. Also, the largest number of Partisan brigades were formed here, which in contrast to the limited movement of the Bajraktar formations in the north, moved freely from one territory to the next, ensuring cooperation among them. Also, the author himself admits on some pages further that *"The south suffered disproportionately, principally because this area witnessed most of the fighting...Since the NLM operated principally in the south, Italian and German reprisals did most of their damage there. (p. 269)"*

Biased interpretations or inaccuracies pertaining to the war in southern Albania stem from a lack of a required knowledge of Albanian archival records. We think that Albanian archival records alone are insufficient for accurately writing a history of the war, but they in any way naturally remain a major reference source. A few other inaccuracies exist in Fisher's monograph connected with various individuals of the time. For example, Ibrahim Biçaku, who the author claims was tried and executed by the new Stalinist government (p. 237), in fact died near the end of the 1960s, after suffering a 20-year prison sentence. Other examples include the number of Albanians killed on April 7, 1939.

Aside from these inaccuracies, Fisher's book, *Albania at War, 1939-1945*, remains a valuable assistance to Albanian historiography. It is a novel approach to the Second World War in Albania that testifies to war's complexity, and to the important necessity to consider the war as a monument to a great human sacrifice for freedom and independence, but at the same time as something, which we historians must treat and analyze from all perspectives.

Ana LALAJ

Arben PUTO : "ÇËSHTJA SHQIPTARE NË AKTET NDËRKOMBËTARE PAS LUFTËS SË PARË BOTËRORE" (*recueil de documents sous un regard historique*), tome III (1919-1926), Maison d'édition "Albin", Tiranë 2001, 402 pgs.

La publication du Tome III de "La question albanaise dans les actes internationaux après la Première Guerre Mondiale" -Recueil de documents sous un regard historique- (les premier et le second Tomes ont été publiés respectivement en 1984 et 1987) comble la promesse faite aux lecteurs en 1987 par l'auteur, le Prof Arben Puto, que le second Tome serait suivi d'un troisième pour clore la série sur la question albanaise dans l'arène internationale au cours des années 1867-1926.

Dans le premier Tome l'on a publié les principaux documents sur le Congrès de Berlin de 1878, où il a été discuté et décidé le morcellement partiel des territoires de l'Empire ottoman dans les Balkans. Dans le second Tome sont inclus les matériaux de la Conférence des Ambassadeurs des années 1912-1913, où il a été débattu et décidé le partage des territoires de cet empire multinational entre quatre Etats balkaniques –la Bulgarie, la Grèce, la Serbie et le Monténégro- et le nouvel Etat albanais. La plus importante partie du troisième Tome est composée de documents de la Conférence de la Paix, qui a eu lieu après la Première Guerre Mondiale, et de ses organismes. Dans cette Conférence la question albanaise n'a pas été discutée comme un sujet à part. A Paris l'on n'examina pas les revendications des représentants albanais pour une révision des injustes décisions des précédents forums internationaux, ni les revendications de la délégation albanaise pour la sauvegarde de l'indépendance et de l'intégrité territoriale de l'Etat albanais, datant de 1912-1913. Il y furent discutées seulement les prétentions politiques et territoriales des pays voisins au détriment de l'Etat albanais. Concernant la question albanaise l'on remarque une différence entre le Congrès de Berlin de 1878 et la Conférence des Ambassadeurs de 1912-1913, d'une part, et la Conférence de la Paix de 1919-1920, de l'autre. Lors des deux précédents forums internationaux la question albanaise avait été discutée comme une question à part, tandis que, lors de la Conférence de la Paix après la Première Guerre Mondiale, ce ne fut pas le cas. La Conférence de la Paix non seulement sanctionna les décisions de 1878 et celle des années 1912-1913, mais elle

esquissa de nouveaux projets au détriment de l'Etat albanais. Ces aspects sont représentés dans l'ouvrage du Prof A. Puto et dans nombre de documents du livre.

Dans le troisième Tome, tout comme dans les deux premiers, Prof A. Puto est à la fois chercheur et rédacteur de la publication des documents. Les documents sont précédés d'une préface qui est différente du type habituel de préface dans les publications du genre documentaire. La préface constitue une étude à part, aussi bien par son volume, par rapport à l'ensemble du livre (100 pages), que par son contenu.

Dans l'ouvrage l'on traite des travaux de la Conférence de la Paix concernant le morcellement des frontières de l'Etat albanais et la violation de l'indépendance de l'Albanie (pp. 7-57).

Plus loin l'on donne le débat pour l'acceptation de l'Albanie dans la Ligue des Nations (pp. 57-66) et plus loin on traite des décisions prises par la Conférence des Ambassadeurs de 1921 concernant les frontières politiques de l'Etat albanais ainsi que le statut international de l'Albanie. (pp. 66-78). L'étude se termine sur la question de l'intervention de la Cour Internationale sur la solution des litiges frontaliers entre l'Albanie et les deux autres pays balkaniques voisins (pp. 78-88).

Dans cette étude l'auteur est aidé par sa longue expérience de plusieurs dizaines d'années comme historien éminent des relations internationales. A. Puto a fait une étude exhaustive et une analyse profonde de ces relations pour les années 1919-1926, et que je pense être une analyse qui résiste à toute critique scientifique. Evidemment, cette appréciation n'exclut pas l'éventualité d'autres opinions, d'autres points de vue concernant des questions particulières, ce qui va de soi en science. Ceci ne touche pas à l'essentiel de l'étude, à la présentation ni à l'appréciation juste des questions examinées.

L'auteur confère une place particulière au rôle du facteur interne albanais dans le démantèlement des plans et la révision des projets ourdis par les Grandes Puissances au cours des pourparlers lors de la Conférence de la Paix au détriment de l'indépendance et de l'intégrité de l'Albanie. Il s'agit du rôle important joué par le Congrès de Lushnja et la Bataille de Vlora en 1920 pour l'avenir du pays. (pp. 47-57).

L'autre partie de l'ouvrage, où sont compris les documents, commence par le mémorandum du gouvernement albanais de Durrësi adressé à la Conférence à Paris le 12 février 1919 et se termine par deux documents des

années 1925 et 1926. En janvier 1925 fut signé le Protocole définitif de la Commission pour la délimitation de la frontière entre l'Albanie et la Grèce, tandis qu'en juillet 1926 il fut signé le Protocole de la Commission pour la délimitation de la frontière entre l'Albanie et le royaume serbo-croato-slovène. Ces deux documents closent tout l'ouvrage.

Le Prof A. Puto s'est montré particulièrement attentif au choix des documents et à la bonne traduction en langue albanaise des documents, surtout du français.

Pour la suite des documents l'on a suivi l'ordre chronologique reconnu dans la pratique internationale et il a déjà été appliqué même dans les deux autres Tomes.

Le style et la langue de l'étude, ainsi que des documents de l'œuvre de A. Puto sont bien attrayants. Le cercle des chercheurs et, en particulier, les historiens, reconnaissent déjà la chasteté de la langue de A. Puto et son soin particulier pour une terminologie précise dans le domaine du droit international.

L'auteur et la maison d'éditions « Albin » ont fait attention à ce que le Tome III ait les mêmes format et couleur que les précédents Tomes, sauf qu'il est broché et pas relié comme les deux autres. Le titre aussi en est modifié par rapport aux précédents. Les deux premiers Tomes sont intitulés *La question albanaise dans les actes internationaux de la période de l'impérialisme* et le troisième Tome porte le titre *La question albanaise dans les actes internationaux après la Première Guerre Mondiale*. Dans la préface l'auteur s'efforce d'argumenter ce changement par le fait que la période après la Première Guerre Mondiale « marque une fissure dans les pratiques et les méthodes traditionnelles de la politique de la phase classique de l'impérialisme », et que sur la scène de la politique européenne intervint une grande puissance : les Etats Unis d'Amérique. De même il fut créée la Ligue des Nations avec « l'affirmation des principes nouveaux et la dénonciation de la politique secrète ». L'auteur n'a pas laissé de côté la politique agressive de l'Allemagne nazie ni celle de l'Italie fasciste, mais « en tout cas la politique européenne entre dans une nouvelle phase, que l'on peut appelée de post-impérialiste » affirme-t-il (pp. 3-4).

L'auteur vise à répondre aussi à quelque doute éventuel que, par la modification du titre, il ait voulu se conformer aux changements profonds survenus en Albanie et dans le monde dans les années 1989-1991.

Probablement serait-il bien à propos ici que l'auteur mette en évidence les autres changements survenus à la fin de la Première Guerre Mondiale.

Il y a plus de 80 ans que sont écroulés trois empires multinationaux. L'empire d'Autriche-Hongrie, l'empire ottoman et l'empire tsariste russe ont été désintégrés. Leur place fut occupée par plusieurs Etats. La politique extérieure des dynasties fut ainsi remplacée par la politique des Etats vainqueurs de la Guerre des années 1914-1918, comme l'a remarqué le célèbre historien le Prof Kristo Frashëri (K. Frashëri, *Trashëgimia dhe perspektiva shqiptare* (L'héritage et la perspective albanaise), in « Kombi », Maison d'édition « Onufri », Tirana, 1997, pp. 276-277). Dans la politique mondiale surgit également un Etat avec un ordre économique et social qui n'avait pas existé auparavant : la Russie soviétique ou l'Union soviétique.

Les menus défaut et fautes techniques que l'on peut rencontrer le long du livre ne nuisent heureusement pas au contenu de l'ouvrage.

En plus du maintien d'une promesse vieille de plus de 14 ans la publication de ce III Tome par le Prof A. Puto comble aussi un vide documentaire concernant cette période.

Il s'agit d'une publication sérieuse faite par un spécialiste en matière des relations internationales qui intéresse à la fois le lecteur commun albanaise, désireux de connaître l'histoire de son pays, les étudiants, les enseignants, les professeurs de l'histoire nationale albanaise ainsi que les journalistes. De même y sont intéressés les milieux diplomatiques de divers pays.

La lecture du livre, concernant des questions particulières, est facilitée par la publication du registre des documents, qui accompagne l'ouvrage. Il est muni aussi d'un index des noms de personnes et des appellations géographiques, ce qui facilite davantage son utilisation.

Muin ÇAMI

LA VIE SCIENTIFIQUE

CONFÉRENCE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE
"L'ALBANAIS STANDARD ET LA SOCIÉTÉ ALBANAISE
AUJOURD'HUI"

A l'occasion du 30e anniversaire du Congrès de l'Orthographe, l'Institut de la Linguistique et de la Littérature près l'Académie des Sciences d'Albanie, en collaboration avec l'Académie des Sciences et des Arts de Kosovë et avec la Faculté d'Histoire et de Philologie, de l'Université de Tirana, ont organisé, les 11 et 12 novembre 2002, la Conférence scientifique internationale "*L'albanais standard et la société albanaise aujourd'hui*".

La large participation de chercheurs de la langue albanaise, de professeurs, d'enseignants de langue et de littérature albanaise, d'écrivains, de représentants de la presse et des médias, de traducteurs et d'autres invités, venant de tous les coins de l'Albanie, de la Kosovë, du Monténégro, de la diaspora albanaise en Italie, des albanologues d'Amérique, de Hongroie, de Bulgarie etc. a témoigné de sa grande importance.

A cette Conférence ont participé aussi le Président de l'Assemblée Nationale, le ministre de l'Enseignement et des Sciences et le ministre de la Culture, de la Jeunesse et des Sports d'Albanie.

Dans son discours d'ouverture le Prof J. Bullo, directeur de l'Institut de Linguistique et de Littérature, a souligné que *le Congrès de l'Orthographe, par ses décisions, a couronné un long processus d'évolution de l'albanais, sa principale tendance à l'unification – une expression marquant la convergence culturelle nationale des Albanais, qui ne pouvaient pas s'intégrer dans les courants de la vie moderne sans une langue standard moderne. La période écoulée depuis a été suffisante pour témoigner que la solution offerte par cette tribune résisterait à l'épreuve du temps: l'albanais standard fonctionne aujourd'hui comme un moyen irremplaçable de communication à l'univers albanophone, capable d'exprimer l'âme et la mentalité de cet univers si bien*

que ses concepts sur le savoir contemporain. C'est là sans doute le témoignage de la concordance systématique entre le code linguistique et la codification linguistique que put réaliser le Congrès de l'Orthographe.

Ensuite il a souligné :

- les motifs qui avaient mené à l'organisation de cette conférence sur la langue albanaise - richesse et valeur suprême de la nation, le vrai témoignage de l'identité et de l'unité spirituelle des Albanais, indépendamment des contextes étatiques divers dans lesquels ils vivent ;

- les problèmes que la pratique de l'utilisation de l'albanais standard a posés dans tous les domaines de l'activité culturelle, officielle et sociale; le besoin de compléter et de préciser ce qu'impose la réalité linguistique ;

- l'ouverture de la société albanaise, son obligation de se comparer largement aux autres cultures et aux autres langues, qui exercent une pression sur le code mental et linguistique des Albanais, ont apporté sans doute son enrichissement mais des phénomènes négatifs aussi. Ceux-ci ont fait trembler le prestige du standard et ont fait diminuer le soin pour la culture de la langue dans tous ses niveaux d'usage public, dans l'administration, dans la littérature, les médias et les écoles également.

Les phénomènes mentionnés ne proviennent pas du non-fonctionnement du système mais de l'absence de la culture pour respecter les standards linguistiques, de la mauvaise connaissance de l'albanais, de sa richesse et de ses moyens. Les effets négatifs de cette négligence sont présents à tous les niveaux de la langue: au niveau du lexique, au niveau de la morphologie et de la syntaxe, par conséquent, les problèmes de la culture de la langue aujourd'hui ne se posent pas au niveau de sa pureté, mais en tant que problèmes de l'infraction à la norme.

Il y a une obligation imposée par le Congrès de l'Orthographe: c'est la recommandation de faire, aux règles de l'orthographe, les amendements et les compléments que requerraient les changements de la langue durant son évolution et les problèmes que poserait la pratique linguistique.

Les exposés des divers chercheurs ont traité des questions auxquelles s'affronte aujourd'hui l'usage de la langue albanaise: au niveau de la culture de la langue, au niveau de l'orthographe de la norme grammaticale, au niveau de la pureté et de l'enrichissement du lexique, dans les établissements scolaires, dans l'administration, dans la littérature artistique, si bien à l'intérieur des territoires ethniques que dans la diaspora.

Les exposés de Rexhep Qosja et Emil Lafe seront présentés dans le prochain numéro de *Studia Albanica*.

Idriz Ajeti, dans: *L'albanais standard et la société kosovare aujourd'hui*, rappelle les raisons pour lesquelles le dialecte toskue a été mis à la base de la langue standard. Il affirme que la langue standard n'est pas un obstacle pour ceux qui écrivent: l'on est libre d'écrire dans les anciennes variantes ou en parler national selon le but artistique ou la responsabilité culturelle.

Leonardo M. Savoia (Université de Florence) dans *Aspects idéologiques du nationalisme linguistique*, a traité la question de la langue nationale considérée en profondeur dans l'optique des droits linguistiques encadrés dans les droits de l'homme.

Xhevat Lloshi, dans *L'albanais – une langue dynamique ouverte*, a soulevé deux problèmes très importants: la réaffirmation de l'albanais standard comme le principal véhicule de la culture albanaise, parce qu'il se profile une intention qui vise créer une autre identité albanaise, et l'adaptation de l'albanais standard aux besoins et aux contraintes du nouveau millénaire. Il faut une orientation culturelle générale axée sur le concept de l'albanais comme langue ouverte et dynamique, ce qui nécessite l'élaboration d'une politique linguistique conformément aux nouvelles circonstances.

Seit Mansaku dans son exposé, *L'évolution de la structure syntaxique de l'albanais*, a souligné que la syntaxe de l'albanais a connu un large développement depuis la Renaissance; sa syntaxe est déjà celle d'une langue moderne développée. La langue albanaise standard demeure, quant à ses moyens d'expressions, à côté de ses consœurs européennes.

Jani Thomai a remarqué dans *L'albanais standard et la lexicographie albanaise* que les dictionnaires de la langue nationale, en apportant une richesse lexicale et sémantique sélectionnée de l'albanais, assument le rôle des ouvrages codificateurs (tout comme les grammaires normatives) et s'appuient sur deux principes importants: la sélection de la matière lexicale, sémantique et phraséologique et sa standardisation. Trois sont les voies de l'enrichissement du standard, vu par les dictionnaires de l'albanais: le lexique dialectal et régional, la néologie et l'emprunt lexical, particulièrement des mots introduisant les nouvelles technologies dans les domaines de l'informatique, des finances, des affaires etc.

Hëna Pasho a traité de la terminologie technique laquelle, mettant à profit le fonds lexical de la langue, a créé son fonds élaboré et structuré, dont la couche la plus large et fondamentale est celle des mots albanais, sans laisser dehors les emprunts. Au niveau de la formation des mots la terminologie a créé des modèles nouveaux.

Kolec Topalli a traité des problèmes concernant quelques phénomènes nouveaux qui se manifestent surtout en anthroponymie et en toponymie, qui souvent vont contre les tendances naturelles du développement de l'albanais, ainsi que quelques problèmes qui se posent durant l'intégration des noms étrangers dans la langue albanaise.

Shaban Demiraj, dans son discours de clôture, a dit que tous les exposés présentés par ses collègues avaient réaffirmé que l'établissement d'un albanais standard, commun à tous les Albanais, avait été un grand pas en avant dans le développement intégral de la langue, lequel avait été précédé par un autre grand événement, celui de 1908 qui avait établi un alphabet commun.

L'utilisation de cet albanais standard, commun à tous les Albanais, en Albanie, en Kosovë, en Macédoine, au Monténégro et partout ailleurs dans la diaspora albanaise, a clairement témoigné que ce qui unit tous, la langue commune, conservée de génération en génération, encourage ses usagers à surmonter certaines difficultés, à se placer au-dessus de certains préjugés qui, involontairement, semaient la discorde et, dans ce sens, un effort très courageux et beaucoup apprécié avait été marqué lors de la Consultation de Prishtina, en 1968, qui avait établi l'application de cet albanais standard de l'Etat paternel.

En conclusion il faut dire que la tâche d'élaborer et d'enrichir la langue revient premièrement aux intellectuels et particulièrement aux linguistes et aux écrivains. Les différents exposés avaient formulé le besoin de faire des amendements aux règles de la langue, surtout à l'orthographe, en les simplifiant pour les rendre plus faciles à l'usage pratique.

D.Koçi

CONFÉRENCE SCIENTIFIQUE DÉDIÉE AU 90^e ANNIVERSAIRE DE LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE DE L'ALBANIE

L'Académie des Sciences d'Albanie, et l'Académie des Sciences de Kosovë, ont organisé, le 27 novembre 2002, la Conférence scientifique dédiée au 90^e anniversaire de la proclamation de l'Indépendance de l'Albanie. Il y a eu une large participation: des représentants de la Présidence et du Gouvernement albanais, des députés, des représentants des partis politiques, des chercheurs de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences d'Albanie ainsi que des chercheurs de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences et des Arts de Kosova, des journalistes de la presse écrite et des médias.

La Conférence a été ouverte par la directrice de l'Institut d'Histoire, Prof Ana Lalaj. Entre autres elle a dit que le vieux sage Ismaïl Qemali réunit à Vlora, le 28 novembre 1912, des représentants de tous les territoires ethniques albanais et de toutes les confessions religieuses, des combattants et des intellectuels, des bourgeois et des beys, lesquels signèrent l'acte de l'indépendance, en mettant en évidence et en sanctionnant ainsi le statut de l'Etat moderne albanais. Dès la proclamation de l'indépendance le regard des Albanais a été orienté vers l'avenir. Le concept de l'indépendance et de l'État national a évolué de manière permanente.

Le membre de l'Académie, Kristaq Prifti, a traité la proclamation de l'Indépendance de l'Albanie, la constitution du Gouvernement Provisoire, l'élection du Comité des Notables et la désignation d'une Commission pour défendre la question albanaise en Europe, des éléments qui constituaient des actes témoignant que cette assemblée venait de fonder pratiquement l'État national albanais. Mais l'État qui venait d'être créé, par son expérience, laissait une grande leçon en héritage aux générations succédantes : que l'indépendance et l'État national lui-même ne pouvaient être puissants sans une unité politique et administrative internes. En dépit des efforts de Ismaïl Qemali pour affronter la situation troublée dans le pays, causée aussi par la pression continue des Grandes Puissances, qui voyaient le Gouvernement Provisoire comme un

obstacle pour leur contrôle sur l'Albanie, ce gouvernement s'écroula. Ce fut un coup dur contre l'œuvre des patriotes albanais pour réunir tous les Albanais, lequel ouvrit le chemin à la discorde, à l'anarchie, juste au moment où le peuple albanais avait besoin, plus que jamais, d'être uni pour faire face aux grands dangers qu'entraînerait la Première Guerre.

Dr Jusuf Bajraktari dans son exposé *Le rôle de la Kosovë dans la proclamation de l'Indépendance et l'Albanie* a souligné le rôle actif des Kosovars dans la proclamation de l'indépendance de l'Albanie. Indépendamment des circonstances dramatiques dans lesquelles se trouvait la Kosovë, sa représentation dans l'assemblée de Vlora, le premier jour au nombre de 28 représentants pour arriver à 63 les jours suivants, a été solide et lui a donné sa pleine légitimité nationale. La participation de Isa Buletini à côté de Ismail Qemali et de Luigj Gurakuqi dans des missions diplomatiques en Europe a augmenté la crédibilité du facteur albanais dans le domaine international.

Dans son exposé intitulé *L'insurrection des années 1909-1912 et la proclamation de l'Indépendance*, Prof Gazmend Shpuza, esquisse la voie des revoltes massives des Albanais en 1910-1912 en soulignant que ces revoltes avaient donné la possibilité de mettre à profit les circonstances internationales pour la proclamation de l'Indépendance et sa reconnaissance internationale en contribuant en même temps à les créer. Il est indispensable de les étudier plus à fond et de les mieux mettre en évidence d'autant plus parce qu'il y a eu et il y a encore des chercheurs étrangers, serbes surtout, qui en se rangeant du côté de ceux qui considèrent l'Indépendance Nationale Albanaise un fruit de la guerre balkanique ou un résultat des combinaisons diplomatiques des Grandes Puissances, ignorent ou diminuent leur rôle en les qualifiant de mouvements de banditisme des foules qui ne savaient ce qu'elles faisaient ni ce qu'elles cherchaient. Sans doute les insurrections albanaises de ces années-là se rangent à côté de celles de tous les peuples soumis de l'Empire Ottoman.

Arben Puto, dans *Les défis de l'Indépendance de l'Albanie (Sfidat e Pavarësisë së Shqipërisë)*, a traité les défis auxquels l'Indépendance de l'Albanie avait dû faire face jusqu'à ce qu'elle fût affirmée sur le plan international après la Première Guerre.

Aurela Anastasi, *Regard actuel sur le droit albanais aux années 1912-1914*, a traité le fait que l'Etat indépendant albanais avait commencé sa vie indépendante sur la base de quatre décisions: 1. Que l'Albanie soit indépendante

et libre; 2. ...sous un Gouvernement Provisoire; 3. Qu'il soit élu un conseil d'arbitrage pour aide et contrôle sur le Gouvernement; 4. Envoyer une commission en Europe pour défendre la question albanaise devant les grands royaumes. La réunion de l'Assemblée de Vlora et ses actes avaient précédé à la création d'un État qui agirait sur la base de la constitutionnalité, en gouvernant de manière non arbitraire mais contrôlé par la loi.

Xheladin Shala dans *La Première Guerre balkanique et la position des Albanais* a dit que cette guerre n'avait pas permis la solution juste de la question albanaise, la plus difficile et la plus vaste question dans les Balkans. C'étaient justement les idéologues Ismaïl Qemali et Luigj Gurakuqi qui ont pris à charge de se mettre en face du danger appelé Première Guerre Balkanique et en collaboration avec d'autres patriotes il ont proclamé l'Indépendance de l'Albanie.

Muin Çami a énuméré les difficultés auxquelles devait faire face l'Etat albanais dès ses premiers pas vers sa stabilisation.

Qamil Gexha dans son exposé *La Presse du Monténégro vis-à-vis des efforts pour la proclamation de l'Indépendance de l'Albanie*, a dit que sur cette période historique les articles dans la presse monténégrine avaient manifestement exprimé leur haine contre la lutte du peuple albanais pour son indépendance, bien qu'à bien des cas, il lui avait été impossible de s'éloigner de la vérité.

Marenglen Verli dans *Le potentiel économique des régions qui furent amputées de l'Etat albanais et les conséquences du morcellement* a analysé ces éléments-là qui directement ou indirectement témoignent du potentiel économique d'un territoire et de ses habitants, comme la superficie et la population, la position géographique et la terre agricole, les villes, les ressources minières, les taxes et les trésors monétaires.

D. Koçi

TABLE DE MATIÈRE

Pëllumb XHUFİ	
Regard sur les noms <i>Albanie</i> et <i>Albanais</i> au moyen âge	3
Gazmend SHPUZA	
Ismail Qemal et les Jeunes Turcs (1897-1902)	23
Muin ÇAMI	
Les militaires français à Korça et les aspirations nationales de la population albanaise (1916-1920)	41
Lefter NASİ	
Causes et conséquences des protestations de 1981 en Kosovë	61
Shaban DEMIRAJ	
A propos de deux innovations dans la flexion nominale de l'albanais mises en relief par W. Cimochoowski (A l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort)	81
Seit MANSAKU	
La langue albanaise et les langues des empires universaux de l'antiquité au moyen âge	87
Kolec TOPALLI	
Evolutions linguistiques de l'albanais dans les conditions du sandhi	97
Jorgo BULO	
Le romantisme albanais dans le contexte balkanique et européen	107
Klara KODRA	
La poetica di Giuseppe Schirò	113
Andromaqi GJERGJI	
La culture populaire albanaise et le christianisme	119
Luan PËRZHITA, Gëzim HOXHA	
Recherches sur les forteresses de la basse antiquité et du moyen âge dans le bassin de Drini i Bardhë	133
Ylli DRISHTI	
L'iconostase en Albanie, son développement et le sujet Deisis.	157
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE	
Bernard J. Fischer: <i>Albania at War, 1939-1945</i> , Maison d'édition "Çabej", Tiranë 2000, 430 pgs (Ana LALAJ).	179
Arben Puto : " <i>Çështja shqiptare në aktet ndërkombëtare pas Luftës së Parë Botërore</i> " (recueil de documents sous un regard historique), tome III (1919-1926), Maison d'édition "Albin", Tiranë 2001, 402 pgs.	189
(Muin ÇAMI).....	
LA VIE SCIENTIFIQUE	
Conférence scientifique internationale " <i>L'albanais standard et la société albanaise aujourd'hui</i> " (D.KOÇI)	193
Conférence scientifique dédiée au 90e anniversaire de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie (D.KOÇI)	197